

0145

224-4



LES
HOMMES.



Suivant la Copie de Paris;
A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ.
M. DCC. XII.



PRÉFACE.

QN ne veut plus de Préface à la tête d'un Livre ; presque tous les Auteurs craignent d'en hasarder. Mais soit raison ou caprice qui impose cette loi, je ne puis me dispenser d'en agir autrement. Je parle avec trop de liberté aux hommes pour ne pas les prévenir que s'ils se trouvent peu ménagés dans cet Ouvrage, c'est moins ma faute que la leur, puisque je ne les montre que tels qu'ils sont. Je sai que dans tous les tems il y a eu de rigides censeurs des mœurs, & que les vices, les défauts, le

* 2 ridi-

II PREFACE.

ridicule n'ont pas laissé, malgré tout, de dominer; mais je
 • fai aussi qu'il se trouve toujours
 de bons esprits qui mettent à
 profit les instructions qu'ils
 puisent dans quelque Livre
 que ce soit. Et en faut-il da-
 vantage pour engager à écrire?
 Un seul homme corrigé par
 la lecture d'un Ouvrage, ne
 récompense-t-il pas assez bien
 un Auteur de la peine qu'il a
 prise? On trouvera peut-être
 ce trait de charité pour le pro-
 chain peu ordinaire, & je dou-
 te qu'on veuille m'en faire
 honneur. Mais que ne dois-je
 pas attendre de ces mêmes
 hommes, que je fais voir si in-
 justes quelquefois? & me sie-
 roit-il après les avoir connus
 de m'affliger de leurs idées? Je
 les laisse donc penser ce qu'ils
 vou-

PREFACE. III

voudront; je les avertis seule-
 ment que je ne me flate pas
 d'avoir fait de nouvelles dé-
 couvertes dans leur cœur;
 tout impenetrable qu'il paroît,
 il y a long-tems qu'il est dé-
 veloppé: aussi peut-on les
 assurer qu'ils travaillent inuti-
 lement à se rendre estimables,
 s'ils négligent d'être dans le
 fond ce qu'ils veulent paroître
 au dehors; parce qu'il est
 des gens qui ne sauroient pro-
 diguer leur estime, & qui per-
 çant les belles apparences,
 vont dans l'interieur le plus
 caché étudier l'homme avant
 que de décider sur son merite.
 Il faut donc, sur toute cho-
 se, pour se procurer la repu-
 tation d'honnête homme, for-
 mer en soi l'homme de bien;
 sans cela ces actions qui frap-

IV PREFACE.

pent le vulgaire ne tarderont pas à être expliquées, & l'on tombera bien-tôt de ce période fastueux où l'on n'avoit été élevé que par la seule imbecillité du peuple. A la vérité tous les hommes ne se ressemblent pas, il y en a de tous les caractères, & c'est presque une nécessité que cela soit ainsi, car quoique les vertus, pour être fort aimables, n'ayent pas besoin des vices qui leur sont opposez; il est bon que la honte des uns serve à relever la gloire des autres; & l'on juge bien de quelle utilité cela peut être: aussi seroit-ce une idée bien chimerique, que de prétendre ramener tout le genre humain à la Raison; il faut s'en remettre sur celui qui peut
seul

PREFACE. V

seul disposer de nous comme il lui plaît. Il suffit donc, encore un coup, qu'on travaille utilement pour quelques-uns: mais ce qui m'étonne, c'est de voir que tous ceux qui ont écrit de nos jours contre les mœurs du tems, ne s'en soient tenus presque qu'à tourner en ridicule les hommes, sans leur fournir des moyens pour devenir meilleurs: j'ai cru qu'il étoit inutile de les deshonorcr davantage par des découvertes honteuses sur ce qu'ils ont de mauvais, si je ne leur montrois en même tems à s'en guérir, sans se faire beaucoup de violence. Pour cet effet, j'ai mêlé dans cet Ouvrage l'ironique avec le sérieux, l'un pouvant faciliter l'entrée du cœur à l'autre; &
* 4 par

VI PREFACE.

par tout j'ai fait en sorte que les impressions de l'agrément cedassent aux impressions de ce qui pouvoit instruire. On jugera aisément que toutes ces réflexions pouvoient être mieux liées ensemble qu'elles ne sont; néanmoins je les donne sans façon telles que je les ai mises d'abord par écrit. Je m'attends bien à voir blâmer ce défaut d'arrangement par certains *beaux Esprits*, à qui rien ne coûte de desapprouver tout ce qui tombe entre leurs mains; mais comme cet Ouvrage n'en fera pas moins utile, je les renvoye à de plus sérieuses attentions; il ne tiendra qu'à eux, en le lisant, de méditer sur des choses qui les y touchent de plus près. Ce que je ne puis leur pardonner,

PREFACE. VII

ner, c'est l'air de superiorité dont ils applaudissent à une infinité de mauvais Livres, dès que la Religion ou la Morale Chrétienne leur paroissent y être ingénieusement attaquées; aussi leur mal étant également dans l'esprit & dans le cœur, n'ai-je point espéré d'y remédier. Il ne faudroit guères moins que d'un miracle pour améliorer de pareils génies, & ils s'imaginent en avoir trop peu de besoin pour se mettre en état de l'obtenir. Je suis bien plus sensible au malheur de ceux qui ne demeurent dans le desordre que faute d'en bien connoître l'horreur & la bassesse: combien y en a-t-il d'un naturel heureux pour la vertu, & qui n'en ont été détournés que

VIII PREFACE.

par les mauvaises liaisons qu'ils ont formées d'abord, ou, peut-être, que parce que trop dissipés par les plaisirs, ils ne se sont jamais avisez de penser qu'on se deshonoroit infiniment dans le train de vie où ils se trouvent? C'est à la faiblesse de cette sorte de gens qu'il est honnête de compatir, & je ne sache point de meilleure occupation que de leur faire part de ses lumieres: pour moi, je n'ai eu rien tant à cœur que de les faire s'apercevoir de leur triste situation; je les ai peints d'après nature, afin que voyant dans ces portraits à quel point ils sont défigurés par leurs vices & leurs défauts, ils pussent en rougir, & s'en dégoûter pour toujours. Qu'on ne me taxe donc

PREFACE. IX

donc pas de trop de hardiesse dans les peintures que je fais: sans doute avec le dessein que j'ai eu, je n'avois garde de flater qui que ce soit. Les hommes ne sont que trop ingénieux à se déguiser ce qui les humilie, & il en est bien peu qui ne croient toujours avoir beaucoup plus de mérite qu'on ne leur en suppose. L'impudence d'une infinité de gens à parler sur nos Mysteres, & la liberté qu'ils se donnent d'affecter de douter de tout, croyant par-là se parer d'une singularité fort honorable: cette impudence, dis-je, presque devenue à la mode dans un certain monde, m'a déterminé à finir par un petit Traité de la verité de notre Religion, qui fût à la portée de

x PREFACE.

de toute sorte de personnes: je m'y suis pris de maniere qu'il n'est point d'esprit si borné qui ne comprenne toute la force de ces preuves, au moins assez pour être préparé contre les discours de tant de libertins, qui se mêlent, tout ignorans qu'ils font, de parler sur cette matiere.



TA-



T A B L E
D E S T I T R E S

contenus dans ce Livre.

<i>L'Etude des Hommes.</i>	I
<i>Des Honneurs & des Richesses.</i>	5
<i>De l'Amour propre.</i>	15
<i>De l'Esprit & des Auteurs.</i>	19
<i>Des Flateurs & des Loiianges.</i>	27
<i>De la Politesse.</i>	35
<i>De la vraie Generosité.</i>	46
<i>De l'inégalité des Conditions.</i>	56
<i>De l'inégalité des Fortunes.</i>	65
<i>Des Auares.</i>	74
<i>Des Jeunes Gens, & de leur éducation.</i>	81
<i>Des Vieillards & de la Mort.</i>	93
<i>De l'état de vie qu'on choisit.</i>	103
<i>Des Amis.</i>	112
<i>Des Femmes.</i>	119
	<i>De</i>

TABLE DES TITRES.

<i>Du Secret.</i>	127
<i>De la Cour.</i>	130
<i>De la vie privée.</i>	145
<i>Reflexions sur differens sujets.</i>	163
<i>De la verité de la Religion Chré- tienne.</i>	183

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit intitulé *Les Hommes*, dont je croi que l'impression pourroit être utile & agreable au Public.
Fait à Paris ce 10. Janvier 1712.

LA MARQUE-TILLADET.

L'ETU-



L' E T U D E
DES HOMMES,
PAR RAPPORT A LA
Religion & au Commerce
du monde.

DE L'HOMME.

LEs entreprises surprenantes des hommes, & desquelles ils viennent souvent à bout; les monumens de leur industrie répandus de tous côtez; la sagesse des Loix differentes qu'ils ont faites pour vivre en paix, & l'ordre qui regne dans les Royaumes & dans les Républiques; tout cela me prouve que les hommes pris en general sont quelque chose de grand; mais à les examiner

A

miner

2 L' E T U D E

miner dans le détail , j'avoué que leur mediocrité me surprend.

Les Payens n'ont jamais connu l'homme: les uns éblouis des lumieres de son Esprit, ont crû qu'ils pouvoient l'élever jusqu'à la Divinité, & les autres n'en jugeant que par la corruption de son cœur, ou que par ses foibleffes , n'ont point rougi de l'abaïffer , même au-dessous des animaux. Parmi les premiers, quelques-uns s'étant formé une idée fausse de la veritable grandeur d'ame , vouloient que le Sage souffrît sans murmurer les maux les plus cruels , & s'imaginans qu'il pouvoit atteindre à cette impassibilité ridicule, qu'ils regardoient comme l'état heroïque, ils ne l'occupoient que des avantages de son sort , sans jamais l'appliquer à s'examiner sur ses miseres. Ceux au contraire qui ne supposoient rien de grand dans l'homme, n'en exigeoient rien de vertueux ; & persuadez qu'il ne falloit se contraindre en rien , à quelque excès qu'une telle maxime pût conduire, ils honoroient jusqu'à ses vices & ses desordres. Les lumieres de l'Evangile ont dissipé ces tenebres. La Religion seule nous apprend à nous connoître : d'une part elle

DES HOMMES. 3

elle nous instruit que notre ame est immortelle; qu'elle est superieure par sa nature à tout ce qui nous ravit & nous étonne le plus ; qu'elle seule est susceptible de toutes les vertus, & qu'enfin elle peut aspirer au souverain bien la possession de son Dieu. De l'autre , elle nous montre nos foibleffes , nos défauts , nos vices, leurs causes , leurs effets. L'homme appliqué à cet examen avoué alors qu'il connoît une beatitude plus solide que celle que les plaisirs procurent: qu'il sent toute la beauté de la vertu ; mais qu'il ne peut vaincre le malheureux penchant qui l'en détourne : qu'il ne peut faire tout le bien qu'il voudroit, & que son desespoir est de sentir interieurement ces oppositions, sans avoir assez de force pour les détruire, ni assez d'habileté pour les concilier ensemble: en un mot il reconnoît que sans un secours superieur, il demeurera toujours esclave de ses passions, & le jouet de toutes ses legeretez. Il n'y a donc que la Religion Chrétienne qui apprenne à l'homme à se connoître, sans l'exposer à s'enorgueillir, ni à se plaindre de son sort ; parce que si elle lui fait voir qu'il est

4 L'ETUDE DES HOM.

capable de toutes les vertus, elle lui apprend aussi qu'il ne peut en pratiquer une seule parfaitement sans le secours de son Dieu.

Dans le jugement qu'on porte des hommes, il est facile de se tromper, sur tout lorsqu'on n'en juge que par le bien qu'on leur voit faire; car leurs vertus les plus pures à nos yeux sont presque toujours corrompues par le motif de celui qui les pratique. En effet, tel nous paroît vertueux, qui peut-être ne l'est pas, parce qu'il s'étudie à le paroître.

On s'y trompe moins à n'en juger que par leurs mauvaises actions: comme ils ne trouvent aucun avantage à paroître plus vicieux qu'ils ne sont, moins déguisez dans leurs desordres, ils s'y montrent mieux dans leur naturel.

Rien de plus inutile que la connoissance des hommes, si elle ne sert à se connoître soi-même. Presque tous sont composez d'une maniere si bizarre, qu'on pourroit s'effrayer de se voir envelopé dans leur espece, si de secretes lumieres n'éclairoient chaque homme sur son devoir, ou plutôt si à travers cette multitude qui couvre la terre, on n'en

DES HONNEURS &c. 5

n'en remarquoit quelques uns qui sont précisément ce que la Raison veut que nous soyons, & à qui seuls peut-être nôtre espece doit le glorieux titre de raisonnable qu'elle se donne.

DES HONNEURS ET DES RICHESSES.

QUELQUE dissemblables que les hommes soient entr'eux du côté des inclinations, ils ont presque tous de commun l'avidité de s'avancer. Les uns travaillent à acquérir de la gloire, & les autres à s'enrichir: le fruit néanmoins le plus solide qu'ils recueillent de tant de peines, c'est de connoître que les honneurs & les richesses ne sont pas le souverain bien de l'homme.

On veut vivre content; tous les mouvemens qu'on se donne ne tendent qu'à se procurer une situation agréable; d'ailleurs on éprouve que sans le témoignage d'une bonne conscience, sans la tranquillité de l'Esprit, & la santé du Corps, on ne peut y réussir; cependant presque tous ne-

6 DES HONNEURS

gligent leurs devoirs , ruinent leur santé , s'embarrassent de mille projets inquietans , qui dérobent l'homme à lui-même , & lui ravissent la tranquillité dont le Philosophe jouit , quand il regarde tout ce qui lui manque comme inutile à son repos.

Il n'est rien de si nécessaire que d'acquiescer du bien ; c'est le langage de tous les peres à leurs enfans ; la maxime la plus débitée , & généralement la mieux reçûe : elle anime l'indolent ; elle excite le paresseux ; elle adoucit l'esclavage ; elle fait perdre aux humiliations ce qu'elles ont de rebutant ; & même , par elle les bassesses tiennent du nécessaire. Funeste maxime ! honteuse avidité ! Peut-on ne s'occuper que de richesses , lorsqu'on connoît l'inutilité du superflu pour vivre en honnête homme ?

Il est si difficile d'être modéré avec de grands biens , & de remplir les devoirs de la Religion , que , peut-être , tout ce qui peut arriver de plus pernicieux pour le salut , c'est de faire une trop grande fortune.

§.

NON , je ne puis souffrir avec quelque moderation ni l'orgueil de *Gallidor* , ni les bassesses que sa table

ET DES RICHESSES. 7

ble fait faire à l'insatiable *Damis*. *Gallidor* , tu te trompes , si tu crois que je t'aye perdu de vûe depuis le jour que tu quittas ton hameau , jusqu'à celui que tu montas pour la première fois dans ton char d'opulence. Cache ton neant si tu peux à tout l'Univers ; je te vois encore tout entier à travers l'éclat de tes richesses. Qu'entens-je , lorsque *Damis* ne m'entretient que de tes grands revenus , du bon usage que tu en fais , de la bonté de ton cœur , de la noblesse de tes manieres ! Quoi , m'écriai-je , est-ce de *Gallidor* qu'on me parle ? Avare pour ta seule famille , impitoyable pour les pauvres , cruel à des domestiques , passionné pour les plaisirs , prodigue pour tes adorateurs , insensible à ta Religion ; je ne te connois qu'à ce portrait , & si tu ne t'y connois pas , déchire le bandeau qui t'aveugle ; vois cette troupe de malheureux que l'aurore ne surprend jamais dans le repos ; que les ardeurs du Soleil ont dévoré ; qui fouillent avec opiniâtreté dans les entrailles de la terre. Approche , approche , *Gallidor* ; reconnois-toi du moins à la vûe de ce vieillard , qui acheve dans les cam-

8 DES HONNEURS

pagnes sa vie penible & malheureuse. Tu t'éloignes, cruel, & tu prives ton pere infortuné de voir & ta personne & ta fortune: va t'enfoncer dans tes Palais; va t'endormir dans les bras de la Mollesse; charge ta table de ce que la terre produit de plus rare & de plus delicieux; abreuve-toi de nectar & d'ambrosie; ajoute à la richesse de tes meubles ce que l'art invente de plus magnifique. Respecté de tes enfans, honoré des *Damis*, inaccessible aux seuls malheureux, jouis enfin d'une vie longue & sans infirmité; c'est tout ce que tu ambitionnes, sans doute, *Galidor*. Mais à mon tour, ce que j'ambitionnerois, ce seroit la tranquillité de ton pere, & le repos de conscience dont il jouit.

§.

TOUTE élévation, en faveur de laquelle il faut cesser un seul moment d'avoir de la probité, ne peut être recherchée que par un mal-honnête homme. Qui en seroit bien persuadé, peut être se consoleroit-il aisément de n'avoir pû faire son chemin dans le monde.

D'où peuvent venir le respect & les déferences que nous marquons à une

ET DES RICHESSES. 9

une personne qui n'a que le seul titre de riche? Que voyons-nous en elle qui nous enchante? Seroit-ce nôtre prévention qui nous persuade qu'un homme avec de grands biens a toujours assez de merite pour se faire respecter? ou plutôt ne découvrons-nous pas nôtre avarice par cette attention à tout ce qui est richesse?

§.

A voir les hommes si surpris de la chute inopinée d'un Grand; qui ne croiroit qu'ils vont profiter de cet exemple, & se corriger des mêmes vices qui l'ont fait perir? La nouvelle est publique; ils s'en amusent quelque tems: mais sans nulle réflexion sur leur propre conduite, ils courent la plupart au même précipice.

Désions-nous de nôtre fortune, dès qu'elle nous rend trop heureux. Il faut quelquefois des disgraces; elles rendent sage & habile: & tel ne connoissoit pas la mer dans la bonace, qui après avoir essayé quelque tempête, devient un bon pilote.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait d'heureuses obscuritez, (si j'ose m'exprimer ainsi:) mille gens desquels on ne disoit ni bien ni

A 5 mal,

10 DES HONNEURS

mal , parce qu'ils n'étoient pas connus , n'ont gagné par leur élévation qu'à se faire mépriser du Public. Etre en place , & prétendre échaper à la malignité des hommes , c'est prétendre l'impossible : ils sont trop mauvais pour accorder à la même personne les avantages de la fortune , & la gloire de la reputation. Mais quand même un homme se conduiroit dans un grand poste avec beaucoup de sagesse , la bizarrerie de la Jaloufie n'en vient-elle pas là ? Qu'on se lasse de lui sans autre raison , que parce qu'il est heureux beaucoup plus long-tems qu'on ne veut.

§.

C'EST être peu versé dans la connoissance des Grands , que de les supposer dans nos interêts , parce qu'ils répondent avec politesse à tout ce que nous faisons pour leur plaire. Le seul moyen de se faire d'un homme en place un protecteur utile , c'est de commencer par lui être utile à lui-même.

§.

DE grace , *Castinde* , arrêtez-vous ; un mot , je vous prie ? Vous ne pouvez ? Il s'agit de rendre un service à un ami , & le Grand à qui vous devez

vez

ET DES RICHESSES. 11

vez parler ne fera plus visible dans un moment. En effet , tout seroit perdu ; c'est pour *Fassendor* que vous vous employez , homme de qui dépend ou le gain ou la perte d'un procès qui décide de tous vos biens. Allez donc , courez , volez , *Castinde* ; peut-être ce Magistrat n'oubliera pas vos soins dans l'occasion. Mais de tant de vivacité pour vos interêts , apprenez du moins , *Castinde* , à être plus sensible aux interêts des autres.

§.

JE ne dois rien attendre d'un Grand , s'il n'attend rien de moi ; d'un orgueilleux , s'il ne me trouve rempant ; d'un suffisant , si je ne me fais aux bassesses ; d'un présomptueux , si je ne lui cede en tout ; d'un ami , si je ne m'accommode à ses caprices ; de ceux qui sont au-dessous de moi , si je ne leur suis bon à rien ; ni de ceux enfin avec qui je cours la même carrière , s'ils me soupçonnent de vouloir les devancer. Etrange embarras , lorsqu'un honnête homme veut faire sa fortune sans qu'il en coûte à son honneur , & qui fait que pour y réussir il ne faut rien négliger !

A 6

11

12 DES HONNEURS

Il n'est personne qui ne convienne que les emplois les plus honorables ne sont dûs qu'au seul mérite ; ceux néanmoins qui sont les moins propres à les remplir , sont ceux qui se plaignent le plus de l'oïveté dans laquelle on les laisse.

§.

NE persuadera-t-on jamais aux *Pomériens* que dès-là qu'ils sont nez dans la roture , ils sont exclus de certains postes après lesquels ils courent toute leur vie ? Que des raisons d'état exigent que ces places ne soient remplies que par des personnes de la première qualité ? Que l'usage en est établi , & qu'en vain on souhaiteroit sur cela quelque réforme en faveur des gens de mérite nez dans une condition obscure ?

C'est une grande folie de ne s'occuper que de chimères , de passer toute sa vie à ne souhaiter que ce qu'on ne sauroit obtenir , & de se priver ainsi du plaisir que donneroit une fortune médiocre , si elle ne se trouvoit fort au dessous de celle qu'on a toujours ambitionnée.

§.

Vous avez tort , *Floride* , de croire que je ne sois pas dans vos intérêts :

ET DES RICHESSES. 13

rêts : personne ne souhaite votre avancement plus que moi ; parce que personne ne fait mieux combien votre commerce seroit doux si vous étiez moins vif dans l'envie *de faire fortune*. Scrupuleux au dernier point sur votre réputation , tout vous fait ombrage ; vos plus tendres amis n'ont plus de part à vos confidences ; ils n'ont l'entrée de votre maison qu'aux heures où l'on ne pourroit vous accuser d'oïveté , quand même vous ne travailleriez pas ; & vous ne laissez pas encore au premier coup qu'ils frappent de vous saisir d'un livre , pour marquer votre ardeur au travail , ou pour avoir en main un prétexte de les congédier. Tout ce qui approche de la dissipation vous allarme : les fêtes publiques , les spectacles les plus innocens , les promenades , les sociétés , même dans votre famille. Quel changement ! Il n'est pas jusqu'à votre manière de vous mettre qui ne soit étudiée , & il semble que vous ne songiez qu'à vous rendre difforme. Faites fortune incessamment , je vous y exhorte ; je vous en conjure , ne fut-ce , mon cher *Floride* , que pour redevenir raisonnable.

14 DES HONNEURS &c.

Savoir se déguiser, c'est un grand art pour s'avancer : on fait que la vertu, toute negligée qu'elle est, fait de fortes impressions quand elle se montre constamment la même; & c'est parce qu'on le fait que tant de gens s'envelopent de ses apparences; mais qu'attendre de celui qui méprisant le soin de plaire à Dieu, ose se servir de Dieu même qu'il trompe, pour plaire plus sûrement aux hommes ?

§.

Amphirion a paru avoir assez de piété pour meriter l'Episcopat ; il n'en a point eu assez pour le refuser, quoiqu'il se connût incapable d'occuper un poste si difficile. Que conclure ?

Qu'on devienne sobre, prudent, grave, modeste, chaste & capable d'instruire ; qu'on ne soit ni sujet au vin, ni prompt, ni emporté ; mais équitable, doux, pacifique & désintéressé : qu'on se soit rendu le maître de soi-même, supérieur à ses passions, & assez habile pour réduire ceux qu'on veut gouverner à la même exactitude que l'on s'est imposée dans ses devoirs ; que d'ailleurs on se soit exercé dans l'œuvre difficile de

DE L'AMOUR PROPRE. 15

de la conduite des ames avant que d'en devenir le Pere, l'Evêque & le Docteur, alors le suffrage des peuples qu'on aura édifiez, décidera seul du choix du Prince, & l'on ne verra plus parmi des Chrétiens ni la loi outragée, ni la pauvreté honteuse, ni la science dans l'oubli, ni le caractère méprisé.

DE L'AMOUR PROPRE.

L'AMOUR propre peut être regardé comme la source de toutes les vertus, lorsqu'il ne nous engage qu'à nous procurer les véritables biens ; ou comme le principe de tous les vices, quand il nous occupe si fort de nous-mêmes, qu'il ne nous laisse que du dégoût pour tout le monde. Mais supposé qu'il y eût du plaisir à s'aimer seul, vaudroit-il la peine de haïr tous les autres ?

§.

QUEL remede plus sûr pour nous guérir de ce vice, que la vûe de nos défauts, de nos foiblesses, & de notre ignorance ? La difference d'un homme à un autre homme est-elle si éblouissante ? Le heroïsme n'a-t-il rien de

de commun avec les miseres de notre condition? n'y a-t-il jamais eu de Prince qui ait senti dans le secret la mediocrité de son genie, & la bassesse de ses vices? Tous se croient-ils superieurs en lumieres aux Philosophes qu'ils élevent, aux Magistrats qu'ils protegent, ou aux Ministres qui les servent? Un Conquerant a-t-il toujourns crû se suffire à lui-même? n'a-t-il jamais découvert en lui des taches qui flétrissoient ses lauriers, Tous ces grands Juges ont-ils dans le cœur ces vertus pures & Chrétiennes que leur extérieur annonce, & que les postes qu'ils occupent nous promettent? Et vous, ô Savant *Zerodote*, dont le nom est celebre parmi toutes les Nations, ignorez-vous que le Soleil vous éblouit, dès que vous y fixez des regards trop curieux? en connoissez-vous la nature, le mouvement, toutes les beautez & les différentes fonctions auxquelles le Maître de l'Univers l'a destiné? Cette voûte celeste, & ce monde entier qu'elle envelope, vous sont-ils mieux connus? La terre que vous foulez aux pieds vous est-elle plus familiere? Avez-vous développé tous les mysteres de ses productions?

tions? Vous-même vous connoissez-vous? Votre ame s'est-elle enfin comprise? Avez-vous approfondi tous les secrets du corps humain, ce qui donne la vie, ce qui la détruit? comment nous sommes formez, comment nous croissons, par quel prodige nous subsistons sans y avoir aucune part, & sans sentir la main invisible qui nous conduit? O homme tu n'es qu'ignorance, que tenebres, que poussiere! Triste aveu, penible à l'orgueil humain, mais affreux retour! Le comble du malheur, c'est de ne connoître malgré tout, d'aimable que nous-mêmes.

Si l'amour de l'estime des hommes, ou la crainte d'en être méprisé, sert de preservatif à une infinité de gens contre le desordre, l'honête-homme ne redoute que sa propre conscience: & la premiere chose qu'il cherche à édifier, c'est lui-même.

§.

OUI, *Demoris*, je vous louë du soin que vous prenez de votre santé. J'admire la retraite dans laquelle vous vivez, la modestie de votre équipage, la frugalité de vos repas, l'ordre que vous faites regner dans votre famille, votre goût pour la lecture, votre assiduité

18 DE L'AMOUR PROPRE.

duité à nos sacrez Mysteres. Oui, encore un coup, j'admire tout en vous, parce que tout m'y paroît réglé, judicieux, d'une grande sagesse, & je ne puis que je ne m'écrie: O le plus excellent des hommes, si content de lui-même, il voit sans chagrin le peu d'attention qu'on fait à son mérite!

Aimer Dieu par dessus toutes choses, c'est la premiere loi, aussi ancienne que le monde, connuë de toutes les nations, gravée dans tous les cœurs, & visible dans toute la nature. Quand on est bien penetré de ce devoir, il est difficile qu'on se conduise par d'autre regle que par la justice. C'est aussi pour exercer cette vertu que Dieu nous a laissé les maîtres de nôtre sort sur la terre; en effet que seroit-ce de l'homme avec tout son esprit & toute sa Raison, s'il ne pouvoit se conduire qu'en aveugle ou en stupide? sans doute sa condition seroit bien malheureuse: j'ose dire, bien au dessous de la condition des animaux, qui n'ayant rien de plus precieux que leurs organes, au moins s'en servent pour leurs besoins; la difficulté c'est de contenir son esprit dans les bornes qui lui sont prescrites, & de conser-

ver

DE L'ESPRIT, &c. 19

ver à la Raison tout l'empire qu'elle doit avoir; car les lumieres de l'un sont inutiles sans la sagesse de l'autre, & nous ne voyons que trop que les gens les plus spirituels ne sont pas toujours ceux qui se conduisent le mieux.

DE L'ESPRIT ET DES AUTEURS.

EN fait d'Esprit presque tout le monde est content de la portion qu'il en a. Ceux qui en ont beaucoup, parce qu'ils ont raison de l'être; & ceux qui n'en ont point, parce qu'ils ignorent ce qui leur manque.

Avoir de l'Esprit n'est pas le plus grand avantage de l'homme. C'est d'en faire un bon usage; mais comme on ne peut faire un bon usage de l'Esprit sans en avoir; voilà un cercle.

L'Esprit peut être sans le Jugement: le Jugement n'est guere sans l'Esprit. Donc il est plus avantageux d'avoir du Jugement; que de n'avoir que de l'Esprit.

Où est le *phlegmatique* qui puisse écouter sans impatience deux Esprits forts

forts

20. DE L'ESPRIT

forts qui se piquent de briller à l'en-
vi par leurs contradictions? Quelque
sage qu'il soit, que pourroit-il sou-
haiter alors pour son repos? si ce
n'est, pour finir la dispute, qu'ils
convinssent ensemble, fut-ce d'une
sotise?

Quelque beau don du Ciel que
l'Esprit soit, quelque magnifique que
nous concevions la prérogative d'en
avoir; l'homme du monde le plus
spirituel ne sauroit toujours plaire; il
ennuie à la fin; mais dès qu'il s'en
apperçoit il se retire; un fat au con-
traire ne se congédie jamais lui-mê-
me, & on est fort heureux si à force
de bâiller on lui fait comprendre qu'il
ennuie. Cette adresse ne réussit pas
toujours.

Si les operations de l'ame dépen-
dent de la disposition des organes: &
qu'elle n'agisse plus ou moins heureu-
sement qu'à proportion qu'ils sont
plus ou moins heureusement dispo-
sez, peut-on être surpris qu'avec tout
l'Esprit du monde on en montre si
peu dans de certaines rencontres.
L'exterieur farouche de la plupart des
gens en place, dérange la machine
à un point que le principe qui l'ani-
me ne fait plus où il en est; on a
beau

ET DES AUTEURS. 21

beau faire pour se rappeler soi-mê-
me, on ne sauroit y réussir. Le plus
court alors c'est de se résoudre de
bonne grace à passer pour ce qu'ils
veulent.

Il ne faut pas demander à l'Esprit
plus qu'il ne peut fournir. Il a ses
momens heureux, & le même qui
brille pendant une heure, l'heure
d'après n'est qu'ombres ou que te-
nebres.

Une extrême impolitesse, c'est de
faire parade d'Esprit devant ceux qui
n'en ont point; comme c'est une im-
prudence souvent de ne pas affecter
d'en avoir moins qu'un protecteur pré-
sompctueux qu'on ménage.

On peut hazarder tout avec de cer-
taines gens, paroître aussi borné, aussi
peu spirituel qu'ils le sont; cela ne
tire point à conséquence; mais il n'en
est pas de même avec ceux qui nous
supposent de l'Esprit, & qui veulent
passer seuls pour en avoir. Comme
ils sont d'une grande attention à dé-
couvrir les défauts du nôtre, l'habi-
leté est de ne leur donner aucun avan-
tage sur nous, ils le poufferoient trop
loin. Nos amis ne sont pas toujours
ceux qui nous épargnent le plus, il faut
les craindre, ou pour parler moins
odieu-

22 DE L'ESPRIT

odieusement, il faut manquer d'Esprit le moins qu'on peut avec les gens d'Esprit, qui tendent à la même fin que nous.

Je ne sai à qui la médifance doit le plus de ses progrès dans le monde, à la jalousie du Cœur, ou à la jalousie de l'Esprit.

Celui-là seul est dans une grande reputation d'homme d'esprit, à qui l'on ne peut refuser ses éloges sans courir risque de se deshonorer soi-même.

Vous voulez passer pour homme d'esprit, vous en avez tenté tous les moyens; vous avez fait des Ouvrages, des vers dans tous les genres; vous n'avez rien négligé pour remporter tous les prix; vous vous êtes fait connoître de tous les Academiens; vous les cultivez depuis vingt ans; vous les courez de tous côtes; on vous trouve chez eux à tout moment; on vous voit dans toutes leurs Assemblées; à quoi donc tient-il que vous ne sortiez de l'obscurité où vous êtes?

§.

COMBIEN de gens se piquent d'habileté, qui sont peu estimez, & qui peut-être eussent été illustres dans des siècles

ET DES AUTEURS. 23

siècles moins éclairez que le nôtre? Il y a eu des tems où un mediocre savoir a suffi pour donner de la reputation; où il ne falloit presque qu'être Auteur pour passer pour un bel Esprit; mais ces tems sont changez; la chose aujourd'hui la plus impossible, si j'ose parler ainsi, c'est de faire du bruit avec un merite ordinaire. C'est donc une extrême sotise à certains Auteurs de se plaindre du Public, de le taxer de mauvais goût, & de crier à l'ignorance, quand il n'approuve que mediocrement leurs Ouvrages. Sauvons-nous, s'il se peut, de ce ridicule; ne nous supposons jamais plus habiles que nous ne sommes; & s'il est vrai que nous ayons assez de lumiere pour être utiles à une infinité de gens qui en ont beaucoup moins que nous, loin de murmurer contre notre sort, réjouissons-nous au contraire d'être tels que nous sommes.

Est-ce une timidité hors de saison, de craindre de se donner au Public? Nous sommes convaincus par notre propre experience que le premier Esprit avec lequel on lit un Ouvrage, est un Esprit de rigueur qui examine, qui confronte, qui approfondit, & que

que le plaisir le plus doux du Lecteur, c'est de desapprouver avec ostentation ce qu'il trouve de mauvais.

§.

ON ne sauroit prendre trop de précaution pour réussir dans un Ouvrage; il ne faut traiter que des matieres utiles, ne les produire que dans le tour le plus délicat & le plus à la mode, au goût du siecle, au goût de ceux pour qui l'on écrit, au goût de tout le monde, si l'on cherche à plaire à tout le monde; la pureté du langage, la politesse des expressions, la retenue dans le discours, paroissent de trop de conséquence à un bon Esprit pour se conduire par lui-même. Il a des amis, & c'est à ce Tribunal où il veut d'abord être jugé dans la dernière rigueur: là dépouillé de tout son amour propre, il ne trouve de bon que ce qu'ils trouvent de bon: il efface à mesure qu'ils lui disent d'effacer. Ni l'entêtement, ni la fausse prévention, ni la vanité ne le revoltent point dans le secret. Ce qu'il a corrigé devant eux, il le laisse corrigé chez lui; & ce n'est qu'après s'être livré ainsi à des guides sages & éclairés, qu'il ose affronter la malignité des envieux; mais s'il arrive, malgré tout, que son

Livre

Livre n'ait point de succès, comme il fait qu'il n'a pu faire mieux, au moins il épargne le Public, & il ne s'avise pas d'en donner un second.

§.

ME'LER l'utile à l'agréable, ou l'agréable à l'utile, c'est l'art des habiles gens. Il importe peu au Public qu'un homme n'ait que du savoir, ou qu'il ne soit qu'amusant. Les plus indociles veulent être instruits, & les plus chagrins veulent être égayés.

La Verité toute nue a je ne sai quoi qui rebute: les figures, les paraboles, les emblèmes ont été toujours pour elle des ornemens nécessaires: on ne peut souffrir son abord, & soit qu'on craigne qu'elle ne découvre trop brusquement le vice qu'on cache, ou qu'enfin elle instruisse avec trop peu de ménagement, on veut en la recevant, au moins qu'elle soit déguisée. Etrange misere de l'homme, qui ne peut voir en face ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer!

§.

ZOLIPPE à force de se donner pour bon Critique, de ne parler que de gens d'esprit, & de dire à tous momens qu'il n'accorde son estime qu'aux habiles du premier ordre;

B

Zo-

26 DE L'ESPRIT &c.

Zolippe, dis-je, s'est enfin persuadé qu'il est lui-même bel Esprit. Le mépris avec lequel il reçoit un Livre, l'air de dédain dont il le rend, après en avoir lû les noms de l'Auteur & du Libraire, marquent tout à la fois la bonne opinion qu'il a de lui-même, & le peu de cas qu'il fait des autres. Priez-le d'en lire une page, il n'a pas le tems, vous dirait-il, il s'occupe à des choses bien plus utiles. Mais pressez-le, assurez-le que vous estimez trop son suffrage pour négliger de l'obtenir à quelque prix que ce soit; *Zolippe*, enfin devenu traitable, lit quatre lignes, trouve un mot hazardé, le relève cruellement, & sans autre forme de procès, décide de l'Ouvrage, fût-il excellent, qu'il ne vaut rien, & proteste qu'il ne le lira de sa vie. *Balion*, le Colporteur des décisions de *Zolippe*, se répand dans la Ville, se glisse dans toutes les compagnies, perce tous les cabinets, & là, déchire & le Livre & l'Auteur sans les connoître, avec autant d'assurance que s'il favoit de quoi il est question. A la verité, les habiles gens en pensent bien autrement; mais *Balion* ferme ne se rebute point; il court tous

DES FLATEURS &c. 27

jours, & debite avec la même vivacité les mêmes impertinences. Que juger de deux hommes si singuliers, si ce n'est que *Zolippe* est un fat des plus entêtez de lui-même; mais que rien ne le persuade si bien que son admirateur *Balion*?

Il y a des gens si décriez dans le monde, qu'il est dangereux de les avoir pour *Prôneurs* de son merite. Si les *Zozimes* n'avoient jamais dit du bien de *Parion*, *Parion* ne passeroit pas pour être un vrai *Zozime*.

DES FLATEURS ET DES LOÜANGES.

AUTANT de flateurs que de gens qui ménagent quelqu'un par intérêt; on veut plaire à un Protecteur, & on fait qu'on n'y réussit qu'à force de lui donner bonne opinion de lui-même. Comment donc se garantir de lui attribuer plus de merite qu'il n'en a?

Les Grands veulent être flatez, c'est leur foible; mais comme il n'y auroit point de flateurs s'il n'y avoit d'extrêmes besoins, l'intérêt des Grands c'est de tirer de la pauvreté

28 DES FLATEURS

le moins de gens qu'ils peuvent ; & de tous leurs interêts , c'est peut-être un de ceux qu'ils entendent le mieux.

§.

CLITANDRE est sans esprit, sans savoir, sans discernement, sans cœur, sans générosité; il est débauché, il est impie; mais c'est un Seigneur; c'est un homme riche, cela suffit; on le respecte, on l'honore; peu s'en faut qu'on ne l'estime.

La flatterie est l'écueil des plus beaux Esprits. On n'est point heureux à dénigrer la vérité; aussi échappe-t-il à la plupart des Courtisans des louanges si pueriles, que rien ne donne si bonne opinion des Princes, que le peu de cas qu'ils en font.

§.

EST-CE esprit? est-ce sottise, qui fait que *Blorinde* se fourre dans un cercle de Grands, & qu'il saisit avec tant d'avidité l'occasion d'y parler malgré le respect qu'il leur doit? On souffre son effronterie; on méprise ce qu'il dit: le seul *Blorinde* ne s'en aperçoit pas; mais ébloui de lui-même il continuë, & ruine la bonne opinion, peut-être, qu'on auroit de son Esprit s'il demeurait dans le silence.

On

ET DES LOÜANGES. 29

On ne fait quel parti prendre à la rencontre d'un fat qui est en crédit. Si l'on ne se conforme point à l'idée qu'il a de son mérite, on s'expose à son ressentiment; si on lui marque plus de respect qu'il ne lui en est dû, on est soupçonné de quelque dessein ambitieux. En ce cas que fera le Philosophe?

Croiroit-on que le même, qui se fait une vanité de l'élevation de son protecteur, & qui ne fait entrer rien de plus beau dans l'éloge qu'il en fait, que l'antiquité de l'origine, les alliances & les emplois; croiroit-on, dis-je, que ce même homme proteste néanmoins dans tous ses Ecrits que ce qu'il estime le moins dans une personne, c'est la noblesse, l'élevation & les richesses?

Rien ne punit si bien un orgueilleux des fautes que sa vanité lui fait faire, que sa vanité même; sur tout lorsqu'il fait que ceux qu'il a méprisé le plus ne les ignorent pas.

§.

QU'EST devenuë, *Valere*, cette foule d'adulateurs qui vous entourent, cette fiere contenance qui fixoit tous les yeux sur vous, & qui faisoit trembler les plus hardis? quoi

B 3 seul,

30 DES FLATEURS,
 seul, triste, honteux ; vous m'abordez ? vous me parlez ? vous me caressez ? vous vous oubliez , *Valere*, sans doute ; vous n'y pensez pas : non, non , c'est moi qui oublie que votre ami n'est plus dans la faveur ; que le mauvais usage qu'il en a fait l'a perdu sans ressource. Hé bien, *Valere*, vous faites ce qu'on doit faire dans les disgraces ; & je vous louë de remplir si bien les rôles des différentes scènes où vous vous trouvez ; une chose, peut-être, vous fera de la peine ; c'est qu'invariable dans mes sentimens, je méprise autant vos caresses dans votre malheur, que je méprisois votre fierté ridicule dans votre fortune la plus brillante.

§.
 L'EXTREME sottise de *Philandre*, c'est de vouloir être admiré de tout le monde, de ceux mêmes qui ne manqueraient pas d'être, selon lui, s'ils le laissoient tel qu'il est sans en rien dire, ou ignorans, ou sans esprit, ou sans discernement.

Les louanges qu'on donne à un Esprit bien-fait, le remplissent d'émulation, & l'engagent à les mériter de plus en plus. Un ridicule au contraire, s'il est applaudi, devient insupportable ;

ET DES LOÜANGES. 31
 table ; mais rien ne venge mieux de son orgueil que de le louer avec excès.

Sans beaucoup d'habileté on ne persuade point le mérite d'un homme. En dire trop ou trop peu, opere la même chose.

Ce n'est pas louer une personne d'une manière qui lui soit avantageuse, que de borner tout son éloge à une seule qualité qu'on lui attribue par excellence. On la sert bien plus utilement, lors qu'on la met en état de faire paroître ce qu'elle fait de mieux ; car ceux qui l'écoutent ou qui la voyent agir, jugent bien qu'elle a du mérite ; mais ils ne jugent pas que ce qu'ils admirent alors en elle soit son plus excellent mérite.

§.
 QUE penser de ces gens, qui pour humilier quelqu'un, dont le mérite leur est à charge, affectent de louer en sa présence d'autres personnes sur les mêmes qualitez, desquelles ils savent qu'il se fait le plus d'honneur ? Si *G* se pique d'être Prédicateur, ils ne manqueront pas de dire devant lui qu'il n'y a que les *R.* & les *M.* qui sachent prêcher. Pour moi, je ne voudrois point d'autres preuves du mérite de celui qu'ils cher-

32 DES FLATEURS,
chent à chagriner ainsi, que ces sortes
d'affectations jalouses.

§.
ON ne peut guères avoir plus de
merite que *Grafile*: il est liberal, bon
ami, fidèle à sa parole, très-recon-
noissant du bien qu'on lui fait, & de
la derniere exactitude à rendre ce
qu'on lui a prêté: qualitez, fans dou-
te, bien aimables; mais ne les rend-il
pas inutiles par son attention à les
faire remarquer beaucoup plus qu'il
ne les met en pratique?

Amener tout à foi, par une affec-
tation continuelle à faire entendre
qu'on ne merite aucune estime, on y
réussit.

Celui qui n'est occupé qu'à blâmer
certain vice, & qui n'en parle que
pour marquer l'horreur qu'il en a,
fait soupçonner que c'est ce vice-là
même qu'il nourrit le plus affectueu-
sément dans son cœur.

§.
MASSON ne peut supporter les dé-
fauts de ses amis; à la moindre irre-
gularité qui leur échappe, il prend
feu, & s'en plaint durement; nean-
moins ses plaintes sont raisonnables,
si on l'en croit; parce qu'il ne leur
donne jamais les mêmes chagrins qu'il
en

ET DES LOÜANGES. 33
en reçoit; & la grande raison qu'il
en apporte, c'est qu'il n'a pas les mê-
mes défauts qu'ils ont.

On trouve que les femmes ont
dans l'élevation beaucoup plus de
fierté que les hommes. Mais à qui
nous en prendre, qu'à nous-mêmes?
Moins opposez à les respecter dans
cet état, parce que nous en sommes
moins jaloux, ne les conduisons-nous
pas, à force de flateries, au point de
ne se plus connoître?

Pour détruire la flaterie, & pour
élever sur ses ruines la véritable ami-
tié, il faudroit guérir les hommes de
l'orgueil. Il n'y a que les humbles
qui puissent s'accommoder de la fin-
cerité.

Par quel endroit me suis-je rendu
odieux à mon ami, si ce n'est parce
qu'il a crû que je ne pouvois l'esti-
mer, après avoir découvert en lui
autant de défauts que je lui en ai
fait remarquer, quoique ce ne fût
que pour l'engager à s'en corri-
ger?

§.
NON, *Cariste*, vous ne pouvez
mieux prouver que vous êtes *hom-
me de consequence*: votre mépris
pour la roture, la fierté de votre
B s con-

34 DES FLATEURS, &c.

contenance, la difficulté de vous aborder, la brieveté de vos réponses, la force dont vous fendez la presse pour vous mettre à portée du Prince, l'air imperieux dont vous décidez de tout, votre cortège, votre attention à observer si l'on se courbe devant vous, le coup d'œil & le souris avec lesquels vous y répondez; tout cela, *Cariste*, fait son effet, & me prouve, sans doute, que vous êtes *homme de conséquence*. Le Public seul se revolte contre l'autorité de vos preuves, & soutient que vous n'êtes qu'un présomptueux, sans esprit, & sans aucun mérite.

On pourroit tirer ce bien de la flaterie; de connoître ce qu'on n'est pas, par tout ce qu'elle dit qu'on est.

Respectons le Public. Il n'est point de Juge d'une plus grande autorité, ni plus à redouter. Il soutient la réputation d'un homme de mérite contre toute la malignité des envieux, comme il contient l'orgueil des Puissances malgré la vivacité des flatteurs: on ne lui échappe qu'en le ménageant.

§.

DE LA POLITESSE. 35

§.

QUELLE délicatesse d'esprit ne faut-il pas pour louer un homme modeste sans le faire rougir? & puisqu'on le fait, comment se hazardet-on si aisément à faire en face l'éloge de quelqu'un?

Toutes maximes fausses, toutes coutumes pernicieuses à part; on trouve encore de ces hommes vrais & genereux, qui ne cherchent qu'à faire triompher la Vérité; qui n'ambitionnans rien au de-là, ne craignent ni de se perdre par trop de sincérité, ni de se rendre odieux à une personne qui leur est chere, en lui faisant sentir trop vivement ses défauts; mais qui, uniquement attentifs à sa gloire, préfèrent le soin d'y travailler, à la ridicule vanité de passer pour amis faciles, commodes, & complaisans.

DE LA POLITESSE.

LA Charité & la Politesse ont cela de commun, qu'elles contribuent au lien de la société. Une partie de la charité nous oblige à en agir bien avec tous les hommes; parce que

B 6 nous

nous aimons Dieu qui nous l'ordonne. Et la politesse nous engage aux mêmes égards; parce que nous nous aimons nous-mêmes.

§.

IL semble que toute l'éducation des jeunes gens ne roule que sur la politesse; on ne leur parle d'autre chose; mais quelque bien instruits qu'ils en soient, ce n'est guères que sur le retour de l'âge qu'ils la mettent en pratique.

Un jeune homme auroit trop d'avantage s'il étoit parfaitement poli; & un vieillard en auroit trop peu, s'il ne l'étoit point du tout.

§.

LA plupart des femmes sont cause que la plupart de nos jeunes gens sont impolis: si elles étoient plus réservées à leur égard, ils en sauroient mieux vivre.

La Cour est le centre de la politesse: plus on en est éloigné, moins l'on est poli.

Ce que j'envie à un Grand, c'est l'avantage qu'il peut tirer d'un air de politesse; par là il peut gagner tous les cœurs; il peut user de ses biens & de ses emplois, sans exci-
ter

DE LA POLITESSE. 37
ter de l'envie; il peut, même, consoler les malheureux du chagrin que leur mauvaise fortune leur donne.

§.

J'ENTRE chez *Falere*, qui du fond de son cabinet où il s'ennuie, m'observe patiemment, sans donner ordre qu'on me fasse entrer. Las d'attendre deux heures, & face à face d'un valet orgueilleux qui m'entretient, je me détermine enfin à sortir, lorsqu'un bruit sourd que j'entends m'annonce que *Falere* va paroître; alors oubliant tout mon ennui, & ne songeant qu'à me produire, j'arrange mon compliment; je compose mon extérieur; je m'avance pour parler; mais *Falere* me regarde d'un air si froid, & passe si brusquement, que me faisant perdre la tramontane, & oublier ce que j'avois à dire, je ne remporte de cette visite que la honte de passer pour un sot dans l'esprit d'un plus grand sot que moi.

La vertu & la politesse tiennent de quelque chose dans l'opinion des hommes: tous en parlent avec éloge, & il y en a peu qui les pratiquent.

D'où vient donc ce goût gene-

38 DE LA POLITESSE.

ral pour la politesse ? ne seroit-ce pas de ce qu'elle garde un grand silence sur tout ce qui pourroit desobliger ?

§.

CHAQUE pais a sa politesse, qui lui est particuliere; & l'on ne se traite mutuellement de grossiers, que faute de s'entendre.

Chaque état de vie a aussi la sienne. Le Cenobite a force d'être poli ne l'est plus.

La politesse du Magistrat est noble & sérieuse : celle du Courtisan vive, caressante & ouverte : celle de l'homme de Lettres fine, aisée & délicate : celle des femmes modeste, douce & égayée. L'extrême impolitesse, c'est la confusion de toutes ces différences.

§.

DANS les Villes capitales, le grand monde, les événements extraordinaires, les spectacles, les promenades publiques, la facilité de s'occuper en mille manieres, du côté de l'esprit, du côté du cœur, du côté de la fortune; tout cela fait qu'on n'y a pas assez de loisir, & qu'on se connoît trop peu pour s'étudier les uns les autres, & pour se desap-

DE LA POLITESSE. 39

desapprouver. Mais à quoi s'occuper dans une petite Ville, où rien n'applique agréablement, où rien ne donne de l'émulation, où tout manque pour s'exercer dans ce que l'on fait de bon ? A quoi s'y occuperoient les femmes, qui y tiennent le premier rang, reduites, comme elles sont, aux seules complaisances de leurs maris grossiers, & de leurs jeunes gens impolis ? A quoi, dis-je, s'y occuperoient-elles, sans les querelles qui naissent des rapports, des caquets, de la jalousie du rang, des parures, des fêtes & des festins ? Avec des amusemens si délicats, où est le désert ? où est la montagne, en quelque endroit qu'on place la bourgade, ou la petite Ville, où l'on ne s'accoutume à vivre, & où l'on n'oublie le séjour des plus brillantes Villes du Royaume ? Mais qu'on combatte l'ironie si l'on veut; qu'on dise qu'une infinité d'honnêtes gens, que leurs affaires y retiennent, s'y accoutument comme les autres : qu'ils tirent même quelque plaisir d'une maniere de vie si opposée à la Raison. Qu'on me prêche tant qu'on voudra, que le bon esprit dicte de s'ac-

40 DE LA POLITESSE.

s'accoutumer aux manieres du pais qu'on est forcé d'habiter ; quelque ridicules qu'elles soient ; & quoiqu'il n'y ait ni spectacles, ni societ  d'esprit, ni goût pour les bonnes choses ; il est encore moins rude d'y vivre comme les autres, que de se refoudre à ne commercer qu'avec soi-même, de toutes les compagnies, la plus triste, & celle qui ennuie le plus vîte. Quelque bonnes, quelque judicieuses que soient toutes ces raisons ; les antres & les cavernes me paroissent pr ferables à de tels séjours : & si l'on me demande la raison d'un goût si singulier ; je n'en donnerai point d'autre, que l'experience que j'en ai faite.

Un long séjour à la Cour, & une grande attention aux gens qui savent vivre, font souvent d'un homme de Province fort grossier, un homme parfaitement poli : ce qu'il a le plus à craindre pour sa politesse, c'est de s'en retourner dans sa petite Ville. Il semble que l'air natal soit pernicieux pour les bonnes manieres qu'on a prises hors de chez soi.

A la Cour on est comme forcé à se rendre poli ; la rencontre, qu'on y fait à tous momens de gens à qui l'on doit

DE LA POLITESSE. 41

doit du respect, oblige à une grande circonspection ; mais ailleurs à force de se voir sans facon, on se neglige sur les manieres à un point que même la politesse devient à charge.

Rien ne fatigue tant qu'un homme poli qui affecte trop de le paroître.

De toutes les regles de la politesse, la plus gênante à mon sens, c'est celle qui veut qu'on écoute un fat sans marquer de l'impatience.

§.

ON fait qu'un homme poli, dans une discussion, vient aisément à bout de la mauvaise humeur & des caprices ; qu'on se rend à lui avec moins de répugnance ; parce qu'il s'étudie à plaire, & que pour peu que ce qu'il propose soit raisonnable, il engage bien-tôt à tout. *Oribas* néanmoins pense autrement ; il assure que pour exciter à l'amour de la vertu, la politesse est inutile : il va plus loin. Il croit qu'il est de l'humilité Chrétienne d'affecter des manieres grossieres.

§

JE ne puis vous cacher, *Polippe*, ni l'admiration que votre piet  me doit

42 DE LA POLITESSE.

donne, ni combien je suis surpris de votre caractère. Penetré de la Religion comme vous l'êtes, & remplissant avec scrupule les devoirs les plus rudes qu'elle impose; peut-on vous comprendre à l'inquietude dont vous êtes? à la peine que vous faites à tous ceux qui vous approchent? Parens, amis, valets; tous se sentent de votre mauvaise humeur: à peine parlez-vous sans quereller; sans vous plaindre de quelqu'un: rien ne vous accommode; rien n'est selon votre goût. Si la porte est ouverte, vous la voulez fermée, si elle est fermée, vous la voulez ouverte: votre bizarrerie vous porteroit presque à ne vouloir ni l'un ni l'autre. Impatient au dernier point, tout est perdu dès qu'on vous manque d'un moment. On ne dit rien que vous ne critiquiez avec aigreur: on n'est qu'un sot, selon vous, quand on ose vous contredire: bien plus sot encore quand on ne convient pas que vous avez seul toute la Raison du genre humain. Quel caractère! peut-il l'être d'un homme qui remplit d'ailleurs son Ministère avec tant d'édification? Il ne vous manque qu'une chose; c'est de croire qu'il n'est pas impossible de trouver

ver

DE LA POLITESSE. 43

ver d'autres hommes aussi raisonnables que vous l'êtes.

§.

RIEN de plus dangereux qu'un fripon qui est poli: on le croit aisément honnête homme, quand il laisse entrevoir qu'il pense bien de tout le monde. Pour n'être point la dupe d'un homme poli, il faut en connoître parfaitement l'esprit & le fond qu'on y peut faire. Un Grand me dit fort poliment qu'il me veut faire plaisir; mais si je ne lui suis bon à quelque chose, je n'en crois rien.

Quelques-uns trouvent la politesse pénible à exercer; & quoi qu'ils en goûtent les agrémens, ne sont pas paresseux, ils la négligent. D'autres plus vifs, aiment à la pratiquer; ils en connoissent les devoirs; mais naturellement distraits, ils y manquent presque toujours.

Être en place, & avoir droit d'insulter tout le monde, paroît la même chose à de certaines gens. A couvert de la réplique, par le poste qu'ils occupent, ils se croient tout permis. Les froideurs, la fierté, les dédains, les mauvais mots, les duretés font l'unique réponse à tout ce qu'on leur demande. Néanmoins, à les entendre,

dre,

44 DE LA POLITESSE.

dre, ils ne font dans leurs bureaux impolis qu'à contre-cœur.

On ne sauroit être parfaitement poli sans beaucoup d'attention. Celui qui cherche à plaire, a des devoirs à remplir : il les étudie ; & pour peu qu'il y devienne habile, il comprend bien par lui-même qu'il n'est pas si aisé de savoir vivre qu'on le pense.

§.

LA politesse n'a point de regle fixe : le bon esprit la met en œuvre selon les occasions. Seulement on fait que pour être parfaitement poli, il faut s'être procuré un air de douceur & d'agrément dans tout ce qu'on dit & dans tout ce qu'on fait ; qu'il faut connoître le monde, & rendre à un chacun ce qui lui est dû : paroître convaincu du mérite que les autres se supposent, & les en flater avec esprit & sans affectation : ne rien accepter de ce qui marque quelque distinction, si ce n'est de ceux même à qui on a tout cédé auparavant : parler peu ; mais noblement : écouter sans impatience, & sans marquer de l'ennui : régler ses discours sur le caractère des personnes avec qui on est, & son extérieur sur les différentes situa-

DE LA POLITESSE. 45

situations où elles se trouvent. Ne s'opposer en rien à ce qui fait les delices raisonnables de ses amis : ne choquer jamais les oreilles des honnêtes gens par des paroles grossieres, ni des équivoques trop hazardées : éviter de parler de défauts naturels devant ceux qui en ont ; de rappeler des choses qui ont deshonoré des familles, en presence de quelqu'un qui s'y trouveroit interessé : ne marquer du mépris pour qui que ce soit, non pas même de l'indifference : n'affecter ni trop de superiorité d'esprit, ni trop de savoir ; ne point juger en maître des questions, encore moins chercher à reduire tyranniquement les sentimens des autres aux siens : ne parler en aucune façon d'honneurs, de richesses, de plaisirs, de bonne chere, devant ceux qui souffrent. Fuir la sottise vanité de passer pour poli, & de le paroître par des manieres trop étudiées. En un mot, pour être parfaitement poli, il faut ménager si bien toutes ses paroles & toutes ses actions, que ceux avec qui l'on se trouve, soient contents de tout ce qui se fait, en faisant en sorte qu'ils soient toujours contents d'eux-mêmes.

DE

DE LA VRAIE GÉNEROSITÉ.

IL y a autant de générosité à recevoir de certaines gens, qu'à faire du bien à d'autres.

De quelque nature que soit le présent, il ne dédommage jamais un homme fier de ce qu'il souffre à demander.

Les Grands s'y méprennent, lorsqu'ils s'imaginent donner un nouveau relief à leurs grâces, à force de les faire solliciter. A proportion que les choses coûtent, la reconnaissance diminue.

CE n'est pas par importunité qu'on obtient quelque chose de moi, dit *Falaris*. Je sais ce que j'ai à faire, & le moment que je dois agir. Qu'on me laisse donc en repos, continue-t-il, & on sera content : ce qu'il y a de vrai, c'est que *Falaris* parle ainsi, & que sans rien donner, il parlera trente ans de même.

Faire du bien pour le seul plaisir de le faire, est quelque chose de si grand, que cela est, ce semble, au-dessus de la condition de l'homme. Il gâte presque toujours ses plus beaux

beaux dons, par la manière dont il les fait.

Il faut donner d'abord, & épargner à un homme qui souffre, la honte d'exposer sa misère.

Il seroit plus aisé qu'on ne pense de contenter tout le monde, si l'on s'attachoit, en distribuant ses grâces, à ménager la passion favorite d'un chacun : mais si l'on fait peu d'heureux, c'est qu'on ne cherche dans ses libéralitez qu'à se contenter soi-même.

§.

A trente ans un tel poste auroit fait mon bonheur ; à soixante je n'en puis goûter les douceurs : mes forces sont épuisées ; mes talens sont anéantis ; mon goût est changé : c'est donc moins une grâce qu'on me fait, qu'un fardeau qu'on me donne.

Dans ma jeunesse rien ne fixoit mon ambition : j'allois à tout par mes idées : je voulois le mériter par mes services ; mais échappé à vingt batailles, chargé de blessures, d'années & d'infirmités, je me trouve heureux d'avoir du pain.

§.

QUE juger de *Phosile* ? comblé des faveurs de la fortune, il se plaint en-

encore chaque jour & se donne impudemment pour le plus malheureux des hommes. Ne fut-ce pas à son intrepidité qu'on dut le gain de la bataille de où il rallia les troupes si à propos, que tout étoit perdu sans lui ? Les *Amors* qui y furent tuez, n'en furent-ils pas témoins ? ne le virent-ils pas de leurs yeux ? Surpris une autre fois par un gros corps d'ennemis qu'il lui étoit impossible de supposer si près, ne se fit-il pas jour à travers ? ne rejoignit-il pas l'armée, sans autre perte que de dix soldats ? Fut-ce sa faute si le Château de commis à sa garde, fut pris en si peu de tems, n'y ayant ni troupes, ni vivres, ni munitions ; & néanmoins, conclut-il, me voilà aussi peu avancé, que si je n'avois rien fait. Les *Amphirions*, aux yeux de qui il s'est deshonoré cent fois, sont les seuls qu'il n'accable pas de ses recits ; mais qu'il ose pourtant citer comme gens qui lui enlèvent par leur credit tout le fruit de ses travaux.

§.
IL faut l'avouer ; il y a dans les premiers postes des personnes d'une grande droiture : il ne leur manque que

que de connoître l'interieur de l'homme ; elles n'obligeroient pas tant de malhonnêtes gens.

Se trouver à tous les levez d'un Grand, & par tous les endroits où il passe ; recueillir toutes les nouvelles, & courir l'en instruire. S'il monte en Carosse, être des derniers à le quitter : dès qu'il arrive, être sur ses pas ; lui offrir la main pour le soutenir : l'escorter jusqu'à son antichambre ; y passer les deux tiers de sa vie ; s'y familiariser avec toute sa livrée : lui faire ainsi sa Cour pendant vingt ans, & en obtenir enfin une grace. Peut-on s'applaudir d'avoir réüssi ? ou plutôt ose t-on se flater d'avoir rendu à force de merite son protecteur généreux ?

Il y a des gens d'une si mauvaise reputation, que rien ne deshonore plus un honnête homme, que d'en recevoir des bienfaits.

§.
AMPHION se plaint éternellement qu'il ne peut fixer *Caloride*, dans quelque lieu qu'il le place, ni dans quelque poste qu'il lui procure : & il ajoûte que las de s'alterer la fanté par les chagrins qu'il en reçoit, il veut l'abandonner, & ne le re-

50 DE LA VRAIE
 voir de ses jours Prétextes honteux !
 vieilles ruses , pour se défaire d'un
 homme qu'on est obligé , souvent,
 de protéger par honneur & par rai-
 son : peut-être qu'on n'a jamais pla-
 cé où il auroit exercé avec succès les
 talens qui lui sont propres.

Peu de vraies generositez entre les
 parens. Comme la vanité à donner
 est temperée par l'obligation de le
 faire, on ne donne qu'à regret : mais
 avec les étrangers on y va de meil-
 leure grace ; & l'unique raison que
 j'en fai , c'est que l'un est d'un éclat
 bien plus flateur que l'autre.

Le malheur de beaucoup de jeu-
 nes gens , c'est d'avoir trop côtoyé
 leur famille , dans le dessein de faire
 fortune : s'ils avoient pris le large, ils
 auroient mieux réussi.

Donner beaucoup par vanité , &
 ne rien donner par avarice ; deux ex-
 trémitez vicieuses , & qui font la diffe-
 rence de presque tous les hommes.

A voir circuler les fortunes ; les
 mêmes, de riches , devenir pauvres ;
 & de pauvres , devenir riches ; on de-
 vroit se secourir, ce semble, avec plus
 d'humanité qu'on ne fait ; ne fût-ce
 que par précaution sur ce qu'on peut
 devenir.

Un

GENEROSITE'. 51

Un homme est reduit tout d'un
 coup à une indigence effroyable ; ses
 malheurs seuls l'ont précipité , & si
 bas, que ses amis, de l'élevation où
 ils sont, ne se hazardent pas même à
 lui tendre la main.

Il faut être né avec de certaines
 qualitez , pour sentir combien il est
 doux de protéger les personnes de
 bien : un malhonnête homme ne fau-
 roit le concevoir.

§.
 PHILINDE sert volontiers ses pa-
 rens ; mais il en exige une reconnois-
 sance si outrée, & veut qu'ils soient
 si dépendans de lui, qu'à bien confi-
 derer toutes choses, son indifferene
 vaudroit mieux que sa faveur.

Que n'en coûte-t-il pas pour mé-
 nager un homme dont on veut être
 l'heritier ? Lui seul domine dans la
 famille ; là il dispose de la destinée
 d'un chacun ; fait les heureux & les
 malheureux ; regle les affaires ; y
 donne le tour qu'il lui plaît ; fixe
 la dépense ; décide des alliances ;
 agrée les domestiques ; les congedie
 quand bon lui semble. S'il com-
 mande , on vole pour obéir ; s'il ap-
 plaudit, on applaudit ; s'il blâme, on
 blâme ; s'il est chagrin , on pâlit de trif-

C 2

tesse:

DE LA VRAIE

tesse: s'il rit, on éclate: s'il se fâche sans raison, on avoué qu'on a tort. En un mot, sa volonté, ses inclinations, ses humeurs, ses caprices sont la loi de la maison, & l'unique supériorité qu'on y revere. Etrange misere de l'homme! pour n'obtenir que des biens qui perissent, pour un foible avantage on renonce à sa liberté, à ses plaisirs, à soi-même; mais pour les vrais biens, pour les biens éternels, à peine se fait-t-on l'effort d'y penser quelquefois.

N'être utile que pendant sa vie, c'est le moyen de se faire regretter après sa mort; comme de n'être utile qu'après sa mort, c'est le moyen d'ennuyer pendant sa vie.

La dernière disposition qu'on fait de ses biens, est toujours la moins genereuse. On ne la fait jamais qu'à contre-cœur.

Rien ne prolonge tant l'esclavage, que de servir avec trop de fidelité certains maîtres; & l'on meurt souvent chez eux sans recompense, parce qu'on l'a trop bien meritée.

§.

MAIS me trompai-je? est-ce la même

GENEROSITE'

même terre que j'habitois? est-ce le même pais? sont-ce les mêmes hommes que je vois? Quoi! depuis hier on m'embrasse, on me suit, on me visite, on m'accable d'amitié, d'offres de service, d'offres d'argent; on me violente même, pour m'en faire accepter. Tout le monde veut m'être utile, veut me faire plaisir. Où suis-je donc, encore un coup? où suis-je transporté? Quel changement! Il faut l'avouër, les hommes sont de bonnes gens; ils ne me refusoient du secours, que parce que j'en avois besoin.

Espece de generosité bien incommode! *Polippe* fait la fortune à presque tous ses amis; néanmoins il ne voit qu'avec peine qu'ils jouissent de tout leur bonheur; & ce n'est pas sans crainte de lui déplaire, qu'ils paroissent à ses yeux aussi heureux qu'il les a fait.

Rarement demandons-nous un bienfait de bonne grace. Le besoin qui nous presse; l'opposition que nous avons à nous abaisser; l'incertitude d'obtenir nos demandes; la honte d'avouër nos miseres; la crainte de déplaire; tout cela fait tant d'impression sur nous, que troublez &

74 DE LA VRAIE
 dans le desordre , nous n'avons plus
 cette grace insinuante qui ne se trou-
 ve qu'avec la confiance & avec la li-
 berté. Ce trouble , même , devient
 si grand , qu'il se communique à
 ceux à qui nous nous adressons :
 leurs visages se changent ; leurs
 yeux deviennent farouches comme
 les nôtres ; & saisis , & dans le mê-
 me embarras où nous sommes , qu'ils
 accordent ou qu'ils n'accordent pas ,
 ils s'y prennent si mal qu'ils n'ont
 garde de nous satisfaire. Heureux
 celui que notre alteration ne fau-
 roit déranger : comme il agit sans
 contrainte , il a toujours les manie-
 res agréables ; & quand il ne peut
 nous accorder ce que nous lui de-
 mandons , il nous console au moins
 par l'air gracieux dont il nous refu-
 se.

Lorsqu'on veut trouver de la re-
 connoissance dans les personnes à
 qui l'on fait du bien , il faut en agir
 de maniere qu'il semble qu'on veuil-
 le le leur faire oublier.

Il est ordinaire , à la suite de quelque
 bienfait d'un Grand , de dire qu'on est
 plus content de la maniere dont il a fait
 le plaisir , que du plaisir même qu'on a
 reçu ; mais si l'on eût eu à choisir , ou
 la

GENEROSITE'. 55
 la maniere ou le plaisir ; qu'eût-on
 opté ?

On n'oblige que des ingrats , disent
 les Grands à tout moment , & ils par-
 lent juste ; car pour l'ordinaire ils ne
 font plaisir qu'à des fots.

On marque sa reconnoissance ou
 par beaucoup de sensibilité , ou par de
 bons procedez ; mais si l'un manque ,
 il ne faut que de l'esprit pour satisfai-
 re à l'autre.

Il y a presque autant de politesse à
 bien reconnoître une grace , qu'à la
 faire.

Une trop grande attention à pu-
 blier les bienfaits d'un ami , peut lui
 devenir injurieuse , dès qu'il s'apper-
 çoit qu'on cherche trop à l'en flater.
 C'est assez de le connoître genereux ;
 il ne faut pas lui donner à penser
 qu'on le croye susceptible d'un autre
 plaisir que celui d'avoir rendu un bon
 office.

§.
 Vous dites que *Sapion* a besoin
 de vous ; qu'il est de vos amis ; mais
 si peu exact à rendre ce qu'on lui
 a prêté , qu'on s'en fait par avance
 un ennemi , en lui accordant ce qu'il
 demande. Que faire dans cet embar-
 ras ? vous écrivez-vous , quel parti
 pren-

36 DE L'INEGALITE'
prendre? Prêtez, prêtez, m'écriai-je
à mon tour de toutes mes forces, &
exposez-vous plutôt à servir un in-
grat, qu'à la honte d'être un ami
inutile.

DE L'INEGALITE' DES CON-
DITIONS.

LA différence des conditions est
plus ou moins marquée, selon
la différence des Pais: les Republi-
ques en cela approchent le plus du
premier état des hommes.

Autrefois la probité, la justice &
la bonne foi contenoient tous les
hommes dans l'égalité. L'aneantif-
sement de ces vertus a fait la diffé-
rence des conditions.

Le malheur des hommes n'est pas
d'avoir des maîtres; c'est lorsque ces
maîtres sont sages, de ne savoir pas
leur obéir.

Celui qui se plaint de l'inégalité
des conditions, peut-être ne s'est ja-
mais arrêté à cette pensée, que les
Rois ne jouissent point d'une autre
lumière que celle dont il jouit tous
les jours; qu'il a de commun avec
eux les biens précieux de la santé &
de

DES CONDITIONS. 57
de la liberté; qu'ils mourront com-
me lui; & qu'enfin ils ne sont point
destinez après leur mort à une autre
beatitude que celle que son Dieu lui
prépare.

Dans les Republiques l'amour du
bien public fait les esclaves: dans
les Royaumes, c'est la seule ambi-
tion.

Content de mon fort, je cultive,
loin de la Cour, l'héritage de mes
peres. Une parfaite union regne dans
ma famille: mes amis m'y visitent,
& je les visite à mon tour. Nos en-
trevûes sont sans contrainte, & nos
repas sans façon: la lecture, la chasse,
la pêche m'y amusent dans mes loi-
sirs: la beauté du Ciel m'y tient lieu
de spectacles; les productions de la
terre, de toutes les magnificences;
le ramage des oiseaux, de la plus
charmante musique. J'y apprens avec
plaisir les succès de l'Etat; j'en
respecte le gouvernement; je paye les
tributs sans murmure. Qu'aurois-je
donc à y redouter, que le témoignage
de ma conscience?

Princes, Potentats, Grands de la
Terre; par tout où vous n'êtes pas,
vous n'êtes rien; & où vous êtes, là
se trouvent les inquietudes, les cha-
grins,

58 DE L'INEGALITE'
grins, les infirmités. Quelle humiliation pour vous d'être faits comme ces hommes qui vous respectent, qui vous servent; peut-être, que vous méprisez, si votre vertu ne vous distingue d'eux, autant que les honneurs qu'ils vous rendent!

Si nous pouvions nous convaincre que la fierté des Grands, & le mépris qu'ils font de nous, sont des manières haïssables qui leur appartiennent entièrement, y serions-nous sensibles? Sans doute plus heureux de nous trouver dans un état où rien ne nous tente d'être orgueilleux, ni de mépriser qui que ce soit: loin de nous affliger de leurs mauvais procédés, ne devons-nous pas nous réjouir de ce qu'ils se rendent par-là assez méprisables, pour nous faire perdre l'envie de devenir comme eux!

Ce qui nous rend plus petits que nous ne sommes, c'est le commerce où nous nous jettons de gens plus élevés que nous. La Cour est le lieu où il en coûte le plus à la vanité, quand on ne s'en tient point à vivre avec ceux pour lesquels on est fait: on y voit les grandeurs perir & revivre à tout moment; & le même homme qui vient d'en desoler plus d'un par

sa

DES CONDITIONS. 59
sa fierté, être desolé lui-même sur le champ par le peu de cas qu'un autre fait de lui.

Je vois à ma droite un Grand qui me regarde d'un air méprisant; & à ma gauche un pauvre malheureux qui se courbe respectueusement devant moi: à cette vûe ne puis-je pas conclure, que si je suis plus mal dans mes affaires que l'un, sans doute l'autre est encore bien plus mal dans les siennes que moi.

Un homme d'esprit qui est gueux, n'a rien d'essentiel à faire pour jouir de quelque repos, que de se rendre insensible au mépris qu'on aura pour lui: s'il y réussit, c'est une espèce de fortune qu'il fait.

Bois, *Glaucus*, mange, dors, laisse par tout des marques de tes plaisirs, sans que jamais aucune idée d'un avenir incertain te saisisse & te trouble. Tu es né grand Seigneur; tu n'as ni femme ni enfans. Es-tu fait pour autre chose que pour te réjouir? Quelle destinée! de se trouver tel qu'il faut, pour se passer des emplois qu'on est incapable de remplir.

Toute l'Europe est en feu: la crainte, l'épouvante, la terreur ont saisi tous les esprits. Les Princes abandon-

C 6

nent

60 DE L'INEGALITE'

nent leurs Palais , & se transportent sur les frontieres : les meres arment leurs enfans ; les femmes leurs époux ; tous les tresors sont ouverts ; toutes les Provinces s'épuisent : tous les bons citoyens s'animent ; en un mot, tout conspire la défense de la patrie : tout y est sacrifié ; repos, fortune, biens, vies ; le seul *Olympe* n'en est point émû. A l'âge de trente ans il languit dans la mollesse ; jouit ainsi des droits de Seigneur, & méprise arrogamment le Noble & le Bourgeois qui servent.

Être né d'une grande Maison ; avantage qui distingue le plus , & qui coûte le moins ! Mais lorsqu'on ne trouve dans sa famille ni courage, ni probité, ni vertu que dans le seul qui l'a illustrée par son merite ; peut-on se faire honneur de sortir d'un tel sang ?

Rien ne met dans un plus grand jour les vices, que la haute naissance. Un homme vicieux, mais obscur, a quelquefois cet avantage, qu'on ne fait pas s'il est malhonnête homme.

Au milieu d'une campagne s'élevait autrefois un orme monstrueux, qui sembloit disputer de majesté avec
les

DES CONDITIONS. 61

les Cieux , & défier les éléments de l'ébranler : & à mille pas un foible arbrisseau, que le moindre zephyr agitoit , & qui soutenoit à peine les oiseaux les plus légers. Mais les vents enfin s'irritent, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, la nuée crève, & l'arbre orgueilleux est réduit en poussière. Le seul arbrisseau échape à la fureur de l'orage ; & l'unique cause de son salut, c'est qu'il est petit.

Sans une grande fortune, ou sans un merite fort éclatant, on ne sauroit donner l'exemple d'une parfaite humilité : celui qui n'a ni l'un ni l'autre pourroit en gémir, je l'avoué, s'il n'avoit que les hommes pour juges de ses vertus.

D'où vient qu'un homme d'esprit est moins fier dans l'élevation, que ne l'est un fat ? C'est que le fat n'en connoît que les avantages, & que l'homme d'esprit en connoît & les avantages, & le neant.

§.
Vous avez, *Gossinde*, une ame noble, un esprit élevé, un cœur généreux, des mœurs chastes, de l'honneur & de la probité. Aussi habile que judicieux, vous nous instruisez à mépriser les richesses & la vanité des

62 DE L'INEGALITE'

grandeurs ; vous aimez votre Dieu, vous le craignez ; vous le servez ; tout le monde vous connoît , vous estime, vous honore ; vous seul, au milieu des applaudissemens, vous oubliez vos vertus ; vous tremblez à la vûë de ce Grand : à peine pouvez-vous prononcer deux mots : les battemens de cœur vous ôtent l'usage de la parole : vous ne faites que balbutier , & peu s'en faut que vous ne paroissiez aussi borné que celui qui vous trouble. Rappelez vos esprits, *Goffinde* ; parlez avec liberté ; demandez hardiment : que craignez-vous ? si vous êtes refusé , en ferez-vous moins sage, moins vertueux, moins estimé ?

A voir ce port assuré , cette démarche fiere , ce front serein , cette liberté d'agir , je juge que c'est un homme en place ; mais à l'entendre parler , je juge qu'il ne la merite pas.

Un prodige, c'est d'avoir avec une grande naissance un esprit superieur, & toutes les qualitez d'un honnête homme : si cela étoit commun , les petits en mourroient de dépit.

Alise m'éblouit & me charme par son éclat exterior ; mon air simple &

DES CONDITIONS. 63

& modeste lui fait pitié. Lequel est le plus fou de nous deux ?

Heureux le Philosophe qui se console des mortifications qu'il reçoit des Grands , par la superiorité que lui donnent ses lumieres & sa sagesse.

Rien ne donne aux Grands une idée si flateuse de leur élévation, que la trop grande envie qu'ils remarquent en nous de devenir comme eux ; si nous la cachions mieux , ils en feroient moins fiers, & ils auroient pour nous beaucoup plus d'égard qu'ils n'en ont.

Il faut qu'il y ait des hommes qui se sacrifient, pour gouverner les autres. La machine d'un Royaume est si difficile à manier, qu'on n'a jamais trop de tout son tems pour la conduire heureusement ; mais je n'envierois à un Ministre que le bon esprit, qui lui feroit appercevoir combien il est à plaindre.

§.

D'où peut venir, *Papirion*, ce prodigieux changement que je remarque en vous, & ce froid qui vous glace le sang ? Selon mes conjectures, ma physionomie vous plaisoit ; vous m'offriez votre table, & vous me demandiez mon amitié ; aujourd'hui ce n'est plus

64 DE L'INEGAL. DES COND.

plus la même chose. Mon abord vous inquiète; vous roulez les yeux de tous côtes; vous ne me répondez que par monosyllabes; auriez-vous appris que je suis d'un degré au-dessous de vous? Mais rassurez-vous, *Papirion*; reparez le tort que ce petit colloque en public peut faire à votre rang; il est aisé: traitez-moi désormais avec autant de fierté que je souhaite que vous le fassiez.

Ne devoir son élévation qu'à son propre mérite; n'être redevable qu'à sa vertu & à son esprit de l'amitié & de l'estime du Prince; n'employer l'honneur d'en être aimé, qu'à le rendre plus attentif aux besoins des malheureux; qu'à établir des asyles honorables à d'illustres nécessiteux; qu'à procurer à l'Eglise des Chefs capables de la conduire; qu'à favoriser avec plus de succès les personnes de bien; qu'à rendre la vertu & la Religion plus respectables à la Cour, & réussir en tout, sans exciter les murmures des impies, & la haine des jaloux; c'est ce qu'on peut appeler le triomphe du vrai mérite; ce qui doit faire reconnoître dans l'élévation du favori, toute la sagesse du Prince.

DE

DE L'INEGALITE' DES FORT. 65

DE L'INEGALITE' DES FORTUNES.

CE qui fait le bonheur de l'un, fait le malheur de l'autre: on ne sauroit s'avancer qu'en renversant quelqu'un, parce que tous les postes sont remplis, & qu'il y a beaucoup plus d'hommes, que de situations heureuses. Mais les malheureux n'en sont pas toujours réduits entièrement à leur misère; car peu de gens refusent un air de protection, & qui ne coûte rien à celui qu'un mauvais sort accable; il n'y a que ceux qui se sont rendus odieux dans leur fortune, à la chute de qui personne n'est sensible. Loin de mêler ses larmes à celles qu'ils répandent, on est ravi de voir leur fierté humiliée, & la joie en est d'autant plus grande, que, même, les premiers sentimens de la nature ne la modèrent pas.

Chaque état a ses peines, outre celles qu'on est ingénieux à se faire soi-même. L'habileté d'un homme, c'est de se former un système de bonheur qui ne dépende que de lui; & de penser, lorsque son sort n'est pas des

66 DE L'INEGALITE^s
des plus malheureux, qu'un million
de personnes s'en trouveroient con-
tentes.

On m'accuse injustement; on me
charge d'opprobres; on m'enleve
mes biens; on m'arrache de mes
amis; on m'enfonce dans une pri-
son; on me menace de la mort: Quel
état! mais s'il en est un plus affreux,
puis-je me dire sans mentir le plus
malheureux des hommes?

On peut concevoir la même gra-
dation sur le malheur, que sur la fe-
licité. Comme personne n'a été aussi
heureux qu'on le peut être, personne
aussi n'est arrivé à ce dernier point
de malheur où l'on peut être re-
duit.

§.

IL est vrai, mon cher *Benigne*,
vous sortez d'un sang ancien & il-
lustre: les Heros dans votre famille
ont été presque aussi communs que
les hommes. La tradition de votre
maison, & l'histoire du Roiaume,
me l'apprenent; j'en suis convaincu:
vous êtes pauvre, je le fais aussi; mais
qu'en concluons-nous, mon cher
Benigne? Sans doute que la pauvreté
n'est pas si honteuse qu'on le pen-
se; puisque tant d'honnêtes gens com-

DES FORTUNES. 67

comme vous sont dans la même in-
digence où vous êtes.

On voit tant d'honnêtes gens
échouer si constamment en tout; ne
rien obtenir de ce qu'ils demandent,
que, peut-être, une preuve peu équi-
voque du mérite, c'est de ne réussir
en rien.

Etre né avec beaucoup d'esprit,
avoir de beaux talens; mais ne les
avoir que dans un certain genre,
c'est une espèce d'exclusion pour la
fortune.

Etre savant, être gueux, c'est en un
sens dire presque la même chose, &
parler juste; par la raison que si l'on
ne voit guères de savans devenir ri-
ches, on ne voit guères de riches se
donner la peine de devenir savans.

La honte des Etats, c'est de voir
publiquement dans la misère, des
hommes que le Public honore.

Ni trop ni trop peu, c'est le sou-
hait du sage; mais trop & trop
peu, c'est le sort de tous les hom-
mes.

On veut savoir lequel est le plus à
plaindre, ou un homme né vicieux
qui est riche & en état de faire tout
le mal qu'il lui plaît? ou un homme
né avec de beaux sentimens qui est
pau-

68 DE L'INEGALITE'
pauvre, & hors d'état de faire tout le bien qu'il voudroit ?

6.

QUOI! *Doronte*, votre profonde capacité, la sublimité de votre esprit, ce jugement exquis qui vous fait décider de tout avec tant de sagesse; vous que vos amis nomment leur oracle par excellence; quoi! tant d'excellentes qualitez, de si magnifiques presens de la nature, n'ont pu vous rendre heureux? Vous êtes forcé, pour vous mettre à couvert de la faim, de la soif, de la rigueur des saisons, à être assujetti aux caprices de *Florida*; parce qu'elle vous foule dans votre indigence. Ah! mon cher *Doronte*, couvrez-vous des feuilles de nos arbres; nourrissez-vous des fruits de la terre; étanchez votre soif dans nos rivieres; perissez enfin plutôt que de demeurer dans l'oïiveté honteuse où cette femme vous retient. Sans doute, tant d'esprit vous a été moins donné pour bien conseiller vos amis, que pour vous bien conseiller vous-même.

Que d'indignes manéges bannis de la terre, si les hommes étoient moderez, ou qu'il n'y eût ni honneurs, ni dignitez, ni richesses qui missent en-

en-

DES FORTUNES. 69
entr'eux l'effroyable disproportion qui les distingue!

Le plus grand malheur de la pauvreté, c'est d'exposer à devenir mal-honnête homme; l'unique chose qu'elle a de commun avec les richesses.

Si des gens ne peuvent se consoler d'être pauvres, lorsqu'avec un cœur genereux ils font des bassesses qu'ils détestent; peut-on trouver à redire à leur murmure?

Rien ne nuit tant au plaisir d'avoir amassé du bien, que de ne commercer alors qu'avec des gens au-dessus de soi: si l'on s'entenoit à vivre avec ses anciens amis, on jouiroit de l'avantage d'en être considéré; de tenir avec eux le premier rang; & par conséquent on jouiroit de toute sa fortune.

Truncar le Praticien, devenu riche par son application à débrouiller les ruses de la chicane, & les ressources de la mauvaise foi, s'avise enfin à soixante ans de se donner au monde, & d'y disputer à *Vorilde* l'honneur de l'éclat & de la dépense. Rien n'égale son amour pour les plaisirs; il court tous les spectacles; il est de toutes les parties, le soutien de tous les

les

70 DE L'INEGALITE'

les jeux : il mange, il boit, il danse, il rit & folâtre comme un jeune homme. Mais qui reconnoîtroit *Truncar* parmi des Bacchantes, à l'entendre chanter les amours d'Amadis, & d'une voix enrouée murmurer les fureurs de Roland, si d'ailleurs on ne le reconnoissoit à ses manieres grossieres, à l'habitude où il est de parler pratique, soit à table, soit au jeu? Jamais homme ne s'est ruiné avec les nobles, plus content de son sort, rien ne lui coûte pour y être admis; & plus gonflé dans son Carosse qu'un Seigneur, personne ne regarde avec tant de mépris la bourgeoisie qui est à pied. Quel caractère! Que manquera-t-il à son bonheur, quand on aura, comme lui, oublié son âge, son origine & sa profession?

Bobus ne me regarde pas; il ne fait non plus de cas de moi sur son passage, que du sable qu'il foule sous ses pieds. Il est riche, & je ne le suis pas.

Porphirion ne cesse de parler du plaisir de vivre libre, & sans le soin de ménager qui que ce soit; de couler ses jours en paix dans une Province agréable; d'y être fixé à une fortune commode, & de mépriser des

DES FORTUNES. 71

des honneurs qui n'ont de réel que la peine de les acquerir; c'est son langage ordinaire: c'est de l'enfoncement d'un bureau, d'où il ne sort presque jamais, qu'il prononce tous ces oracles; & pour s'y placer il a quitté sa patrie, ses amis, & un établissement doux & tranquile.

Quand on est pauvre, on ne souhaiteroit, dit-on, devenir riche, que pour faire des heureux; mais l'est-on devenu, c'est la premiere chose qu'on oublie.

Il y a de certaines gens à qui la fortune ne gâte en rien le fond du cœur; ils aiment toujours à faire plaisir, & ils ne different d'eux-mêmes que dans le choix des personnes qu'ils obligent; car quoique froids pour leurs anciens amis, ils sont tout ardeur & tout feu pour les nouveaux qu'ils font.

Triste meditation pour un riche, lorsqu'il remarque dans ceux à qui tout manque plus de vertu, plus de pieté, & plus de religion qu'il n'en a!

Les vertus les plus penibles sont le partage du pauvre; il faut qu'il souffre sans murmure l'indigence & le mépris: mais le riche n'a que les plus

72 DE L'INEGALITE'
 plus flateuses & les plus douces à pratiquer; il lui suffit d'être genereux, compatissant: on lui fait, même, bon gré de ne pas faire tout le mal qu'il pourroit. Qu'est-ce donc qui peut rendre son salut si difficile, que son extrême opposition à ses devoirs?

Puisque les pauvres sont les membres de Jesus-Christ, comment le rang & la naissance peuvent-ils servir de prétexte pour nous dispenser de leur donner tout notre bien, & par-là nous réduire à l'état glorieux d'en être du nombre?

Nous nous plaignons du grand nombre de pauvres qui nous abordent, qui nous suivent, qui nous pressent, qui nous importunent; mais pourquoi nous en plaindre, si notre dureté les multiplie?

Donner l'aumône, & paier une dette, sont assez la même chose; aussi fait-on rarement l'un & l'autre sans y être forcé.

Quelle est cette espece de Charité, qui fait qu'on exhorte si emphatiquement un pauvre à travailler, sans lui donner de quoi s'occuper à ce qu'il fait?

La pieté fonde des asyles pour les mal-

DES FORTUNES. 73
 malheureux: l'avarice prend le soin de les remplir.

Il faut avoir un cœur de bronze, pour n'être point troublé dans ses plaisirs, par les gemissemens de ceux à qui tout manque, & qui meurent de faim.

§.

PEUT-ON trouver mauvais qu'*Amarilde* se soit élevé aux premiers postes? Peu attaché à sa fortune, il ne fuit point le commerce des malheureux; ils l'abordent sans crainte, & ils lui parlent avec confiance. Ses anciens amis entrent dans sa maison avec la même liberté qu'ils entroient dans sa chaumiere: l'ordre est donné de les y caresser. Sa table n'est point la ressource des faineans; les gens de bien seuls y trouvent place: il les connoît; il les chérit; & il n'admet jamais dans sa familiarité ni le flateur, ni le médifant. Ses plus cheres delices sont de soulager les pauvres, d'orner les Temples, de proteger les Ministres des Autels, & de servir son Dieu qu'il craint & qu'il aime. Que les *Amarildes* sont rares! mais lorsqu'on en connoît, qu'il est injuste de n'aimer pas & leur personne & leur fortune!

D On

74 DES AVARES.

On n'est que trop malheureux d'être né gueux ; on ne doit pas y ajouter le chagrin de trouver mauvais que les autres soient riches.

DES AVARES.

L'AVARICE est un vice monstrueux : il seroit de trop dans la nature s'il n'étoit le supplice de celui qui en est possédé.

Le sacrifice de soi-même fait la perfection du Chrétien ; & rien ne coûte moins à un avare que ce même sacrifice. Son souverain bien , c'est de se priver de tout ; son unique plaisir, c'est de n'en prendre aucun.

Qu'un avare se dépouille de son attachement aux richesses , qu'il ne retienne de ce vice que le dégoût pour les plaisirs , que la temperance dans les repas , que la modestie dans la parure , que l'éloignement des spectacles , que la fuite du grand monde , & il lui restera peu à faire pour devenir un Saint.

§.

SONT-CE des hommes que je vas dépeindre ? ou sont-ce des chimères à quoi je donne de la réalité ? Gens qui

DES AVARES. 75

qui n'aiment ni le luxe ni l'éclat , d'une sobriété digne des premiers Chrétiens , indifferens sur ce qui flate la mollesse , jusqu'à se refuser les plus petites commoditez de la vie ; mal habillez , couchans sur la dure , parlans peu , meditans sans cesse , critiques austeres de la jeunesse qui se ruine , ennemis irréconciliables des fripons , sur tout , fidèles apologistes de la modestie Chrétienne , souhaitans qu'il n'y eût ni pauvres ni malheureux , idolâtres des maximes qui tendent à se précautionner contre l'avenir , & mourans toujours avec cette consolation , qu'ils n'auroient eu rien à craindre de la fortune , fussent-ils morts trente ans plus tard. Etrange caractère ! difficile à comprendre s'il n'y avoit des avares !

Rien n'approche plus du mal-honnête homme que l'avare ; l'un sacrifie l'honneur , & l'autre presque toujours en souffre.

Il ne manqueroit à la souveraine félicité de certains avares , que de pouvoir exercer leur avarice sans honte. Que de dépenses inutiles , selon eux , n'éviteroient-ils pas !

Est-il rien de plus embarrassant pour un avare , que ceux à qui il ne

pourroit se dispenser de faire quelque liberalité, s'il n'étoit armé d'un front d'airain, & résolu à tout, plutôt qu'à suivre son devoir? Ce n'est qu'après les avoir perdus de vûë qu'il commence à respirer.

Les bonnes manieres, les caresses, les empressements, les belles promesses, les protestations d'amitié, les offres de services, sont les ressources dont il se sert pour rendre ses mauvais procedez moins sensibles; mais il a beau faire, la réalité seule fait impression; & ce dont on se souvient le mieux, c'est qu'il n'a rien donné.

Un avare s'oublie quelquefois, il veut tâter du monde & des plaisirs; mais peu au fait de la vraie generosité: lorsqu'il ne songe qu'à être liberal, il devient prodigue; & mal habile à dépenser son bien, souvent un seul jour lui suffit pour se ruiner sans honneur.

L'avarice a fraié des chemins sur la surface des eaux; ouvert les abîmes de la mer; déchiré les entrailles de la terre; étouffé tous les sentimens de la nature; elle a fait, même, de l'amour propre un esclave soumis, & néanmoins un vice si puissant

sant ne tyrannise presque que les vieillards.

La plus vive tentation d'un avare, c'est d'être fripon.

Si j'ai du bien je crains tout d'un avare; si je suis pauvre, je le déteste: si j'aime les plaisirs, je le fuis: au goût donc de qui peut-il être, si ce n'est de son heritier?

Une violente passion peut affoiblir l'avarice pour quelque tems; mais il n'en est point qui puisse la détruire.

On ne trouve souvent qu'un homme est avare, que parce qu'on est plus avare que lui: si l'on étoit moins avide de ses biens, on ne s'apercevrait pas tant de son attention à les garder.

Je n'ai qu'une mediocre fortune; ce n'est que par mon œconomie que je me ménage de quoi vivre: le moindre écart me ruineroit, & je n'ai aucun secours à esperer: je suis donc forcé à m'éloigner de tous les plaisirs; à me renfermer chez moi; à me vaincre sur tout ce que ma generosité m'inspireroit de faire pour mes amis. Mais si malgré mes raisons, si malgré tout ce que j'en souffre dans le secret, on m'accuse

78 DES AVARES.

d'être avare ; est-il quelqu'un plus à plaindre que moi ?

Il faut un esprit infini à un homme pour déguiser son avarice ; & il n'en faut presque point aux autres pour la deviner.

A quoi vous sert , *Claridor* , de m'étourdir de votre peu de bien ; des grandes pertes que vous avez faites ; du grand nombre de vos enfans ; des grandes dépenses que vous coûtent leur éducation , leurs établissemens , leur peu de conduite ? A quoi bon ce détail ? à quoi servent toutes ces affectations ? Je ne veux rien de vous ; je n'en attends rien ; je n'en espere rien : à quoi donc tient-il qu'avec moi vous ne soyez avare aussi tranquillement que vous cherchez à l'être ?

Que d'injustices , que de bassesses ne fait-on pas sur le specieux prétexte de n'être attentif qu'à conserver son bien ! L'éducation est refusée aux enfans ; les douceurs de la vie à l'épouse ; les secours aux parens ; le salaire aux domestiques ; l'hospitalité aux amis ; le pain aux pauvres ; le soulagement aux malheureux. On en veut au bien des uns ; on retient celui des autres ; on craint tout ;

DES AVARES. 79

tout ; on se défie de tout ; on se précautionne contre tout. Ni les loix , ni la probité publique , ne peuvent rassurer un avare contre ses terreurs injustes. Il croit qu'à tout moment ses richesses vont lui échaper ; que ses trésors vont être en proie aux voleurs ; que la sterilité va désoler toute l'Europe ; que les ennemis sont déjà dans sa maison ; que la Monarchie est culbutée ; que tout l'Univers enfin va perir , & se regardant comme le seul homme qui doit survivre à tout , son unique sagesse , tout ce qu'il connoît de raisonnable , c'est de se ménager un fond pour prévenir cet avenir affreux ; pour se mettre à couvert de tous ces malheurs chimeriques.

Personne n'est plus prompt ni plus vif à rendre des bons offices qu'un avare , lorsque ses bons offices ne lui coûtent que des soins. Se croiant dispensé par-là d'en rendre de plus essentiels ; loin d'en exiger de la reconnaissance , il demeure lui-même redevable de ce qu'on ne lui demande rien de plus.

L'avarice fait que les uns jouent ; l'avarice fait que les autres ne jouent pas : elle fait hazarder aux uns tou-

80 DES AVARES.

te leur fortune sur la mer ; elle contient les autres dans un commerce moins brillant. Par avarice on demeure dans le fond de sa terre : par avarice on se jette dans les Villes : l'avarice fait que les mariages se concluent : l'avarice fait qu'ils ne se concluent pas. On intente un procès par avarice : le même motif fait qu'on le laisse indecidé. Dans tous les états, dans tous les lieux, dans toutes les entreprises , c'est presque l'avarice qui décide. L'interêt le plus pressant de chaque homme, c'est de travailler pour soi ; & travailler pour soi , en bon François, c'est travailler à s'enrichir.

L'avarice & l'amour ont cela de particulier, qu'elles donnent un esprit inventif, qui fait trouver aux uns mille folles galanteries pour dissiper leur bien, & aux autres les ressources les plus adroites pour conserver le leur.

Vous n'aimez pas les avares, je vous louë ; vous n'avez pas de quoi pouvoir le devenir, je vous plains.

Lequel est le plus à plaindre, ou un avare qui se prive de tous les plaisirs, ou un prodigue qui se met en état de n'en jamais goûter ?

Quel

DES JEUNES GENS. 81

Quel renversement ! un jeune homme est prodigue , & un vieillard est avare : tout le contraire seroit mieux dans l'ordre, ce me semble. L'avaire vit comme le prodigue meurt.

Le sage c'est celui qui , content de son sort , voit sans chagrin les plus grandes fortunes ; qui ne craint les hazards de la sienne , qu'autant qu'il faut pour les prévenir sans inquiétude ; qui , pénétré de sa Religion , en remplit les devoirs avec simplicité ; qui ne fait que se prêter aux plaisirs , & ne forme point de liaisons si fortes qu'il ne rompe quand il voudra ; qui se réjouit du bonheur de ses amis , & ne s'afflige que modérément de leurs disgraces ; qui connoît le bien précieux de la santé ; qui fait le conserver ; & qui , convaincu qu'enfin il faut mourir , attend son dernier moment sans trop de frayeur, & sa destinée éternelle de la miséricorde de son Dieu.

DES JEUNES GENS, ET DE LEUR EDUCATION.

CROIRE qu'on est plus heureux dans la jeunesse, que dans un âge plus

D 5

82 DES JEUNES GENS,

plus avancé, c'est regler le bonheur des hommes selon ses caprices. L'homme n'est heureux qu'autant qu'il est ce qu'il doit être : son sort est de passer par tous les âges, & il n'est au comble de son bonheur que lorsqu'il a rempli parfaitement tous les desseins de la sagesse qui l'a créé.

Qu'on approfondisse les peines attachées à la premiere jeunesse : ne voir de tous côtez que des maîtres rigides ; craindre toujours ; être dans une dépendance continuelle ; dans une ignorance de toutes choses, sans caractère, sans distinction : le rebut des societez ; à charge à la Republique ; inutile à soi-même. Qu'on examine, dis-je, combien il est triste d'être à cet âge, & que l'on juge après si c'est celui dans lequel on voudroit pouvoir vivre le plus long-tems.

Plus avancé en âge, déjà dans le monde maître de moi-même, il faut enfin que je me marie, je me charge donc du soin d'une famille, & c'est à moi à faire ou ses malheurs ou sa felicité ; c'est à moi à vaincre tous les obstacles à son repos, à ménager tous les esprits, à plaire à toutes les Puissances, & à parer tous les mauvais offices. Il faut que je la nourrisse de

ET DE LEUR EDUCATION. 83

de mes travaux, que je l'enrichisse de mes sueurs, que je l'éleve au prix de ma liberté, que j'y corrige des panchans vicieux, que j'y regle des volontez rebelles, que j'y purifie des cœurs corrompus, que j'y éclaire des aveugles, que je les édifie par mes exemples ; mais si, préoccupé des embarras du mariage, j'y renonce ; si je hais la contrainte & la gêne ; si je veux ne tenir à rien, ne dépendre de qui que ce soit ; me voilà donc livré à mes passions ; exposé à toute leur fureur, sans en être distrait par aucun devoir, sans être retenu par aucune bienféance : seul, sans lien, sans societé : dans le monde comme si je n'y étois pas, que pour l'irriter contre des talens que je neglige, contre une santé robuste que je laisse croupir dans l'oïfiveté, contre des richesses que j'enleve à des citoyens utiles. Non, cet état est indigne d'un honnête homme ; je me détermine à la guerre : ce métier seul peut occuper noblement. Je veux sortir du sein de ma famille, quitter les foyers tranquiles de mes peres, abandonner leur heritage, renoncer à mon repos, m'éloigner de mes amis. Je veux, armé

84 DES JEUNES GENS,
 de toutes parts, porter le fer & le feu chez des Nations qui me sont inconnuës; faccager des Villes; disperser des familles; brûler des campagnes; verser le sang humain; ruiner ma santé; perdre la vie. Ou, si je ne puis me résoudre à prendre un parti si opposé à mon penchant, sans doute, une charge dans la robe est donc l'unique but où je dois tendre; c'est mon heureuse ressource, la seule qui me reste; mais député dans cet emploi pour juger du sort des hommes, quels seront mes devoirs? J'aurai à m'instruire à fond de toutes les loix, & des différentes coutumes: à connoître les hommes parfaitement, à découvrir toutes les subtilitez de leur mauvaise foi, à me fortifier contre le ressentiment des gens en place, à me rendre insensible aux appas de leurs promesses, à m'endurcir contre la misere des petits. Je serai l'objet de la haine des mécontents: exposé à juger les scelerats, à ordonner de leurs supplices, à les faire perir. Ma maison deviendra la maison de tous les plaideurs; point d'heure où l'on n'y puisse entrer; point de moment où je sois maître de moi-meme: toute la vie occupé

ET DE LEUR EDUCATION. 85
 cupé à des affaires qui ne me regarderont point, je m'épuiserai à déchiffrer des papiers, à démêler des interêts où je n'aurai aucune part, à approfondir des discussions penibles & dégoûtantes, à écouter des importuns. Ce même monde que je dois regler, exigera que je ne paroisse que d'un air concerté, que je m'éloigne de tous ses plaisirs, que je renonce à ses dissipations, que je me renferme dans mon cabinet, que j'en fasse mon unique occupation; & si malgré mes soins, mes veilles & toute mon application, je viens par ignorance, par legereté ou par inadvertance à porter des jugemens injustes, il m'en coûtera mon honneur, ma gloire & mon salut. A quoi donc suis-je réduit? que vas-je devenir? Incertain sur ma destinée, dans des variations continuelles, je ne sai ni ce que je puis faire, ni à quoi me déterminer. Tous les états me paroissent également penibles & dangereux, tout m'effraye; je crains tout. Infortuné que je suis, encore un coup! Est ce là le bonheur du plus bel âge de la vie?

Il y a une espece d'antipathie entre tous les âges de l'homme; la jeunesse

86 DES JEUNES GENS,
se méprise les amusemens de l'ado-
lescence; l'âge viril, les vivacitez de
la jeunesse; la vieillesse, l'ambition
de l'âge viril; & s'il y en avoit un
cinquième, j'ose le dire, il trouve-
roit encore les imperfections de la
vieillesse plus ridicules; & il auroit
raison.

§.
L'AGREMENT des jeunes gens,
c'est la vivacité; leur ridicule, c'est
lorsqu'elle est outrée: on en voit de
si vifs, de si legers, & qui s'aban-
donnent si constamment au seul mou-
vement de leur naturel impetueux,
qu'on les prendroit pour des animaux
d'une espece inconnue, si la figure hu-
maine qu'ils ont n'obligeoit à en dou-
ter.

C'est *Brussendor* qui a frappé, dit
Maziris. Le ton brusque dont il de-
mande si on y est; la vitesse avec la-
quelle il monte l'escalier; le bruit qu'il
fait de sa canne; tout cela me l'an-
nonce, & je ne me trompe pas; c'est
lui-même. Vite, qu'on lui ouvre, a-t-
on dit. *Brussendor* parroit: à peine a-t-
il fait une courte inclination de pro-
fil, qu'il s'établit dans un fauteuil,
croise les jambes, se mouche avec
grand bruit, & demande l'heure qu'il
est.

ET DE LEUR EDUCATION. 87
est. Avant qu'on lui réponde, il pro-
pose une partie de trictrac: jure sur
son Dieu, sans que personne le con-
tredise, qu'il perd tout son bien de-
puis deux jours; que jamais homme
n'a été si malheureux; & qu'il ne jouë-
ra plus. Fatigué d'être assis depuis un
moment, il se leve; tourne le dos au
feu, prend du tabac, s'en barbouille le
visage, & en veut donner à tout le
monde. Hier, dit-il, il m'arriva une a-
venture fort singuliere à l'Opera. Au-
jourd'hui la Comedie étoit pitoyable.
Les Thuilleries n'ont jamais été tant
en roture que ce soir; & débitant avec
la même vivacité cent autres imper-
tinences, il alloit enfin lire une piece
de vers de sa façon, sans *Granzile* qui
a détourné les attentions. Mais notre
aventurier ennuyé bien-tôt de n'avoir
aucune part au serieux de la conver-
sation, s'endort; ronfle à pleine gor-
ge, & si rudement, que faute de s'en-
tendre, il a fallu se taire, & abandon-
ner les lieux. Heureusement il n'a
plû à personne, dit *Maziris*; sans quoi
il n'auroit pas été le plus ridicule de
la compagnie.

Que de probité, que de sagesse, que
de moderation succedent souvent aux
folies d'une jeunesse emportée & mal
con-

88 DES JEUNES GENS, conduite ! Les plus excellentes vertus, & les plus nobles manieres ne dépendent pas toujours d'une éducation heureuse ; car tel qui dans ses premieres années faisoit le desespoir de ses parens, fait aujourd'hui l'admiration des sages, sans avoir été aidé que de ses propres réflexions.

J'ai bonne opinion de celui qui songe à devenir sage, lorsqu'il pourroit encore être un fou agréable.

Les jeunes gens d'un mauvais naturel & sans esprit, sont presque toujours incorrigibles. Cela vient de ce qu'ils ne connoissent pas les conséquences ni du bien ni du mal qu'ils font. Plus excusables néanmoins que celui qui connoît ses défauts, & qui ne travaille point à s'en corriger ; ils sont moins méprisables & plus à plaindre que lui.

§.

Sous quelle planete avez-vous été conçu heureux, *Possindre* ? Quel est le jour, l'heure, le moment de votre naissance ? De grace, apprenez-le moi. Un homme tel que vous donne de la curiosité pour tout ce qui peut aider à le comprendre : toujours égal, toujours content de vous-même ; rien ne peut troubler votre tranquillité : les honneurs auxquels

ET DE LEUR EDUCATION. 89
quels vous ne prétendez pas, sont à votre égard comme s'ils n'étoient pas de ce monde ; vous n'y pensez pas : les charmes que les Grands vous font entrevoir dans leurs plaisirs, pour vous y attirer, sont inutiles. L'enjouement de votre esprit ; cet air libre qui regne dans toutes vos actions ont beau leur faire envie, vous ne les en jugez pas dignes. Le cercle obscur où vous vivez est plus de votre goût ; on vous y adore ; on vous y regarde comme le premier homme de l'Univers ; vous y commandez avec empire, & vous y êtes obéi avec respect. Encore un coup, *Possindre*, je ne me lasse point de vous admirer : vos devoirs les plus sérieux n'ont jamais nui à vos plaisirs ; vous êtes arrivé à la montagne des Muses sans fatigue, & toutes à l'envi vous ont orné de fleurs. Pour comble de bonheur, elles vous ont quitté de tout travail, & vous laissent du loisir pour le reste de votre vie. O l'heureux *Possindre* ; vous devriez être en spectacle à plusieurs siècles ; je le souhaite de tout mon cœur, & avec la même ardeur que je souhaiterois vous comprendre.

Si je conviens que la bonne réputation doit être plus chere que la vie ;
qui

90 DES JEUNES GENS,
qui me justifiera la conduite d'un jeu-
ne homme, qui hazarde ses jours,
seulement, pour ne pas risquer la re-
putation de brave, & qui se fait une
vanité de raffiner dans la débauche?

§.

ON ne sauroit trop louer l'humeur
facile de *Comode*; c'est le plus com-
plaisant de tous les hommes: il boit,
il jouë, il chante, il rit, il parle, il
médit même quand on veut; rien ne
lui coûte avec ses amis; il est de tou-
tes les humeurs: un Acteur sûr pour
toutes les parties. Quel naturel! &
qui croiroit que *Comode* n'a pû faire
encore par complaisance une seule
action de pieté?

Que merite un pere qui élève mal
ses enfans, si ce n'est de vivre assez
pour voir par lui-même où son édu-
cation les conduira?

Etre plongé dans la débauche à
soixante ans, & néanmoins exiger
qu'un fils vif & plein de feu soit sage
& modéré; c'est-là la honte & la fo-
lie d'une infinité de peres. Rien ne
fait tant d'impression dans le cœur des
jeunes gens, que les exemples de ceux
qu'ils regardent comme leurs maîtres;
& c'est en vain qu'un pere songe à
donner de l'amour pour la vertu à ses
en-

ET DE LEUR EDUCATION. 91
enfans, s'il n'est vertueux lui-même.
Ils ne sont touchez que de ce qu'ils
lui voyent faire; ou tout au plus s'ils
sont capables de réflexions, le profit
seul qu'ils tirent de la morale domesti-
que qu'on leur prêche, c'est de com-
prendre combien leur pere est mépri-
sable de pratiquer lui-même ouverte-
ment ce qu'il ose défendre avec tant
de severité.

Un homme peu exact à ses devoirs,
fait perdre le fruit des bons conseils
qu'il donne.

§.

OUI, *Pamphirion*, il vous en coû-
teroit trop pour donner à votre fils le
sage *Deacrete*: un tel Maître lui for-
méroit l'esprit; tourneroit son cœur
au bien, & l'instrueroit des vrayes
maximes de l'honneur & de la probi-
té. Votre fils, je l'avouë, auroit de
grandes dispositions à faire du progrès
sous une personne aussi sage & aussi
judicieuse; mais, encore un coup,
il vous en coûteroit trop. Cet habile
homme veut, pour sacrifier ses plus
beaux jours à l'élever, être sûr d'une
récompense honorable; & ce n'est
qu'à ce prix que vous pourrez l'avoir.
N'en faites rien, *Pamphirion*, c'est
assez de ne rien épargner pour faire
ap-

92 DES JEUNES GENS, &c.
apprendre à ce jeune homme à chan-
ter, à danser, & tous ces autres exer-
cices qui distinguent si fort dans le
monde. Votre fils vous touche-t-il
assez pour en vouloir faire un honnête
homme?

§.
ENFIN *Clelie* fait profession publi-
que de piété; sa parure est simple; son
équipage est modeste; sa table est fru-
gale; sa maison est réglée, & ses do-
mestiques y vivent dans l'union: tou-
tes les familles malheureuses lui sont
déjà connues; elle les visite; elle va
les consoler; les prisons, même, &
les cachots ne peuvent la rebuter;
elle a ses jours destinés pour s'y ren-
dre, & elle s'y rend sans y manquer.
Regardée comme la mère des pau-
vres, ses anti-chambres en sont plei-
nes; on n'ose l'aller voir; on craint
toujours de la détourner d'une œuvre
de charité: ses guides dans les routes
de la piété ont seuls le droit d'entrer
chez elle, & de l'entretenir sans l'en-
nuyer. Le croiroit-on? déjà elle pos-
sède à fond le langage de la spiritua-
lité; les progrès qu'elle y a fait sont
surprenans; qui que ce soit ne parle
si dignement de la vertu, ni ne con-
damne le vice avec plus de force &
d'élo-

DES VIEILLARDS, &c. 93
d'éloquence; irremissible d'ailleurs sur
tout ce qui peut blesser sa pudeur: une
parole hasardée la fait fremir, & peu
s'en faut qu'elle ne regarde la gayeté
même comme un crime; en un mot,
c'est l'exemple de tout Paris; le mo-
dele que tous les maris pieux propo-
sent à leurs épouses. Quel change-
ment! Mais faut-il que ses filles qu'el-
le a chargées de toutes ses dépouilles
mondaines, qu'elle élève dans le goût
des plaisirs, & qu'elle y produit tous
les jours; faut-il, dis-je, qu'elles ap-
prennent à tout le monde, par une
conduite peu réglée, que les vertus
de leur mère ne sont que des vertus
de vanité, & que l'unique but où elle
tend par sa réforme, c'est à faire du
bruit dans le monde?

DES VIEILLARDS, ET DE
LA MORT.

ON n'est plus ou moins vieux,
qu'à proportion qu'on a plus ou
moins de rapport avec l'âge de l'ado-
lescence par ses inclinations, par la
chûte de son esprit, par la ruine de
ses forces; on finit comme on a com-
mencé.

94 DES VIEILLARDS,

Il y a de l'impieeté, ce semble, à se plaindre qu'on ne vit point assez, & que la nuit & le sommeil sont de trop dans le monde. Sans doute, le Soleil deviendroit incommode à ceux qui savent s'occuper, s'il ne les livroit au sommeil où ils trouvent un tendre délassement de leurs fatigues. La sagesse de Dieu a tout ordonné. L'homme de bien ne fait que l'adorer, & lorsqu'il se voit sur le point de mourir, loin de se plaindre d'avoir trop peu vécu, il seroit fâché de vivre davantage.

§.

GLACON n'est occupé dans la vie que d'une seule affaire, c'est de prolonger ses jours. Ni la mort de tous ses parens, ni la ruine de l'Etat, ni le bouleversement de l'Univers ne le troubleroit pas un moment. Cent mil écus ont été employez à son petit Palais champêtre; mais si heureusement, que le vent du Nord n'y regne qu'autant qu'il faut pour en chasser le mauvais air. L'y visite-t on? on ne sauroit en avoir l'entrée sans faire une espece de serment que dans le jour on n'a vû aucun malade; après quoi un vieux valet donne dès l'antichambre le ton dont on parle à son

ET DE LA MORT. 95

son Maître; & défenses sont faites par un Medecin de ne rien dire d'affligeant, autrement on est renvoyé à un Intendant, chargé seul de remédier aux affaires fâcheuses. *Glacou*, même, n'oseroit faire introduire qui que ce soit sans l'avis de son Esculape; encore moins se coucher, se lever, se promener, manger, boire, faire digestion à d'autres heures que celles qu'il lui marque. Tout inspire dans ce beau lieu un air de santé & de gayeté. Les ameublemens en sont galans, les jardins commodes, les eaux charmantes, & les bois magnifiques; à la verité sa table est modeste; mais tout y est de bon goût & proprement servi. L'heureux homme que *Glacou*! Que pourroit-il lui manquer, pour se bien porter, dans un si beau séjour? Une chose néanmoins l'y afflige, & le rend presque toujours malade, c'est de n'être point éternel; & c'est la seule meditation qu'il y fait sur l'éternité.

L'homme fouille dans l'avenir; il y cherche tout ce qui pourroit nuire un jour à sa santé, à son repos, à sa fortune, & il n'est point de précaution qu'il ne prenne pour éviter ce qui lui paroît à craindre. Mais ce qu'il

96 DES VIEILLARDS,
qu'il voit de plus terrible dans cet
avenir, & sur quoi il ne se précau-
tionne point, c'est le terme de sa vie
qui décide de son salut.

Le monde, le chef-d'œuvre visible
de la magnificence de Dieu, (si j'ose
parler ainsi) n'auroit-il été fait qu'en
faveur d'un si petit nombre d'hom-
mes qui vivent ou qui ont vécu
jusqu'à présent, en comparaison de
tous ceux que Dieu peut créer? Une
infinité de millions d'autres viendront
occuper la même place que nos An-
cêtres nous ont cédée, & nous pouf-
feront si avant dans l'antiquité, qu'il
ne restera de nous ni traces, ni vesti-
ges, ni memoire.

Rien ne m'aideroit tant à mourir
avec tranquillité, que l'indifférence
dont presque tous les hommes regar-
deroient ma mort; & rien ne me con-
sole si aisément de la leur, que cette
même raison.

Que perdrois je en mourant, s'é-
crie *Edipe*? Je quitterois une famille
qui ne peut m'aimer; parce que je
lui suis à charge: des amis qui me re-
gretterois peu, parce que je leur suis
inutile; des honneurs auxquels je ne
puis prétendre; une fortune obscu-
re & qui me rend méprisable; des
hom-

ET DE LA MORT. 97
hommes la plupart qui ne prennent
aucun intérêt à mes disgraces. Je fe-
rois délivré d'un corps dont la mau-
vaise constitution me cause chaque
jour de nouvelles douleurs; qui m'af-
fujettit à des fonctions incommodes;
qui tient mon ame enchaînée, pour
ainsi dire, & qui la fait extravaguer
dans le sommeil la moitié de ma vie.
Helas! quel avantage n'aurois-je donc
pas à mourir, s'écrie *Edipe*, si je ne
craignois le mauvais usage que j'ai
fait de la vie!

§.
QUOI, *Rosilide*, je vous quittai
hier à table, & je vous y laissai dans
la meilleure santé du monde! Plein
de feu, dont le champagne vous ani-
moit, vous étiez toute la joie de l'as-
semblée; vous seul vous réjouissiez
les conviez par votre belle humeur, par
la vivacité de vos pensées, par la va-
riété de vos chansons. Jamais *Rosin-
dor* ni *Desbombes* n'ont avalé dans un
repas autant de rasades que vous en
bûtes; les Bacchantes, elles-mêmes,
formerent de leur main la couronne
de lierre dont on couvrit votre tête;
tout le monde enfin vous honora
comme le premier favori du Dieu de
la treille; & néanmoins à peine puis-
je

98 DES VIEILLARDS,
 je vous reconnoître aujourd'hui à tra-
 vers l'horreur peinte sur votre visage.
 Votre effroi, le reuversement de vos
 yeux, le trouble de votre imagination
 me font peur; & si vous ne m'étiez
 cher encore, je m'enfuïrois de toutes
 mes forces à la vûe d'un spectacle si
 horrible. Helas! je vous parle, & vous
 ne me reconnoissez plus; vous vous
 agitez, vous gemissez, vous vous
 desesperez; vous allez enfin perir
 victime de vos débauches. Que je
 vous plains! Que votre fin est terri-
 ble, mon cher *Rosilde*! Mais au
 moins fasse le Ciel que les complices
 de vos desordres soient effrayés de
 votre état, & assez pour éviter desor-
 mais tout ce qui peut les y conduire.

§.
 ON a beau me dire que la caducité
 changera *Rogere*, je ne puis l'esperer.
 Ni les rides de son front, ni tous les
 contre-tems qu'il a essayé dans ses
 entreprises, ni le mépris que toutes
 les femmes lui marquent, ni les em-
 plois serieux qu'il a remplis, ni la
 difference des climats où il a vécu,
 ni les perils où il s'est trouvé mille
 fois de perdre la vie; rien enfin n'a
 changé la face des plaisirs à son égard;
 elle lui paroît toujours agréable, &
 exci-

ET DE LA MORT. 99
 excite son appetit aussi vivement qu'à
 la fleur de son âge. C'est *Rogere* qui
 m'en assure sans rougir, & qui pré-
 tend par son aveu calmer les inquiet-
 tudes que j'ai sur son salut. Habile
 d'ailleurs, personne ne connoît mieux
 sa Religion; personne n'en debite
 plus pompeusement les maximes;
 personne n'en soutient la verité avec
 plus de vehemence & d'ardeur; la
 pratique seule de ce qu'il soutient
 avec tant de vivacité n'est pas du goût
 de *Rogere*. Alors tout son feu s'é-
 teint; il parle comme le commun des
 hommes. Une ombre de plaisir l'é-
 ment; la plus legere tentation l'ébran-
 le; un coup d'œil le renverse; son
 temperament enfin demeure toujours
 victorieux de ses speculations & de
 ses raisonnemens. Sans doute il fau-
 droit un siecle pour changer un tel
 homme; & *Rogere* n'a que deux jours
 à vivre.

Qu'il seroit doux de vivre comme
 si l'on ne devoit jamais mourir! Mais
 qu'il est fâcheux de mourir, après
 avoir vécu comme si l'on eût dû tou-
 jours vivre!

Rosilas le nonagenaire ne s'occupe
 que du plaisir qu'il goûtera un jour à
 l'ombre d'un jeune bois qu'il fait plan-
 ter:

100 DES VIEILLARDS,
 ter: & le riche *Pharion*, malgré son grand âge, entreprend un douzième voyage sur les mers, pendant que *Clitas* rit de cette folie, *Clitas*, dis-je, qui chargé d'années jette les fondemens d'un superbe édifice dont il ne jouira jamais.

J'ai beau réfléchir sur la tranquillité avec laquelle nous vivons, comme si nous ne devions jamais mourir, je n'en puis deviner la cause: tout m'avertit que je finirai un jour. Quand je pourrois parcourir toute la terre, & fouiller dans tous ses recoins, je ne trouverois que des hommes nouveaux; aucun qui ait été du tems de ces fameux Grecs, ou de ces fameux Romains. Les Heros ont passé comme des éclairs, & il n'en reste que le souvenir qu'en ont des hommes qui perissent à tout moment. Les Grands, les petits, les riches, les pauvres, les heureux, les malheureux, les justes, les impies qui se font succéder les uns aux autres; tout cela n'est plus, & nous ne voyons pas que Dieu en ait réservé un seul pour nous instruire sur l'antiquité. C'est ce que m'apprennent les réflexions que je fais sur tout ce qui nous a précédé. Ce que je vois cha-
 que

ET DE LA MORT. 101
 que jour, m'annonce que je mourrai comme tous les hommes du monde, sans que j'en puisse douter. J'ai vû rendre les derniers soupirs à mon meilleur ami. La seule personne qui songeoit à ma fortune, est dans le tombeau: le Grand qui me faisoit trembler est aux abois, & dans une heure il ne fera plus. Je sens que je m'affoiblis de jour en jour; que ma chaleur diminuë, qu'à peine m'en reste-t-il assez pour digerer les viandes délicates dont je me nourris: ma peau se sèche, mon front se ride, ma voix s'abaisse, ma vûë s'éteint, ma tête se dépouille; en un mot, je sai que je suis aux frontieres de la mort, & que tous ceux qui vivent présentement, n'en sont éloignez que de peu; néanmoins je vis comme tous les autres, sans être assuré d'un privilege d'immortalité, aussi tranquillement que si je ne devois jamais mourir.

Quelle honte à *Criton* de cacher son âge avec tant de soin, s'il ne le cache que pour faire plus hardiment ce qui deshonoreroit un vieillard comme lui!

§.
 SEROLE dupe de ses heritiers, & qui seuls lui souhaitent la mort, oublie
 E 3

102 DES VIEILLARDS, &c.

blie dans son testament *Bias* son plus tendre ami, & le laisse dans une extreme indigence. Sans doute, *Serole* l'auroit avantage; mais il ne veut pas qu'on reproche à son ombre d'avoir honoré l'amitié aux dépens de son sang: il veut encore moins laisser quelque honnête homme qui le regrette.

§.

ON fait quelquefois des pertes si cheres, qu'il semble, dans les premiers transports de sa douleur, que tous les plaisirs soient ensevelis dans le tombeau de ceux qu'on y vient de conduire. Le monde en ces momens ne paroît que comme un affreux desert où tout va manquer. La lumiere du jour, les complaisances des amis, les réjouissances publiques, la gayeté des particuliers deviennent insupportables; on voudroit ou n'être plus, ou au moins esperer de n'être pas long-tems; mais comme on n'est point ici pour verser sans fin des larmes inutiles, les transports s'affoiblissent peu à peu, la douleur se dissipe, le cœur prend de nouvelles forces; & en cela on est aidé si bien de la nature, que malgré les résolutions qu'on a prises de n'oublier jamais

DE L'ETAT DE VIE &c. 103

jamais ses amis, malgré tous les momens dont on se precautionne pour s'en nourrir la memoire, on en vient toujours à ce point de tranquillité, qu'à peine se souvient-on qu'ils ayent été au monde.

Un grand Homme trouve, ce semble, de l'avantage à mourir; les envieux de son merite vont pleurer sur son tombeau, y faire, pour ainsi dire, des sacrifices d'expiation, du peu de cas qu'ils ont fait de ses vertus pendant sa vie, & ce n'est qu'après sa mort qu'ils consentent ainsi qu'il jouisse de toute la gloire qu'il a méritée. Mais d'où peut venir alors cette generosité, si ce n'est de ce qu'un homme mort ne fait plus de jaloux?

Un homme d'une grande autorité, mais d'un fort mauvais naturel, vient de mourir, & avec lui finissent les alarmes qu'il donnoit par son credit. Sans la Religion, quel mal y auroit-il à s'en réjouir?

DE L'ETAT DE VIE QU'ON CHOISIT.

TOUT le monde fait que le bonheur ou le malheur des hommes

104 DE L'ÉTAT DE VIE
dépend absolument de l'état de vie dans lequel ils s'engagent ; néanmoins ce qu'on fait avec le moins de réflexion , c'est le choix de celui pour lequel on est propre.

Etre né le premier ou le second, c'est la différence des vocations dans la plupart des familles ; & ce n'est que par hazard si les enfans sont tels qu'ils doivent être pour l'état qu'ils embrassent.

Le peu de fortune fait que quelques-uns se destinent à l'Eglise ; le peu de mérite fait que les autres y sont destinez.

Que faire d'*Amalite*, jeune homme de condition, né sans esprit, sans talens, d'une figure basse & contrefaite ? Seroit-il bon à autre chose qu'à posséder des Benefices ?

Le matin je veux une chose, le soir je ne la veux plus ; néanmoins je fais vœu legerement de vouloir toute la vie ce que je ne puis vouloir par moi-même constamment tout un jour.

Qu'on s'étudie, qu'on s'examine, qu'on s'éprouve avant de s'engager dans quelque état que ce soit ; qu'on n'ait d'autre vûë que d'y operer son salut , que d'y servir Dieu , que d'y être utile à la Religion ou à l'Etat ;
qu'on

QU'ON CHOISIT. 105
qu'on ne se détermine à aucun choix, ni par l'espoir d'une vie plus commode, ni par complaisance pour sa famille, ni par caprice, ni par legereté ; mais qu'humblement soumis aux ordres de la Providence, chacun en attende sa destinée ; alors la paix regnera dans le Sanctuaire, la tranquillité dans le Cloître, le bonheur dans le mariage, & sans avoir à craindre de fâcheux retours, on se trouvera d'autant plus heureux, qu'on ne pourra s'empêcher de l'être.

Loin que le sac & la cendre, la retraite, l'exclusion pour tous les plaisirs, reduisent quelques-uns à cet aneantissement, qu'ils ont cherché sous l'habit de Cenobite, ils ne s'en trouvent que plus animez dans leurs passions, & plus emportez dans leurs poursuites. Dominer dans tout un Ordre, y être le maître de tous les suffrages, y disposer de tous les emplois & de toutes les charges, tout cela leur paroît si doux, que malgré ce que leur maniere de vivre a d'ailleurs de triste, de dur & d'humiliant, ils y arrivent à travers les obstacles de la plus fine & de la plus noire jalousie. Sans doute, des gens de ce caractère eussent été de grands Hommes dans le
E 5 mon-

106 DE L'ÉTAT DE VIE
monde ; peut-être même y auroient-ils fait leur salut.

Quoi, *Vorule*, forcé de vivre dans le desert, séparé de vos amis, couché sur la dure, nourri de racines & d'eau, souffrant toutes les rigueurs des saisons, toujours esclave de la volonté d'un Supérieur, & assistant les deux tiers de la vie à des exercices pieux. Quoi, dis-je, vous trouvez encore le loisir de ne rien valoir, & le secret de rendre ainsi vos peines inutiles ?

Il y a une espece de jalousie entre tous les états, & on est moins uni chacun dans le sien, par les liens de la charité, que par l'envie de nuire aux autres.

Suivre les mêmes regles, vivre dans le même esprit, sous le même habit, sous le même toit, à la même table, avoir les mêmes interêts, passer toute la vie ensemble, & ne composer qu'une même famille ; c'est précisément ce qui fait qu'une infinité de gens ne peuvent se souffrir.

Après une grande experience du monde, & avec beaucoup de vertu, on peut trouver dans la retraite des delices charmantes ; mais quand l'un
ou

QU'ON CHOISIT. 107
ou l'autre manque, il en coûte pour s'y soutenir.

Revenir au monde après l'avoir abandonné, c'est se donner un ridicule, qui tient du caractère, si j'ose parler ainsi ; il ne s'efface jamais.

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'il faille se séparer du monde, dans lequel ils vivent, pour aimer plus sûrement leur Dieu ; & qu'il le faille si nécessairement, que rien ne détourne tant de ce devoir, que la manière dont on y vit !

Une des plus grandes preuves du malheur de notre condition, c'est le peu de plaisir que nous prenons avec nous-mêmes ; sans cela, qui seroit plus heureux que le solitaire ?

Il y a beaucoup de gens qui ne sont malheureux dans leur état, que parce qu'ils n'en connoissent pas le bonheur ; & beaucoup d'autres ne se trouvent heureux dans le leur, que parce qu'ils ne comprennent pas combien ils sont à plaindre.

§.
JE suis Philosophe, dit *Zemon* fort impudemment, & je me trouve fort bien de ma Philosophie ; par elle je me suis rendu insensible à tout : ni

la mort de tous mes parens , ni la ruine de tous ceux que je connois , ni le bouleversement de l'Etat , ne me troubleroient pas un moment ; je ne conserve du passé que l'idée des choses dont le souvenir me réjouit : l'avenir ne m'occupe jamais ; le seul présent fait ma félicité , & attaché sans cesse à me procurer ce qui est agréable , & à éviter ce qui ne l'est pas , je passe la vie sans m'embarasser de l'amitié des uns , ni de l'indifférence des autres ; je suis enfin moi-même tout mon bonheur , & je ne ferois pas une seule démarche pour obtenir une couronne ; c'est-ce que le sot bel air , & la vanité à la mode , font dire à *Zemon* tous les jours ; & de tous les hommes , c'est sans contredit le plus foible , le plus vain & le plus ambitieux.

Lorsqu'on veut faire le choix d'un état dans la vie , il faut consulter les personnes les plus raisonnables : la difficulté c'est de connoître quels sont les plus propres à nous donner de bons conseils , ou nos amis , ou ceux à qui nous sommes indifférens : il est à craindre que les premiers n'entrent trop dans nos inclinations , & que pour les favoriser ils ne nous en-

gagent

gagent mal à propos : il est ordinaire que les autres n'y entrent point assez , & que souvent ils nous découragent de suivre des vûes qui nous auroient réussi si nous ne les avions point abandonnées ; mais si nous les supposons tous honnêtes gens , je dis que les uns & les autres , pour nous bien conseiller dans ces occasions , valent beaucoup mieux que nous-mêmes.

§.

KANTIFE élevé dans les exercices d'un état tranquile , déjà avancé dans une carrière au bout de laquelle les gens de sa naissance sont élevés aux premiers postes de l'Eglise , d'un naturel doux & pacifique , aiant les mœurs chastes , aimant son état , s'y appliquant avec succès , sans inquiétude , sans regret de s'y être engagé par d'autres raisons que par celles de son choix , en un mot , le jeune homme en qui le caractère d'une sùre vocation paroissoit le mieux marqué. *Kantife* , dis-je , devenu riche contre son attente , par la mort d'*Olibas* , quitte sa robe pour l'épée , & renverse en un moment le système que les garans de sa piété avoient fait pour son avancement dans l'Eglise.

E 7

Que

110 DE L'ÉTAT DE VIE

Que peut-on espérer sur le salut d'un pere qui enleve au monde une fille qui eût été, peut-être, une femme de merite, & qui n'en fait qu'une Religieuse qui deshonore la Religion ?

§.

LA jeune *Amince*, aussi connue par sa sagesse que par sa beauté, d'une humeur douce & amusante, d'un esprit vif & solide, s'appliquant avec ardeur à la lecture, & s'instruisant avec beaucoup de fruit; habile à s'en servir, heureuse dans ses productions, polie dans ses discours, modeste dans ses manieres, judicieuse dans le choix de ses occupations, connoissant ses devoirs, les remplissant avec exactitude; fuyant avec une sage précaution le monde sans le hair; toujours égale, toujours tranquille, toujours contente, honorée enfin, respectée, aimée de tous ceux qui la connoissent. La jeune *Amince*, dis-je, revêtue depuis trois ans de l'habit de Vierge, est le scandale de sa maison par l'horreur qu'elle a pour ses devoirs, par l'irregularité de sa conduite, par le chagrin dont elle vit dans sa retraite: quel changement! Eh! qui croira que ses

QU'ON CHOISIT. 111

ses parens n'ont songé qu'à la rendre heureuse; lorsqu'ils l'ont, malgré elle, renfermée dans un Cloître ?

§.

LE plus ridicule personnage qu'un homme puisse faire, c'est celui qui est le plus opposé à son état.

L'aimable homme qu'*Amalisse*! Personne n'est si égal, ni d'une humeur plus badine; toujours il cherche à divertir, c'est toute son étude: on le souhaite par tout; on le court de tous côtes; heureux qui peut le posséder un moment: il fait à fond toutes les aventures de la Ville; les plus beaux morceaux des Tragedies de Corneille & de Racine: il a lû tous les Poëtes; rien ne lui a échappé de ce qu'ils ont de piquant; il a la voix belle; jouë de tous les instrumens, & il ne se fait point de concerts où il ne soit appelé, & où il ne se distingue. L'aimable homme, encore un coup! mais qu'il est à plaindre de s'être engagé dans un état dans lequel de si beaux talens sont inutiles!

DES

DES AMIS.

L'INTERET est cause qu'il n'y a point d'amitez éternelles ; & l'interêt est presque toujours le nœud des plus belles amitez : que ce soit un paradoxe , que ce n'en soit pas un , je m'en rapporte à l'expérience.

S'aimer les uns les autres , pour le seul plaisir de s'aimer , est un sentiment trop delicat pour des hommes qui s'estiment si peu entr'eux. Leur amitié a un fondement plus solide que le merite qu'ils se supposent reciproquement ; c'est l'impossibilité où ils sont de pouvoir se passer les uns des autres.

Plus un homme nous rend de bons offices , plus nous devenons de ses amis ; il lui semble qu'en nous rendant heureux il nous tire d'une espece de neant , & nous regardant alors comme ses creatures , quelquefois il pousse son attachement pour nous presque jusqu'à l'affection paternelle.

Il n'est rien de si rare qu'un bon ami ; parce qu'il n'est rien de si rare qu'un hom-

homme qui rende des services assez essentiels pour le devenir.

On engage beaucoup plus son cœur à faire du bien , qu'à en recevoir.

Pourquoi nous plaindre de l'indifference d'*Amaleton* , malgré tout ce que nous faisons pour qu'il soit de nos amis ? attendons un peu , il nous aimera dès qu'il aura fait notre fortune.

L'amitié qui naît de la conformité des inclinations , ou du commerce des plaisirs , ne peut durer ; parce que les inclinations changent , & que le goût des plaisirs passe ; & loin qu'il y ait de l'ingratitude à s'oublier alors les uns les autres ; le seul reste qu'on se doit de son ancien attachement , c'est la liberté reciproque d'en agir comme on veut.

A qui sommes-nous plus redevables , ou à celui qui nous aime , parce qu'il nous estime , ou à celui qui ne nous estime que parce qu'il nous aime ?

Comme l'amitié reduit à une parfaite communauté de toutes choses , il est rare que deux hommes d'une fortune tout-à-fait inégale en viennent à s'aimer parfaitement. Un riche craindroit de faire seul les frais de ce com-

commerce ; & celui qui ne l'est pas, sans doute, souffriroit trop de n'y contribuer en rien.

La reconnoissance ne suppose pas par elle-même l'amitié : on est reconnoissant par devoir, & on aime par inclination.

Est ce pour exciter ma compassion qu'*Alippe*, de qui je ne suis point connu, m'aborde, me saisit & m'enfoncé dans un recoin pour me compter son desespoir, pour me dire qu'on vient de lui refuser un poste de vingt mille livres de rente ? A moi, qu'il n'auroit jamais regardé s'il l'avoit obtenu.

§.

Il n'est point de bonheur qui puisse dédommager de la perte qu'on fait d'un bon ami ; & il ne se fait point de fortune qu'on n'en perde toujours quelqu'un.

Pourquoi m'évitez-vous, *Francinde*, mon cher *Francinde* ? est-ce moi qui suis changé ? le seriez-vous ? ma fortune est toujours aussi mediocre qu'elle l'étoit lorsque je faisois la seule joie de votre vie, que j'animois tous vos plaisirs, & que rien ne vous paroïssoit délicieux comme ma bonne humeur : je jouis de la même liberté

berté d'esprit ; rien de fâcheux n'a altéré mon temperament : insensible, tel que vous m'avez connu : je ne m'inquiete point de ce que les honneurs me manquent, & je ne puis m'affliger des disgrâces inévitables qui m'arrivent : je respecte les Grands ; mais leur élévation ne me rend point à mes yeux plus petit que je ne suis. Enfin, *Francinde*, je suis toujours le même, & vous me fuyez : c'est donc vous qui êtes changé ? vous ne pouvez me reconnoître dans cette foule de malheureux d'où le Prince vient de vous tirer. Votre abord est froid, votre physionomie est austere, votre démarche languissante ; vous ne commercez qu'avec les Dieux ; vous languissez hors de la region celeste, & ce n'est que dans vos apparitions que les mortels comme moi ont le bonheur de vous voir face à face. Peu de chose nous rapprocheroit, je le sais, *Francinde*, ou votre chute, ou mon élévation ; mais comme je ne souhaite ni l'un ni l'autre, je vous suis à mon tour de toutes mes forces : je veux vous épargner pour jamais le déplaisir de voir un ancien ami, obscur & inconnu.

Il est ridicule de renoncer absolument

ment à son ami, dès qu'il vient de faire une grande fortune; il faut au moins le voir une fois, ne fût-ce que pour faire une épreuve de son cœur.

Combien de gens dans une fortune médiocre, eussent été d'excellens amis, qui dans des emplois pour lesquels ils n'étoient pas faits, sont devenus peu officieux, durs & féroces?

La plus sûre marque qu'un homme est un malhonnête homme, c'est lorsque que dans une fortune plus brillante il en vient à mépriser les gens de bien qu'il a aimé.

Rien ne seroit si beau que l'union de deux amis également désintéressés, qui, contents du seul plaisir de se voir, vivroient sans craindre d'être séparés par le bonheur, ni par l'infortune de l'un ou de l'autre, qui, attentifs à ne s'ennuyer jamais de se voir, sauroient se séparer à propos dans leurs entrevûes, & toujours après s'être ménagés de quoi se donner de nouveaux plaisirs autant de fois qu'ils se reverroient: rien, dis-je, ne seroit si beau, & on auroit la gloire d'être le premier exemple d'une amitié qu'on n'a point encore vûe.

§. E T R E

§.
E T R E parens, être voisins dans d'affreuses campagnes, ne signifie pas toujours être unis, être amis. Qui pourroit comprendre la bagatelle qui a mis la discorde entre ces deux Nobles irréconciliables de peres en fils, & dont la haine semble ne devoir finir qu'avec le monde? Les hommes ne sauroient vivre en repos, en quelque endroit qu'ils soient; & la plus forte raison que j'en puisse donner, c'est qu'ils ne le peuvent.

§.
L A véritable amitié n'a pas toujours le don de s'exprimer heureusement par des manières ouvertes & caressantes, ce sont même des agrémens qu'elle néglige quelquefois; parce qu'ils partent moins du cœur, pour l'ordinaire, que d'un grand usage du monde; mais ce qui ne lui manque jamais, c'est d'être essentielle dans l'occasion.

L'amitié ne se prouve jamais mieux que par le sacrifice de ce qui coûte le plus à l'amour propre: c'est aimer son ami éperduément, que de s'avouer son inférieur en tout.

Il y a des antipathies malheureuses: une infinité de gens ne s'aiment point,

point, que parce qu'ils ne connoissent pas combien ils sont aimables.

Comme rien ne donne plus sûrement une bonne reputation que l'amitié d'un honnête homme; rien ne deshonne tant que la familiarité de celui qui ne l'est pas.

Sentir quelque secret chagrin de l'élevation de son ami, souvent c'est moins l'effet d'une ridicule jalousie, que de la crainte de le perdre.

L'amitié a ses égaremens, comme l'amour; mais le moins pardonnable; c'est de souffrir jusqu'aux vices de ses amis.

Avec de certaines personnes il ne faut qu'être de leurs amis pour être toujours, ce semble, raisonnables. A les entendre, ceux qu'ils aiment n'ont jamais tort en rien; mais cela vient moins d'un excès d'amitié, que de la vanité à faire les bons amis.

Il y a des amis de toutes les especes; les uns s'accrochent mieux de ceux qui sont officieux; les autres, de ceux qui n'exigent pas qu'on le soit.

§.

DALITERE ne cesse de me fatiguer du recit de ses disgraces; mais qui

qui n'envieroit pas son bonheur? Il jouit d'une santé parfaite; & peu craintif sur l'avenir, il ne laisse rien échapper de ce qui peut le réjouir; l'ami chez qui il est ne s'étudie qu'à le rendre heureux: c'est Dalitere qui regle sa maison, qui agrée les domestiques, qui les congédie quand il lui plaît; ils ne craignent que lui; ils n'ont du respect que pour lui: l'appartement le plus commode, le lit le plus doux, la voiture la plus aisée lui tombent toujours en partage. Lui seul ordonne des repas; c'est de lui qu'on prend l'ordre pour servir; il invite qui il veut. Que peut-il donc manquer à son bonheur, que le plaisir de le connoître?

DES FEMMES.

LA Raison & le Cœur s'accordent rarement sur ce qui pourroit rendre l'homme moins malheureux qu'il n'est: ce qui fait les delices de l'un, fait souvent le desespoir de l'autre; de là vient que d'ordinaire le Cœur se plaint de la Raison, comme d'une importune qui le trouble dans ses attachemens; & que par une espece de cha-

chagrin , pour ainsi dire , il ne s'at-
tache que rarement à ce qu'elle trou-
ve digne d'être aimé : l'ouvrage de
la grace , c'est de les mettre d'ac-
cord.

Si deux jeunes personnes , fole-
ment passionnées l'une de l'autre,
pouvoient entrevoir les chagrins qu'el-
les se préparent , par une rupture qui
ne peut manquer ; quelle honte
n'auroient-elles pas de leurs frivoles
assurances , de s'aimer éternelle-
ment ?

Le malheur qui engage la plupart
des femmes dans la galanterie , & qui
les y retient , c'est de s'applaudir trop
entr'elles du prétendu empire de leur
beauté , & d'avoir attaché , comme
elles ont fait , une vaine gloire à s'af-
sujettir les hommes.

La modestie & la pudeur sont les
plus grands avantages d'une femme ;
mais rien ne le prouve si bien , que
le mépris qu'on a pour celles qui les
négligent.

On convient qu'une personne ver-
tueuse se fait aimer de tout le mon-
de. Le moyen pourtant dont les co-
quettes se servent le moins pour se
faire aimer , c'est la vertu.

Il y a des femmes d'un esprit si so-
lide,

lide, d'une conduite si sage , & d'une
piété si bien entendue , qu'elles font af-
sez d'honneur à leur sexe , au moins
pour obliger à en parler avec plus d'es-
time qu'on ne fait.

Les libertins déchirent la reputa-
tion des femmes , & ils ne peuvent
s'en détacher ; les honnêtes gens au
contraire ont du respect pour elles , &
ils les fuyent.

Quelle gloire à une femme de ten-
ir ferme contre l'ardeur la plus vi-
ve , les soumissions les mieux ména-
gées , & les ruses les plus adroites !
Mais quelle honte à un homme d'être
affoibli par un coup d'œil au point
d'oublier sa famille , ses amis , sa fan-
tè , son honneur , son salut !

N'étoit-ce pas assez , *Elvire* , de ne
vous occuper chaque jour qu'à rem-
plir les devoirs d'une fille vertueuse ,
sous l'œil d'une mere Chrétienne ; de
vous être défenduë l'usage des com-
moditez les plus innocentes ; de vous
être assujettie à ne porter que des
habits humilians ; d'avoir rompu a-
vec vos amies pour vous exercer avec
plus de loisir à la vertu ; de servir ainsi
à l'édification de votre illustre Mai-
son ; de porter au bien , par un tel
exemple de sagesse , une foule de do-
mesti-
F mestri-

mestiques à qui vous étiez si nécessaire? Quoi! ni les larmes de votre pere, ce vieillard venerable, ni celles de votre vertueuse mere, ni les gemissemens de toute votre famille, ni la desolation dans laquelle vous la laissez? quoi! rien n'a pû vous arrêter, non pas même suspendre l'execution de vos desseins? Maintenant morte à vos parens, à vos amis, à tous ceux qui vous cherissoient, vous êtes insensible à la douleur que votre retraite leur cause, & de laquelle ils sont accablez. Hé bien, *Elvire*, goûtez la paix que vous avez cherchée parmi les filles les plus penitentes de la Religion; goûtez y déjà les récompenses d'une vertu aussi heroïque que la vôtre: mais puisse un tel exemple corriger les esprits malins; les faire convenir au moins de toute la vertu dont votre sexe est capable.

§.

LA passion la plus vive dans la plûpart des femmes, n'est pas seulement de plaire, c'est toujours de plaire plus qu'une autre.

Que les hommes n'honorent dans le sexe que la modestie, que la retenue, que la pudeur; qu'ils ne paroissent

sent sensibles qu'à ces seules vertus; qu'ils ne reverent dans les femmes que le vrai merite; qu'ils fuyent celles qui ne cultivent que la beauté; qui negligent les talens de l'esprit; qui se rendent d'un accès trop facile; qui se répandent avec trop peu de retenue: que les hommes, dis-je, s'y prennent de cette maniere, & l'on verra bien-tôt les femmes devenir ce qu'elles devoient être.

Certaines femmes d'un discernement exquis eussent été toute leur vie des femmes fort aimables, si elles n'avoient soupçonné des hommes d'être encore plus aimables qu'ils n'étoient.

On dit que les femmes ne sont nullement propres à l'étude; mais qu'on cesse de les en distraire par les plaisirs, ou qu'on ne jette plus un mauvais ridicule sur celles qui s'y appliquent, & nous verrons si l'on dit vrai.

Les Saphos, les Corines, les Deroches, les Degournai, les Scuderis, les Daciers, les Deshoulieres ne sont-elles pas autant de preuves que les femmes, loin d'être peu propres à l'étude, ont pû souvent, par leur progrès dans les Sciences, faire honte à notre sexe?

On voudroit , en faveur des femmes du grand monde, pouvoir allier dans l'esprit leur vivacité à obtenir ce qu'elles souhaitent , avec leur indolence sur les devoirs de la Religion ; leur probité pour leurs amis, avec les injustices qu'elles font à leurs domestiques ; leur prodigalité dans le jeu, avec leur inflexibilité pour leurs créanciers ; leur sensibilité au moindre mépris , avec leur goût pour la calomnie ingénieuse ; leur hauteur & leur fierté , avec les bassesses où les engagent leurs passions ; leur douceur naturelle , avec leurs aigreurs contre leurs maris ; la délicatesse de leur temperament , avec leur courage à soutenir la fatigue des bals & des spectacles ; la haute estime qu'elles ont d'elles-mêmes , avec l'inutilité dont elles sont : on voudroit, dis-je, pouvoir allier ensemble toutes ces différences, & qu'il n'en résultât point ce composé bizarre, si humiliant pour elles. Mais, il faut l'avouer, les vertus payennes se passent parfaitement les unes des autres ; elles seules peuvent souffrir l'association de presque tous les vices dans le même sujet où elles se trouvent.

A voir l'affolement des femmes pour
la

la beauté ; à ne les voir occupées que du soin de se parer , & capables seulement de gêne & de contrainte, que pour être des matinées entières sous la main d'une coëffeuse ; ne diroit-on pas qu'elles travaillent à monter au plus haut point de gloire où elles puissent arriver ? On fait néanmoins que tout ce travail n'aboutit qu'à captiver les gens sans goût.

La beauté est un don de la nature ; mais un don passager, un don qui n'a que l'air d'apparition , qui échappe, & qui par son peu de durée perd tout le mérite qui seduiroit les personnes d'esprit.

Les femmes n'estiment point assez leur sexe ; le mépris qu'elles en font ouvertement, & leur aveu sur le bonheur du nôtre, nous donnent une supériorité qui ne devient souvent que trop funeste à leur repos.

Les ames des deux sexes sont également parfaites , & par conséquent capables des mêmes vertus : la seule disposition organique du cerveau, différente dans toutes les têtes , fait qu'elles produisent différemment leurs pensées ; mais raisonner un peu moins solidement que les hommes , c'est si peu de chose , eu égard aux qualitez

126 DES FEMMES.

excellentes que les femmes ont de commun avec nous, qu'il n'est point d'orgueil plus puerile, que de nous applaudir trop à leurs dépens d'être tels que nous sommes.

Qui pourroit s'imaginer, sans horreur, que les femmes n'ont été créées précisément que pour l'utilité de l'homme, & que ces folles passions, où elles ne se livrent que trop en sa faveur, sont le tribut qu'elles doivent à l'excellence de son être? Quoi! des ames faites pour contempler la Divinité, pour être admises en société avec les Anges, pour s'attacher au souverain Bien, deviendront les esclaves de l'homme? Sans doute, le libertinage a pû se jouer d'un paradoxe si étrange; mais on éprouve souvent que la plupart sentent leur véritable grandeur; & la Religion nous apprend que la dépendance où Dieu les a mises à l'égard des hommes, n'est que pour l'ordre qu'il a établi dans la distribution de ses desseins; que néanmoins cette dépendance ne sent ni la captivité ni la servitude, que dans l'union des deux sexes, sanctifiée par le mariage: si cette différence doit être du côté de l'épouse douce, agréable & sans effort, elle

DU SECRET. 127

elle doit être aussi honnête, tendre & généreuse du côté de l'époux; & sur cela Dieu a marqué si parfaitement sa volonté, qu'il punit tout autre supériorité comme une supériorité usurpée, & une monstrueuse singularité dans la nature.

Du SECRET.

QUAND je pense à quel point tous les hommes sont vifs sur leurs propres intérêts, je ne puis comprendre par quelle foiblesse on confie son secret si aisément, à gens sur tout qui ne songent à se procurer de telles confidences, que pour les tourner à leur profit.

De ceux qui découvrent leur secret, je ne pardonne qu'à celui qui trouve plus de plaisir à le dire, que de profit à le taire.

En fait de secret, si nous sommes trahis, c'est notre faute; puisque nous nous sommes trahis nous-mêmes les premiers.

Vous vous plaignez de cet homme qui a révélé votre secret; étoit-il plus intéressé à le garder que vous-même?

L'envie est un chagrin honteux qui naît de la prospérité de quelqu'un; ce chagrin n'est pas ordinairement seul, on a encore celui de n'oser le témoigner. L'ouvrage le plus pénible du Courtisan, c'est de cacher l'un & l'autre.

Un sot ambitieux fait cacher quelquefois ses démarches pour obtenir un poste; mais s'il vient à être refusé, il éclate en regrets, & crie à l'injustice. Un habile homme qui a manqué son coup, ne laisse pas même entrevoir qu'il y ait pensé.

Quand on n'a pas la force de garder son secret, on ne doit se charger du secret de personne.

Il y a des gens secrets par temperament, comme il y en a d'autres qui ne le sont que par les experiences fâcheuses qu'ils ont faites de ne l'avoir point été.

Un secret confié est un dépôt précieux; on n'en peut faire usage que comme d'un bien dont on n'est pas le maître.

Toutes sortes de confidences ne sont pas matiere essentielle de secret; & par consequent n'imposent pas la necessité de n'en rien dire: on en fait quelquefois de si méprisables, que

que loin de les reveler, on ne songe pas, même, à s'en ressouvenir.

Maxime fausse prise en general; qu'on ne doit avoir rien de caché pour ses amis. En matiere de confiance on ne leur doit que celles qui peuvent leur être utiles.

Quelques uns se font un mystere de tout: les plus grandes bagatelles prennent, ce semble, l'air de quelque chose; à leur maniere de les debiter. Mais à force de vouloir être secrets sur leurs affaires, ils se trouvent si déconcertez à la moindre circonstance qui paroît les reveler, que leur embarras seul suffit pour faire deviner ce qu'ils cachent.

Il est plus difficile d'être secret qu'on ne pense; il faut être le maître de toutes ses passions; car rarement se prive-t-on de ce qu'on veut, pour conserver plus sûrement ce qu'on retient avec peine.

Les jeunes gens sont indiscrets par vivacité; les vieillards par foiblesse, & presque tous les hommes par intérêt.

Vivre avec nos amis comme avec gens qui peuvent devenir nos ennemis; sans doute ce seroit une précaution

caution injurieuse à l'amitié , si elle ne corrigeoit au moins de la trop grande facilité à découvrir son cœur.

Quelle indignité de faire servir à sa vengeance les secrets d'un ami , par lesquels autrefois il marquoit sa tendresse !

Le secret rend la vertu plus estimable , diminuë l'horreur du vice , déconcerte la jalousie , trompe la malignité , sauve la reputation ; & s'il n'assure les succès , au moins diminuë-t-il le chagrin de n'avoir pas réüffi.

Quelques-uns gardent fort bien un secret pendant quelque tems ; mais huit ou dix jours ou moins leur font oublier qu'ils devoient le garder toujours.

DE LA COUR.

LE spectacle qui fournit le plus de quoi réfléchir , c'est le spectacle de la Cour ; & le pais du monde où les réflexions servent le moins en certaines choses , c'est la Cour.

Avec beaucoup d'esprit , mais sans beaucoup de manége , on court grand risque

risque de n'y avoir jamais que de l'esprit.

S'attacher à la Cour sans dessein d'y faire fortune , & negliger tout ce qui peut y contribuer , c'est réüffir , quand on l'a manquée , à faire penser qu'on ne l'a jamais meritée.

§.

Quoi , le premier homme que je rencontre dans la demeure des Rois , c'est *Basilide* ! & *Basilide* surpris me fuit & se dérobe à l'empressement que j'ai de lui parler ; il a ses raisons , & j'ai tort de me plaindre. Instruit que je fai la conduite qu'il tient ailleurs , sans doute il craindroit mon étonnement dans les exercices de Religion où les Princes se trouvent , si j'y voyois son recueillement , la pieuse langueur de ses yeux , la cruauté dont il s'y meurtrit la poitrine , la multitude de signes de croix qu'il y fait. Oui , *Basilide* , fuyez - moi ; ni le respect que j'ai pour les Lieux saints , ni celui que je dois à nos Maîtres , ne pourroient m'empêcher d'éclater de rire , à la vûë du personnage que vous jouëz , & mon indiscretion pourroit vous nuire. Quel dommage , que ce ne soit la grace qui

opere la merveille de ce changement!

La louange, à mon sens, la plus honorable qu'on puisse donner à un Prince, c'est de dire que ses Courtisans sont forcez au moins à paroître vertueux, lors qu'ils cherchent à lui plaire.

A la Cour, plus que par tout ailleurs, les emplois tiennent chacun dans son ordre: comme on y trouve toujours, de quelque rang qu'on soit, des gens sous l'autorité desquels il faut plier, on est bien-aïse aussi de contenir dans la soumission ceux auxquels on commande: de sorte que le dépit d'un Duc mortifié passant par cascade des uns aux autres, va souvent desoler le dernier Officier.

Les differens degrez en dignité forment à la Cour les differentes societez; & tels, peut-être, se seroient estimez à Paris, qui se font un devoir de se mépriser à Versailles.

Il n'est point d'homme à la Cour si heureux, au bonheur duquel un regard favorable du Prince n'ajoute quelque chose: alors le vieux Courtisan oublie les peines qu'il lui en a couté pour s'élever; il oublie, même, qu'il doit mourir.

Quand

Quand on est jeune, on s'attache à la Cour pour soi, quand on est vieux, on s'y attache pour sa famille: à peine a-t-on quelque intervalle, pour éprouver qu'on pourroit vivre ailleurs content.

Une infinité de gens s'y déchainent contre les honneurs où ils desirent de parvenir; mais y arrivent-ils; ce qu'ils pardonnent le moins, c'est le mal que les autres en disent.

On ne doit jamais marquer du mépris pour ce que l'on y souhaite en secret; car s'il arrive qu'on l'obtienne, la honte d'en avoir mal parlé diminue le plaisir de l'avoir obtenu.

La Cour est un assemblage de toute sorte d'esprits; de bons, d'excellens, de mediocres, de tout-à-fait bornez: souvent également inutiles pour y faire son chemin.

Les petits y parlent mal des Grands; peut-être parce qu'ils ne les connoissent pas assez; & la plupart des Grands y méprisent trop les petits, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes.

A des especes de signaux on connoît de loin la marche d'un favori; à la haie qui se forme, & à la foule

F 7

qui

134 DE LA COUR.
qui l'environne, traverser seul les appartemens, grande marque de peu de credit.

Comme rien n'y crée plus vite des amis, qu'un bienfait du Prince; rien aussi ne les détruit plus vite que son indifférence.

Un meuble à la Cour bien mal en place, c'est un Courtisan disgracié.

La présence du Prince y tient tout le monde dans une espèce d'égalité, avec cette différence pourtant, que les Grands plus en vûe y sont forcez à se montrer avec beaucoup plus de contrainte; & que les petits, moins regardez, y jouissent bien mieux d'eux-mêmes.

Il y a des momens où les Rois ne se sentent en rien de leur Royauté; c'est lorsqu'ils sont malades, ou qu'ils sont dans l'affliction. Redevables à ces malheurs, au moins ils apprennent en les souffrant qu'ils sont hommes comme nous, sans quoi ils auroient lieu d'en douter, à voir tout ce qu'on fait pour eux.

A la Cour, deux cens pas plus ou moins mettent comme en étalage presque tous les états de la vie depuis le bas de l'escalier, jusqu'à la Chambre du Roi.

II

DE LA COUR. 135

Il faut l'avouer, il est honorable de servir son Prince; il est doux de le voir & de l'approcher; mais il est cruel, après cinquante années de service, de mourir sans en être connu.

Monter, descendre, s'asseoir, se présenter, se reculer au passage d'un Grand; se prosterner aux pieds d'un autre, fendre la presse, & lui ouvrir les chemins; le quitter à la rencontre d'un plus grand que lui; courir les bras ouverts au-devant d'un homme qui vient de recevoir une grace, & le féliciter; en aborder un autre qui vient de perdre son fils, & pleurer avec lui; faire à la Cour le même manège depuis le matin jusqu'au soir, & y terminer enfin sa vie, après s'être occupé si inutilement pour son salut & pour le Prince; c'est-ce qu'on y appelle être vif sur ses intérêts, & travailler solidement à sa fortune.

Mille personnes y demandent un poste qui vient de vacquer; chacun expose avec tout l'art de la plume les raisons qu'il a d'y prétendre: tous les Protecteurs agissent; on redouble d'assiduité pour se montrer; on détruit en secret les batteries des

COR-

concurrans, & on les deshonne avec adresse; neanmoins pour remplir cette place il faut un certain merite, une certaine capacite, de certains talens. Que fera donc le Prince? en faveur de qui osera-t-il se determiner? suspendra-t-il le soin ordinaire qu'il donne au gouvernement, pour examiner le caractere de ceux qui se presentent, la portee de leur esprit, le fond de leur habileté? ou s'il est force d'en commettre l'examen au discernement de quelqu'un, pourra-t-il s'assurer que les vûes, que la protection, que l'interet n'auront eu aucune part dans le choix de celui qu'on prefere? Etrange embarras pour un Prince qui n'aime que la justice!

Un plaisir, à mon sens, bien digne d'un grand Prince, ce seroit de venger par un bienfait éclatant un honnête homme de tout le mal que ses envieux vouloient lui faire.

§.

LA Cour est un pais orageux, où le mauvais tems est presque la saison ordinaire. Peu de gens échappent à quelques disgraces désolantes; mais rien n'aide si sûrement un honnête homme à s'en consoler, que la pen-
sée

sée qu'il ne les a pas méritées. Tout paroît moins rude à celui qui jouit du témoignage d'une bonne conscience: l'injustice a beau vouloir l'accabler, elle ne peut lui ravir le plaisir que ses vertus lui donnent, & c'en est assez au moins pour adoucir son sort. Il n'en est pas de même de ceux qu'un mauvais usage de leur prospérité, ou qu'une vie criminelle a rendu malheureux, sans ressource pour se consoler, & livrez entierement à leur douleur: leur état est d'autant plus triste, qu'ils ne méritent pas la pitié de personne.

Il n'est pas extraordinaire de trouver des gens que le grand monde ofusque, & que les belles choses lassent bien-tôt: heureux pour eux & pour les autres de n'avoir ni goût ni discernement; ils débarrassent la Cour de leurs personnes; vont avec plaisir habiter les campagnes, & là plus utiles, peut-être, que ne le sont ailleurs ceux qui les méprisent, ils font cultiver la terre, & entretiennent par leurs soins l'abondance dans le Roïaume.

Rien ne prouve mieux à un bon esprit combien les emplois à la Cour les plus brillans sont onereux, que la
la

la legereté dont il se trouve après les avoir quittez.

Lorsqu'on vit à la Cour, & qu'on y travaille à s'avancer, on court grand risque de s'y corrompre. Avec une ame élevée, un esprit excellent, & des intentions très-pures, on peut se préserver de l'air dangereux qu'on y respire; mais s'il faut, pour s'en préserver, avoir en soi l'assemblage de tant de qualitez excellentes; combien y en a-t-il qui s'en préservent?

Le plus noble de tous les emplois auprès des Princes, c'est celui, sans contredit, qui s'exerce avec le plus de candeur & d'innocence.

§.

UN Prince né avec un esprit supérieur, consommé dans la science du gouvernement, trop habile sur ce qu'il doit à chacun de ses Courtisans, pour se laisser surprendre par les ruses de leur esprit ambitieux: parfait connoisseur du vrai mérite; dans l'habitude de le protéger contre la cabale, contre l'artifice, contre la jalousie. Grand d'ailleurs par son habileté dans la guerre, par la gloire de ses armes; par son attachement à sa Religion; en un mot, par toutes les ver-

vertus qui forment les Heros & les parfaits Chrétiens. Un Prince tel que je le dépeins, qui connoît ses avantages personnels, & qui sent toute sa grandeur; que pense-t-il, lorsqu'il considère du haut de son trône les orages que l'ambition, l'envie, la jalousie, la haine, la fureur, le desespoir forment sous ses pieds? Cette foule d'hommes que tant de passions remuent, qui s'offrent pour sacrifier à sa gloire des vies précieuses à leurs familles, de florissantes jeunesse, de doux établissemens; mais que le seul espoir de la récompense fait presque toujours agir; que l'ambition & la vanité fixent autour de son trône; que pense, dis-je, ce Prince alors de Dieu, de lui-même, & de tout ce qui l'environne?

On l'a dit; un homme d'un bon esprit puise à la Cour le goût de la retraite; mais qu'on me permette d'ajouter que c'est moins par chagrin contre les grandeurs, que par dépit contre lui-même de s'en occuper plus qu'il ne veut.

Quel plaisir n'y trouve pas un Misanthrope? là, délicieusement humecté de ses sombres vapeurs, il y voit les Grands avec leurs foiblesses, les

les petits avec leurs inquietudes , & tout lui paroît une heureuse confusion de tous les états & de toutes les conditions. La ruine de l'un & la disgrâce de l'autre l'y amusent également , autant que le ridicule qu'il suppose dans tout ce qu'il examine. Tantôt c'est un événement lugubre qui arrive , & qui justifie fort clairement ses folles propheties ; aujourd'hui c'est un favori qui tombe , dont il avoit prévu la chute , & demain il aura s'il veut à y blâmer la même avidité pour la fortune. Quel plaisir , encore un coup , pour cet homme de se voir dans un país si contrefait , & où il ne trouve rien de raisonnable que lui seul !

La Cour est une espece de creuset , qui separe l'honnête homme d'avec celui qui ne l'est pas : les societez y marquent assez les caracteres.

Crispe m'observe , & il me fuit ; il se joint à une troupe de Seigneurs , & je l'attens ; il les quitte , & je m'avance : prêt à l'aborder , il froncé le sourcil , & se détourne : sans doute ma manœuvre l'inquiète : mais que faire ? faudra-t-il que je grimpe trois étages , pour ne lui remettre qu'u-

ne

ne lettre avec plus de bienséance ?

Quelle folie à *Crispe* de vouloir y copier les Grands qui le méprisent , & d'y mépriser les petits , qui peut-être l'honoreroient !

§.

HOMMES inconnus , mais qui n'êtes attachez qu'à vos devoirs , consolez-vous de l'obscurité où vous êtes ; votre Roi fait de vos vertus le plus précieux ornement de sa Couronne : suivez-le jusqu'au pied de nos Autels ; vous y verrez ce Heros plus humilié que vous-mêmes à la vûe de nos Mysteres ; vous l'y verrez mépriser la fausse gloire qui coûte le sang des peuples , & gémir de la triste necessité de le répandre ; vous l'y verrez se joindre à vous , & demander avec bien plus d'ardeur encore votre propre repos : là anéanti devant son Dieu , il apprend aux Grands à respecter vos humiliations , à aimer votre abaissement , & à vous honorer comme des hommes qu'il imite. Encore un coup , consolez-vous ; vos vertus sont enfin dans toute la splendeur qu'elles meritent , & vous êtes aujourd'hui d'autant plus respectables , que le plus grand

142 DE LA COUR.
grand Prince de la terre ne respecte
que vous seuls.

§.
QU'IL est doux de vivre libre à
la Cour, d'y être assez peu dans les
honneurs pour n'en redouter pas la
perte, & assez content de son sort
pour n'y avoir qu'à cultiver ses a-
mis!

On y trouve bien plus aisément
qu'ailleurs des gens d'un commerce
aisé, d'une société charmante, &
avec lesquels l'esprit & le mérite
tiennent lieu de haute naissance, de
grands emplois & de richesses; mais
tout-à-fait inutiles par leur peu de
credit, ils sont presque toujours ré-
duits à être seuls.

Ce n'est donc que pour la Cour
que les années ont moins de douze
mois; une infinité de gens y pa-
roissent déjà vieux, sans qu'on se
soit encore aperçû qu'ils ayent vé-
cu.

Quelle sottise d'y venir mourir
en Courtisan, après n'avoir été
qu'un Citoyen inutile, ou de se don-
ner pour un Citoyen fort utile, après
n'avoir été toute sa vie qu'un Cour-
tisan!

Il ne faut être ni Philosophe, ni
Ma-

DE LA COUR. 143
Magistrat, ni homme de guerre pour
précisément vivre, se tenir sur ses
pieds, & se présenter au passage du
Prince; néanmoins un homme de
Cour, qui est incapable d'autre cho-
se, ne laisse pas souvent de faire plus
l'important qu'un autre.

Que cette Cour seroit digne d'un
grand Roi, où les jeunes gens ne
sauroient être introduits qu'ils ne fus-
sent en état de servir la patrie; ou si
l'on n'y voioit que de sages vieil-
lards, qui après avoir blanchi dans
les travaux de l'Etat, viendroient
rendre la jeunesse d'un Prince respec-
table par leur présence, ou recevoir
d'un Monarque genereux les récom-
penses qu'ils méritent!

Il réjaillit je ne sai quelle Majes-
té du Prince sur ceux qui ont l'hon-
neur de l'approcher de près, qui im-
pose malgré qu'on en ait. Si la plû-
part vouloient prendre quelque cho-
se sur leur humeur, se rendre plus
sociables, hazarder, même, de se
faire aimer; peut-être y réussiroient-
ils.

A la Cour on se lasse bien-tôt d'é-
tre confondu dans la foule; ébloui
de toutes parts, on voudroit bien
éblouir les autres de soi-même; mais
com-

144 DE LA COUR.

comment s'y prendre ? Toutes les ruses de la fausse piété y sont usées, & personne n'y veut faire valoir les qualitez de son concurrent. A quoi donc se résoudre, pour y faire parler de soi ? à une chose, *Menippe* ; à y mourir : alors vous y serez connu, & l'on y dira peut-être pendant un jour : *Menippe* mourut hier ; c'est dommage, c'étoit un fort bon homme.

Voulez-vous y être grands ; voulez-vous qu'on vous y regarde avec estime ? craignez Dieu ; aimez votre Roi, protégez les gens de bien ; que l'entrée de vos Hôtels ne soit point interdite aux malheureux ; que vos tables ne soient occupées que par d'honnêtes gens, & des personnes d'esprit ; que vos créanciers ne gemissent point inutilement à vos portes ; qu'on vous connoisse bien plus par les qualitez d'un homme de probité, que par les discours de tant de flatteurs qui vous devorent ; piquez-vous du plaisir de faire des heureux, d'employer votre crédit à venger un innocent opprimé, ou à le dédommager de ses malheurs ; ayez de la douceur pour ceux qui vous sont subordonnez ; de la charité pour
les

DE LA VIE PRIVE'E. 145

les pauvres, & de l'honnêteté pour tout le monde ; alors vous serez grands à la Cour & à la Ville, sans cette foule de domestiques qui vous suivent, sans vous ruiner par le jeu, sans croupir dans la mollesse, & sans abréger vos jours par la débauche.

DE LA VIE PRIVE'E.

RAREMENT se détermine-t-on à la vie privée par une saine raison : la ruine des affaires y réduit bien plus de gens, que la prudence.

Les uns trouvent la vie privée une vie trop obscure, les autres trouvent la vie du grand monde une vie trop éclairée ; chacun en pense selon qu'il aime à être caché ou à ne l'être pas.

Lorsqu'un jeune homme fatigué de spectacles, de bals & de festins, rentre par un retour forcé dans le repos d'une vie moins bruiante, quel attachement pour sa nouvelle situation ! Mais s'y est-il tranquilisé pendant huit jours ; quelle vivacité pour en sortir !

Il y a d'étranges caractères : Il
G faut

faut que la mort enleve les trois plus illustres têtes d'un Roiaume, pour les convaincre à soixante ans que le faste du grand monde n'est qu'une fumée, & son éclat une illusion. Tous leurs amis ont péri à leurs yeux; tous leurs parens sont morts; pourquoi en eussent-ils été émus? ce n'étoit que des amis & des parens. Dans les grands événemens de cette espece, il y a une singularité bien plus flatteuse à marquer sa douleur par le choix d'une vie plus retirée, & qui va surprendre le Public; mais si ces retours à la Raison font honneur à quelques-uns, l'occasion qui les excite coûte bien cher aux autres.

Une vie où tout est caché; l'esprit, le merite, les talens; où l'amour propre ne sauroit être flaté par les applaudissemens du grand monde, sans doute ne sauroit être agréable aux ambitieux: leur sort n'est pas d'être faits comme ces autres hommes qui ne veulent qu'être heureux, & quelquefois jouir d'eux-mêmes; il leur faut des vicissitudes éclatantes dans le cours de leur vie, de grandes armées à commander, des victoires & des triomphes: sem-

bla-

blables à ces grands fleuves qui étalent toute leur magnificence pour s'aller perdre avec plus de majesté dans la mer: ils veulent courir pompeusement à leur tombeau.

Pour l'ordinaire nous ne renonçons au grand monde, que parce qu'il est dégoûté de nous, rarement parce que nous en sommes dégoûtés.

Le monde n'a pas changé, il est aujourd'hui ce qu'il étoit il y a mille ans. De tout tems un vieillard dans les fêtes galantes, dans les spectacles publics a paru ridicule, insensé, indigne de cette portion précieuse de la vie qui doit servir d'instruction à la jeunesse. En effet, cet âge où la sagesse doit avoir triomphé des passions, qu'auroit-il de respectable dans un homme adonné à tous les plaisirs, amusé par des folies, le jouët des femmes & le scandale des jeunes gens? Oui, je le soutiens; peut-être sans ces jours si longs, & qui ne perpetuent que l'exemple du desordre; vous Sages, vous Philosophes, vous qui avez tant travaillé pour bannir le vice du monde, vous y auriez réussi. Les hommes se seroient rendus enfin à vos maximes, &

G 2

vous

148 DE LA VIE PRIVE'E.
vous n'auriez pas le déplaisir de n'en avoir profité que vous seuls.

§.

QUOI ! toujours dans le grand monde, sans force pour en soutenir les fatigues, & sans vivacité dans le cœur pour vous amuser de vos passions ? A quoi donc pensez-vous, vieux *Olibas* ? Faut-il vous faire apercevoir que vous n'êtes plus sensible à rien, & qu'il n'est point de sort plus misérable que de se deshonorér sans plaisir ?

Quelle honte d'aimer ses enfans jusqu'à souffrir tous leurs desordres ; mais de ne les aimer pas assez pour se moderer dans ses dépenses, & leur laisser du pain !

§.

JEUNE *Amalecton*, que vous êtes à plaindre ! sans doute quelque grand malheur vous jette dans cette profonde mélancolie : votre visage est abbatu, vos yeux sont éteints, & une sombre tristesse paroît vous occuper tout entier. On ne vous voit plus sur nos théâtres à la tête de nos jeunes Seigneurs, ni au Cours dans cet équipage si galant, ni dans nos jardins aux cercles des jeunes *Amarontes*. Toute votre maison est dif-

DE LA VIE PRIVE'E. 149
dispersée ; tous vos esclaves vous ont quitté ; vos meilleurs amis vous fuient, & vous les fuiez vous-même ; vous n'aimez que la solitude, & tout le monde vous y abandonne. Encore un coup, que vous êtes à plaindre ! Mais d'où peut vous venir ce dégoût de toute chose ? D'où vient ce mépris dont on vous accable de toutes parts ? Je le devine, *Amalecton* ; poussant votre ambition au de-là de votre naissance ; sans doute trois années vous ont suffi pour vous ruiner sans ressource.

Si certains Peres pouvoient transmettre à leurs familles le bon sens qui les a contenus dans un train de vie toujours modeste ; au moins avec peu de bien les laisseroient-ils riches ?

Chaque état de vie a sa modestie qui lui est propre. Le Roturier qui veut trancher du noble, n'est pas moins fou que le simple Gentilhomme qui veut trancher du grand.

Qu'on donne quelque chose aux bienfécances du monde, je le veux ; mais ne peut-on s'y soutenir qu'aux dépens de cent malheureux ? faut-il refuser l'aumône à tous les pau-

vres pour y vivre plus splendidement? mourir de faim pendant un mois; pour y mieux regaler pendant un jour? languir dans la misere, plutôt que de se mesallier? risquer tous les vices de l'oïveté, pour ne point avilir son rang par le travail? Faut-il, dis-je, jusqu'aux pieds de nos Autels s'aller donner en spectacle à tout le peuple, se plonger dans le duvet, se rouler sur le velours pour y prier plus noblement, & mieux en femme de qualité? Honteuses bienséances, usages scandaleux! doit-on s'attendre qu'on s'en corrige, dès que la vanité les justifie?

Ne voulez-vous briller qu'aux yeux des fots? donnez-vous un carosse léger, deux coursiers furibons, quatre gueux qui vous suivent, & un coureur qui vous précède; alors vous y réussirez.

Je laisse à qui voudra à se repaître des chimères; pour moi, tranquille dans mon foier, je vis content sans m'appauvrir.

Le grand monde n'a qu'un point de vûe qui seul lui donne de l'éclat: semblable à une perspective, il ne gagne qu'à être vû de loin.

Avec un peu de sagesse on ne sau-

fauroit envier l'inquiétude de nourrir cinquante domestiques, de fournir à une grosse table, d'entretenir cinq ou six maisons superbes à la ville & à la campagne; & on se passe parfaitement d'être la ressource des flatteurs, l'asyle des faineans, & la dupe des grands Seigneurs. Un homme judicieux ne fuit point les plaisirs; mais il les prend quand bon lui semble, avec ceux qu'il lui plaît, & comme il veut; il ne dépend en tout que de lui-même.

Je le fai, c'est du ressort de Grands d'aimer la gloire; ils ne doivent parvenir aux premiers postes, qu'après avoir rendu à l'Etat des services éclatans, & par-là ils se trouvent engagés à sacrifier une partie de leur vie au tumulte des armes, & à l'intrigue du grand monde. Mais quelque honorables que soient les titres de Heros, de Conquerans, de vainqueurs des Nations; quelque magnifiques que soient les honneurs & les distinctions qu'on y a attachées, ne puis-je pas dire que de travailler à les meriter, c'est la peine de leur naissance?

Heureux celui qui fait se borner; il ne lui en coûte presque rien pour

152 DE LA VIE PRIVE'E.
vivre heureux dans son état ; & s'il lui arrive quelque disgrâce, au moins s'y trouve-t-il à l'abri d'en réjouir le Public.

Qu'on me convainque si l'on peut, que l'ame d'un honnête homme ne fauroit se contenir dans l'obscurité ; qu'elle n'est faite que pour le grand jour , & que sa premiere destinée, e'est de briller dans le beau monde ; & alors je ne croirai ni à la Philosophie, qui m'apprend d'autres moiens pour être heureux , ni à ma Religion qui m'ordonne de me cacher : je deviendrai aussi peu raisonnable qu'on voudra.

Ma maison est petite, mais je m'y trouve au large : je n'ai qu'un seul valet , mais plusieurs m'embarasseroient : un seul plat fait tout mon repas , mais je mange très-peu : je ne suis point connu , mais qu'importe que je le sois : je ne cultive que deux amis, mais ils font tout mon plaisir ; voudrois-je autre chose que d'être heureux ?

Sans doute , il est necessaire que l'homme ignore tout le prix de sa liberté , & combien il lui seroit aisé d'en jouir en se bornant à peu de chose ; s'il le connoissoit, il se rendroit bien-

DE LA VIE PRIVE'E. 153
bien-tôt independant , & l'on ne tarderoit guères à voir le monde dans le desordre. Mais qu'on donne comme un trait d'habileté de risquer tout pour s'élever, j'ai honte de l'éducation qui l'inspire.

Je ne suis point surpris que le même passe successivement du soin de l'agriculture au commandement des armées , & du commandement des armées au soin de l'agriculture. On peut être Philosophe & bon Citoyen tout ensemble : je voudrois seulement pour notre gloire que chaque siecle en fournît un exemple.

§.

GRANDS du monde, je ne cherche point à vous déplacer ; je vous laisse dans toutes vos dignitez , & dans vos postes : soyez-y la consolation ou la terreur des peuples : disposez-y de la destinée de tous les hommes , que l'Univers entier ne retentisse que de vos noms ; qu'il ne reconnoisse rien de plus respectable, rien de plus grand que vous, j'y consens ; mais je vous demande : Comment pouvez-vous disparoître un seul moment d'un monde si flatteur ? Pourquoi vous retirer si souvent dans vos agréables solitudes ? les honneurs pourroient-ils vous

154 DE LA VIE PRIVÉE.

devenir importuns ? ou plutôt vous lasseriez-vous à la fin de nos respects & de notre parfaite soumission ? avouez-le : vous ne connoissez rien de plus doux que d'être quelquefois ce que nous sommes toute la vie.

Ne persuadera-t-on jamais qu'on ne peut aimer à dominer que par une vraie bassesse ; que les respects que forment l'indigence & les besoins ne sont que des respects forcez ; & que ceux qui les rendent ne haïssent rien tant que la vanité qui les exige ? Un homme d'esprit , & qui a de l'élevation , se connoît trop bien pour ne rougir pas du trop de déférence qu'on lui marque : il voit sans chagrin ses antichambres vuides ; le froid des yeux qui le regardent , & le peu d'empressement qu'on a à l'approcher. Bien plus désintéressé encore , il pardonne de bon cœur le peu de cas qu'on fait de lui.

Il n'y a qu'un âge propre pour le grand monde ; & ce n'est ni lorsque la Raison est dans toute sa vigueur , ni quand le cœur s'est dégagé de ses passions , ou que l'expérience peut rendre sage & judicieux : c'est lorsqu'il est utile de vivre sans reflexion , d'ignorer les perils de la jeunesse , & de s'a-

veu-

DE LA VIE PRIVÉE. 155
veugler sur l'avenir. Un homme sans d'autre qualité que d'être vif , brillant , hardi , l'amuse par merveille , & en est bien mieux amusé qu'un autre.

§.

JE n'envie , Mesdames , ni vos appartemens superbes , ni la richesse de vos meubles , ni la délicatesse de vos tables ; je vous y laisse plongées dans la mollesse , inaccessible à toutes les miseres humaines. Je ne veux ni de tous ces valets qui vous servent , ni de tous ces chevaux qui vous traînent , ni de vos chiens , ni de vos chats , ni de vos singes. Je vous abandonne le fatigant plaisir de passer toutes les nuits au jeu , de reposer mal pendant le jour , de n'avoir des bras que pour ne rien faire , des jambes que pour n'être jamais qu'assises. Que je ne sois ni assez dans l'élevation pour être admis chez vous , ni assez oisif pour y aller perdre mon tems ; je n'en suis point chagrin , que , même , je n'y sois pas connu : je m'en inquiète encore moins ; je me réfugie dans une société plus aimable ; j'y trouve un grand fonds de religion , avec beaucoup d'enjouement ; de la vivacité , avec beaucoup de retenue ; & de la politesse avec beaucoup de

G 6

fin-

sincérité. Tous les honnêtes gens y vont en foule ; la vertu y est noblement amusée ; le mérite y est caressé ; les gens d'esprit y sont chéris ; en faut-il davantage pour se passer de vous ?

Ce n'est pas assez que d'être riche pour se soutenir dans le grand monde ; tout bizarre qu'en est l'idole, on ne réussit point en la servant en étourdi : sa première maxime, c'est de faire des dupes ; & son plus grand plaisir, c'est d'en rire sans pitié.

Rien de plus commun que de voir certaines gens y paroître, & en disparaître tout à coup : Vrais poissons volans qui s'élancent dans l'air ; mais à peine sont-ils secs, qu'ils retombent dans leur centre.

Vit-on toujours tranquille dans ce beau monde ? ne souffre-t-on jamais de s'y voir effacé par des gens plus à son goût que soi, plus aimables, plus riches, plus autorisés par leur naissance dans les grands airs qu'on y veut prendre ? Y trouve-t-on des amis plus sincères qu'ailleurs, des sociétés plus spirituelles, des entretiens plus doux & plus utiles ? les secours y sont-ils plus prompts dans l'occasion, les ressources plus consolantes ?

Si

Si je m'en éloigne, m'y trouve-t-on à redire ? Si je m'y ruine, y suis-je dans une plus grande vénération ? Si j'y meurs, en est-on moins dans les plaisirs ? O erreur ! ô folie ! l'épreuve qu'on en fait peut-elle être inutile ?

Ne cherchez-vous que le repos ? passez-vous de vaincre des difficultés, de franchir des obstacles, d'éviter mille pièges, de désirer ardemment, de languir dans vos espérances, de déguiser vos inquiétudes, d'échouer presque toujours en tout : passez-vous, dis-je, de tous ces embarras, & vous viendrez sans y penser au point où vous voulez être.

§. INFORTUNÉE *Ariane*, vous falloit-il un si beau naturel pour vivre dans un monde où la sagesse ne trouve que des écueils, où la bonne foi est si infructueuse, & la modestie si peu recherchée ? N'aviez-vous cultivé tant d'esprit que pour être exposée à des entretiens pueriles, ou à des amusemens frivoles ? A quoi vous sert une éducation si chrétienne, dans un pays où le seul art de se bien mettre tient lieu de tout, où le plus bel âge se passe dans de folles amours, &

158 DE LA VIE PRIVÉE.

le reste de la vie dans une honteuse oisiveté ? N'aviez-vous de la beauté que pour y rebuter un époux , de la douceur que pour soutenir ses caprices , & de la moderation que pour souffrir ses mépris ? Non , vous n'êtes point où vous devriez être ; un pere plus judicieux , & cent mille écus de moins , sans doute vous eussent renduë heureuse.

Il est fâcheux qu'il naisse de la difference des conditions tant d'antipathie entre les hommes : s'ils se regardoient avec plus de consideration , ils n'en viendroient pas du mépris des personnes , au mépris du merite qu'elles ont , & il leur seroit facile de profiter les uns des autres. Mais quelle apparence qu'un homme du grand monde veuille aimer sa femme avec autant de bonne foi qu'un artisan aime la sienne , & qu'un artisan à son tour se pique d'autant d'honneur qu'un homme du grand monde ? C'est bien à tort qu'on se glorifie de la Raison , quand on ne fait pas la respecter dans quelque sujet qu'elle se trouve.

§.
Je le vois , *Coribule* , dans ces cercles où l'on manque d'assez de jugement

DE LA VIE PRIVÉE. 159

ment pour vous croire un habile homme ; vous triomphez contre le sage qui vit content de peu : s'il est heureux dans son état , dites-vous , nous le sommes dans le nôtre ; s'il fuit nos plaisirs , nous fuions sa mélancolie ; s'il méprise nos amusemens , nous faisons peu de cas de sa retraite. Pourquoi vient-il nous fatiguer de réflexions ? sommes-nous faits pour suivre ses caprices , pour nous regler par son humeur , pour ne vivre qu'à sa mode ? Qu'il ne cesse , s'il veut , d'en rire , ou qu'il en gemisse sans relâche , nous n'en ferons ni pis ni mieux : chacun a sa folie ; mais la plus triste de toutes , c'est de s'affliger de la folie des autres. O *Coribule* , que vous êtes vif & peu sensé ! mais écoutez ce même homme un seul moment ; il vous dit que sa moderation le rend heureux , parce qu'elle lui assure son repos , qu'il jouit d'une santé parfaite , qu'il vit libre , sans remords dans sa conscience , sans regret sur le passé , & sans inquiétude sur l'avenir : qu'il n'a besoin ni de carosse pour faire des visites inutiles , ni d'un grand nombre de domestiques pour les laisser oisifs , ni d'un Palais spacieux pour n'en oc-

cu-

cuper qu'un seul recoin. Qu'il mange sans se suffoquer, qu'il se defalte sans s'abrutir, qu'il s'égaye sans se dégoûter de ses devoirs. Il va plus loin ; il vous demande si vous n'êtes en ce monde que pour jouir brutalement des travaux du Laboureur, & du patrimoine du pauvre ? Si vous n'avez de si beaux talens que pour n'être qu'un amusement pour les femmes, & pour ne vous occuper que de bagatelles ? Si vous ne portez un si beau nom que pour scandaliser de votre peu de courage les Tuilleries pendant l'Eté, & tout Paris de vos débauches pendant l'Hyver : si, inutile à l'Etat, vous devez jouir des honneurs de vos ancêtres : si, insensible à la Religion, vous pouvez prétendre à la reputation d'honnête homme : si, oisif toute votre vie, il vous appartient de mépriser ceux qui s'occupent utilement, qui vous édifient par leur sagesse, & qui vous portent à la vertu par leur exemple. Répondez, *Coribule* ; mais la parole vous manque, votre bel esprit est à bout, & à peine en avez-vous assez pour rougir de votre défaite.

Qu'on s'examine dans le train d'une vie trop répanduë, & l'on reconnoîtra

tra bien-tôt que les peines l'emportent infiniment sur les plaisirs. On a vû souhaiter à un grand Homme le sort d'un particulier qui se trouve forcé à ne voir que peu de gens ; & il n'en donnoit point d'autre raison, que la fatigue de soutenir dans un certain monde toutes les liaisons qu'on y forme.

Avec beaucoup de politesse on y cache souvent beaucoup d'ennui, & loin qu'un air ouvert & careffant y fasse toujours de vrais amis, il ne sert qu'à attirer davantage une infinité de gens qui incommovent.

On a beau dire, le grand monde ne sauroit s'accommoder de peu de complaisance ; quand il veut rire, il veut qu'on rie, & la moindre chose qu'on puisse faire en sa faveur, c'est de n'avoir point de volonté.

Faut-il beaucoup d'esprit pour n'attirer à une bonne table que des gens oisifs, pour se ruiner mal-à-propos, pour perdre tout son tems dans le jeu, pour dormir dans un lit en broderie, & pour s'ennuyer la moitié du tems avec des glaces, des marbres & des dorures ? Neanmoins malgré tout ce que nous voyons, qui décide plus brusquement sur le merite d'un hom-

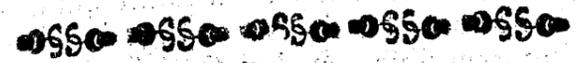
162 DE LA VIE PRIVE'E.
homme, que les gens du grand monde?

Le beau monde peut regarder en pitié le reste de la terre, on le lui permet; mais peut-être trouve-t-on ailleurs plus communément de belles âmes, de bons cœurs, d'excellens esprits, de grands Hommes.

§.

O *Trasimene*, vous seul vous connoissez la véritable félicité; content de l'héritage de vos pères, vous y bornez tous vos desirs, & l'éclat des grands biens ne vous dégoûte point de la médiocrité des vôtres! Que vous êtes heureux! vos jours coulent en paix dans le sein d'une famille aimable, & vous n'êtes point tenté d'aller poursuivre une félicité plus pompeuse. Si vos amis vous visitent, vous les recevez sans contrainte; vos entretiens sont paisibles; vos entretiens sont enjoués & vos amusemens sont ingénieux. La mort d'un Grand ne change point votre tranquille situation, & votre désintéressement vous met à l'abri des disgrâces du sort. O *Trasimene*, cachez tant de sagesse à nos vanités, à nos pompes, à nos folles dépenses: un homme comme vous en fait rougir trop d'autres.

R E-



REFLEXIONS

S U R

DIFFERENS SUJETS.

RIEN de plus diversifié que ce qui se passe dans le monde; presque toutes les mêmes entreprises ont différens succès. Les dignitez, les emplois, le bonheur, les disgrâces roulent des uns aux autres: toutes les opinions changent: le goût des bâtimens, de la parure, des plaisirs, des viandes même, & des boisons, varie. Ce qui signifioit une chose, ne la signifie plus: l'Ode est à la mode; les bouts-rimez sont tombés; le Roman a eu son tems; le stile de la Chaire a eu le sien, en un mot, presque tout passe, & tout revient; mais ce qui ne passe jamais, c'est la vanité de croire que tout ce que l'on fait est toujours ce qui se peut faire de mieux.

§.

IL y a une police qui fait enfermer les

les fous, & il n'y en a point qui fa-
se honorer les sages : un Juge doit être
incorruptible, & l'on sollicite ouver-
tement. On chasse les faineans des
Villes, & les libertins y sont tran-
quiles. L'innocent perit sur l'échaf-
faut, & le coupable meurt dans son
lit. Malheureuse condition des hom-
mes ! Egalement impuissans à reme-
dier à tous les desordres, comme à
récompenser toutes les vertus; nean-
moins ils prétendent se suffire à eux-
mêmes.

§.

Si les hommes avoient autant
d'honneur qu'ils se piquent d'en avoir,
si la probité regnoit seule sur la terre,
on verroit disparoître les rouës, les
chaînes, les prisons : ressources af-
freuses pour forcer les hommes à ne
point s'affaîner les uns les autres; à
vivre entr'eux aussi paisiblement que
presque tous les animaux de la même
espece vivent ensemble.

§.

A u milieu de nôtre France est une
Isle fameuse par l'extrême folie de
ceux qui la frequentent : des peres y
cherchent de quoi ruiner leurs enfans;
des enfans, des titres pour ne point
obéir à leurs peres : des femmes y
bri-

briguent la liberté de quitter leurs ma-
ris : des maris, le pouvoir de faire en-
fermer leurs femmes : des freres y re-
velent les secrets honteux de leurs fa-
milles : des Nobles y demandent de
quoi tyranniser leurs vassaux, de quoi
humilier ces Nobles. Enfin, la mau-
vaise foi seule a droit, ce semble, d'y
porter ses richesses, & d'entretenir le
commerce entre cette Isle & le reste
du Royaume. Quel séjour ! les ha-
bitans y paroissent toujours revêtus
d'un appareil lugubre; & quelque sa-
ge qu'ils prétendent que soit leur po-
lice, neanmoins personne presque
n'en sort que ruiné ou que pour être
conduit sur l'échaffaut. Quel est l'é-
tranger qui ne sera surpris de voir
que cette Isle est neanmoins le lieu de
France le plus peuplé ?

§.

A voir agir les hommes, on diroit
qu'ils ne sont destinez à ne commer-
cer ensemble, que pour se rendre re-
ciproquement malheureux.

Ceux qui vendent & ceux qui ache-
tent songent également à se trom-
per.

Le Marchand dans sa boutique de-
vore les passans de ses deux yeux; &
s'il n'a vendu dans la journée, ou
plu-

plûtôt s'il n'a trompé que médiocrement, furieux dans son domestique, il ne se couche qu'avec le dessein de s'en dédommager sur le premier venu.

L'Avocat immobile dans son cabinet s'y desseche par ses tristes meditations sur la misere qui force les hommes à être aussi pacifiques qu'ils lui paroissent. Mais le Procureur plus impatient roule les tavernes ; va à la découverte des querelles entamées, & les fomenté avec tant d'adresse, qu'enfin on est obligé d'en venir à son ministere pour les reparations.

Le Poëte inquiet dans son grenier, battu de tous les vents, bat de sa plume tout l'Univers ; & tout accablé qu'il est de misere, il méprise arrogamment l'habileté de l'homme d'affaire, & les progrès du Negociant.

L'homme de guerre ne respire que la desolation du genre humain, & taxe d'infamie la vie tranquile du Bourgeois : le Bourgeois méprise en secret la vie brutale du Guerrier, & les chimeres dont il s'occupe.

Le Campagnart fait pitié à l'homme de Ville ; l'homme de Ville à l'homme de Cour ; & l'homme de Cour à son Maître.

L'hy-

L'hypocrite se pare de l'exterieur d'un homme de bien ; & à la faveur de ce déguisement, il enleve à la vertu les honneurs & les récompenses.

La jalousie revolte l'habile homme contre l'habile homme, & l'habile homme enfin se rend odieux à l'ignorant par trop de fierté & par trop de présomption. . . D'où vient donc qu'on aime avec tant d'ardeur à vivre dans une Region si malheureuse, dont les habitans ne s'occupent qu'à se troubler reciproquement, à se mépriser, & à se nuire les uns aux autres ? Et quelle est la folie de ceux qui s'allarment de quitter un séjour où l'on ne goûte jamais les charmes de la paix, ni les douceurs du repos ? Mais le pourra-t-on croire ! ceux qui s'y plaisent le plus, ce sont ceux qui s'aiment le plus eux-mêmes.

§.

ON aime à se retirer chez soi pour être en liberté ; on s'y délasse, dit-on, du ceremonial ennuyeux dont on a chargé le commerce du monde. L'embaras de s'aborder & de se quitter dans les regles, est d'une si grande gêne qu'on ne peut tenir contre.

168 REFLEXIONS
 tre. C'est ce que disent les mêmes hommes qui s'imposent toutes ces loix, & auxquelles ils s'assujettissent sans plaisir. Mais si c'est une extrême folie de ne pas convenir de rendre le commerce de la vie moins fatiguant qu'il n'est; quelle injustice n'est-ce pas de traiter de grossiers ceux qui sont en cela bien plus raisonnables que nous?

§.

IL y a des esprits inquiets qui ne s'accroissent de rien; il y en a d'autres qui s'accroissent de tout. Pourroit-on me dire lesquels de ces deux sortes d'esprits approchent le plus des esprits raisonnables?

§.

ON ne cesse point d'être sage, quoi qu'on ne le paroisse pas dans de certaines circonstances. La sagesse & l'habileté raisonnable n'ont rien d'incompatible: il est même nécessaire de ne point fatiguer l'envie par une manière de vivre trop constamment étudiée: il faut lâcher à cette cruelle quelque défaut de peu de conséquence pour l'amuser, & l'empêcher par-là de darder son venin contre les qualitez qu'on veut garantir de sa

SUR DIFFERENS SUJETS. 169
 sa fureur. Faire toujours l'homme de conséquence; affecter un air important en tout; vouloir s'attirer tous les suffrages, c'est se déclarer sans mystère sur la haute estime qu'on a de soi; & sur le mépris qu'on fait des autres; mais au lieu de faire des admirateurs de son mérite, on ne fait que des envieux; & avec de tels ennemis, il n'est point de réputation qui ne risque.

§.

SAVOIR distinguer ce que les autres ont de bon, & savoir s'en servir, c'est la marque d'un discernement exquis, & tout ce qu'on peut attendre de plus utile de son Esprit & de sa Raison. Quelques-uns lisent, & ils ne retiennent que ce qu'il y a de mauvais dans un Livre: d'autres admirent la politesse d'un homme de Cour; mais assez corrompus, ils n'y mettent que ses vices. A voir agir les hommes, on diroit que le ridicule & le mauvais ayent seuls le droit de passer des uns aux autres, & que la destinée des bonnes qualitez, c'est de perir en ceux en qui elles se trouvent.

H

§. ON

§.

ON évite dans une promenade ces hommes oisifs , qui semblent n'être sortis du neant que pour peupler les places , les caffez & les jardins publics ; qui abordent gens qu'ils connoissent & qu'ils ne connoissent pas, pour apprendre des nouvelles , ou pour en debiter. Mais on se trouve saisi par un bouru ou par un mauvais plaisant, au goût de qui personne ne marche, ne s'affied, ne se leve , ne se présente , ne parle & n'est habillé comme il faut : de quel côté donc se tourner ? toutes les allées du jardin sont pleines ; il y a des hommes dans tous les recoins, & des hommes sur tout qui n'ouvrent la bouche que pour fatiguer par leurs fades observations.

Je n'aimerois point à me trouver en public avec un homme qui , comptant me faire honneur , ne laisseroit pas de souffrir en secret de mon abord ; non plus qu'avec une personne de ma portée , lorsque s'apercevant que sa compagnie me deviendroit incommode , attendroit , pour me quitter , que je l'en avertisse par mon ennui.

Qu'on

Qu'on écoute de ces faineans , ils voudroient qu'un General ne pût survivre à la perte d'une bataille ; qu'il en mourût de douleur ; & ils le voudroient , même , sans examiner si c'est par la seule faute qu'on a été battu ; mais fait-il des actions qui le mettent au rang des Heros , à peine lui pardonnent-ils la joie innocente qu'il en goûte. L'un est le sentiment de l'envie qui triomphe ; & l'autre , celui d'une jalouse humeur qui cherche à se consoler : tous deux dignes , sans doute , du mépris de celui qui les excite.

§.

POURQUOI prévenez-vous le tems , *Amandor* , qui doit vous separer des hommes ? que n'attendez-vous que la mort vous en separe pour toujours ? Quoi ! dès l'âge de trente ans l'on ne vous voit ni dans les promenades publiques , ni dans les spectacles , ni dans les Palais des Grands. Toute la vie dans votre cabinet ; vous en faites votre demeure la plus délicieuse. A quoi donc pensez-vous , de mourir par avance à tous les plaisirs ? sortez de cette affreuse retraite :

H 2

re.

172 REFLEXIONS
 revenez à nous : reparoissez sur le theatre du monde ; on vous y souhaite ; votre memoire y est chérie ; le grand spectacle de l'Europe y occupera noblement votre sagesse. Vous n'y trouverez plus d'incommodes , de flatteurs , de médifans , ni de faux amis. Tout est changé. On n'aime que les gens de bien ; on ne louë que le vrai merite ; on se taît sur les vices & les défauts ; on n'honore que la vertu. Le Magistrat s'humanise ; l'homme de Cour est plus sincere ; les gens en place sont plus sociables ; les Religieux plus retirez ; les jeunes gens moins dissipez ; les femmes plus attachées à leurs époux ; les gens de Lettres plus contens : en un mot, tout y est digne de vous posséder. Vous souriez , ce semble , de mes discours , & content , dites-vous , de souhaiter au monde cet heureux changement que je suppose , vous vous en tenez à votre maniere de vivre. Rien ne trouble votre tranquillité ; vous n'irritez ni l'envie , ni la jalousie : le faste des Grands ne vous touche ni ne vous incommode : vous apprenez les événemens generaux sans en être inquieté. Par la lecture vous jouissez des beaux esprits de

SUR DIFFERENS SUJETS. 173
 de tous les siècles , & vous êtes à couvert de ceux qui vous fatigeroient. En un mot , occupé de vous seul , vous ne songez qu'à vous procurer les biens les plus précieux , & vous n'en connoissez point d'autres que la tranquillité de l'esprit , & la santé du corps. Que votre sort est doux, *Amandor* ! qu'il seroit digne d'envie ! mais malgré tout , que vous êtes à plaindre , néanmoins , si vous n'êtes que Philosophe !

§.

RIEN de plus embarrassant que de ménager un homme orgueilleux ; mais s'il arrive qu'on ait manqué à son égard , il est facile de l'appaier par le moindre aveu du regret qu'on en a. Sa colere ne sauroit tenir dès qu'on l'autorise à croire qu'il est homme qu'on songe à ménager.

Un plus grand écueil à éviter , c'est de railler un Grand : son élévation ne laisse pas assez de liberté à l'esprit pour y réussir heureusement ; & son ressentiment est trop à craindre dès qu'il ne le trouve pas bon. Un homme sage le laisse tel qu'il est , & ne souffre ses caresses qu'avec la même pré-

H 3

cau-

174 REFLEXIONS

caution qu'on souffre le scorpion, qui fiate de la tête, & qui pique de la queue: il peut y avoir quelque différence; mais le plus sûr est de s'en défier..... Avoüons néanmoins que ceux qui nous insultent mal-à-propos, par des discours piquans, meritoient bien d'être mortifiez par quelque réplique vive & judicieuse. Peu se retireroient, peut-être, d'un assaut d'esprit, victorieux & contents.

Il faut trop de choses pour railler heureusement, outre beaucoup d'esprit, de vivacité & de bon sens pour répliquer judicieusement, vite & sans embarras. Il faut attaquer un homme de maniere qu'il puisse se justifier sur le champ du ridicule qu'on lui impute, & ne lui rien dire qui lui donne à penser qu'on cherche à l'inquieter. Attention trop délicate & trop polie pour qu'elle se trouve dans la tête d'autant de railleurs qu'on en voit; à moins que le bon esprit, l'esprit fin & l'esprit merveilleux, ne soient aussi communs que le mauvais esprit, l'esprit fade, & l'esprit bas.

§. CON-

SUR DIFFERENS SUJETS. 175

§.

CONSOLER ceux qui souffrent, les aider de ses conseils; ne dire du mal de personne, aimer son Dieu, le craindre, le servir, c'est le devoir d'un Chrétien: mais il n'y a que celui qui est fidèle à le remplir, qui puisse se plaindre de la dureté des riches, sans que les riches puissent en murmurer.

§.

CEUX qui ont raison de se plaindre, comme ceux qui n'en ont point, ne cessent de s'écrier également: *O que les tems sont durs! que notre siecle est different des siecles de nos peres!* & qui que ce soit n'accuse de ses malheurs ni sa mauvaise conduite, ni sa vanité, ni ses débauches. L'Artisan donne dans la mollesse, le Bourgeois dans le faste, & le Noble dans toutes les dépenses folles & superflües. *O tems, ô mœurs,* m'écrierai-je à mon tour: *que notre siecle est different des siecles de nos peres!* Sages œconomies de leur bien, le seul nécessaire faisoit leur félicité; ils a-

H 4 voient

voient assez de leur superflu pour four-
nir aux besoins de l'Etat ; ils le por-
toient au pied du Thrône pour en
soutenir la gloire , & pour affermir
leur propre bonheur : & sans oser ju-
ger de la politique du gouvernement,
ils en attendoient les bons & les mau-
vais succès avec beaucoup de respect
& beaucoup de soumission. *O tems,
ô mœurs, ô que notre siecle est différent
des siecles de nos peres!*

§.

EN parfaite santé un fat méprise
les Medecins, & un impie se jouë de
nos Mysteres ; mais deviennent-ils
malades, l'un respecte la Medecine,
& l'autre redoute la Religion.

§.

IL faut, dit-on, du spectacle à Pa-
ris pour amuser les faineans, & pour
enlever à la débauche quelques heu-
res dans la journée : mais si ce mo-
tif paroît specieux à des Chrétiens
pour autoriser les Opera & les Co-
medies, qui ne voit combien il des-
honore ceux qui y assistent chaque
jour ?

QUEL

QUEL est le barbare qui ne mé-
priseroit une Nation dont les plus
grands Seigneurs n'épargnent rien
pour s'aller affliger des aventures d'un
Heros de théâtre , & qui ne peuvent
être attendris par le triste spectacle
de mille malheureux qui souffrent ?

§.

A chaque retour du printems *Amo-
le* l'Orateur monte dans la chaire de
Moïse, & y debite dans le même
arrangement, avec les même tour,
avec les mêmes expressions, avec la
même grace, & toujours avec la
même inutilité, les veritez les moins
effraiantes de la Religion. Ceux dont
il est le Prédicateur favori, le sui-
vent chaque fois qu'il prêche avec le
même empressement que s'ils ne l'a-
voient jamais entendu. Ils debitent
mot pour mot les pieces d'*Amole*,
c'est, selon eux, le plus excellent
homme du siecle : personne ne con-
noît mieux le cœur humain, ajoû-
tent-ils ; & s'ils ne montroient par
leur propre conduite qu'il ne fait au-
cun fruit, on le prendroit, à les en-
tendre, pour le Chrysofome de nos
jours, *Amole* connoît ses talens, il
H § fait

fait jusqu'ou il a poussé sa reputation; & n'ambitionnant rien au de-là que les dignitez qu'il croit meriter mieux que personne, il se délasse de ses missions dans de délicieuses retraites, où oisif pendant l'été, il vit dans une délicate abondance que ses partisans lui procurent. Quelle destinée pour *Amole*, de trouver dans le ministere de la Religion le plus penible, tant de douceurs! Mais quel compte n'aura-t-il pas à rendre, s'il ne monte dans la chaire de verité que pour faire l'étalage d'une éloquence mondaine & tout-à-fait inutile?

§.

DE grace que je considere cet homme * qui marché d'un pas si grave: ni le bruit, ni l'embarras, ni la multitude d'hommes, dans les estomachs de qui il va heurter à tout moment, ne peuvent décoller ses yeux de la terre. La circonference de son chapeau fait ombre à dix pas de lui: il est sans cheveux; il n'a que des oreilles: sa robe voltige d'un côté, & traîne de l'autre dans la bouë, il ne son-

* Faux devot & entêté.

songe point à y remedier. O Dieu, quel homme! que je m'approche, que je le voie de plus près, que je puisse l'examiner: sans doute il ne songe qu'à nous édifier par un air modeste, par un air recueilli. Encore un coup, que je m'approche, que je puisse lui donner des marques du respect & de la consideration qu'il m'inspire. Ah! je le connois, & ma surprise cesse; c'est *Amile*, le reste défolé de l'erreur proscrire & abatuë: je sai qu'il s'en tient à cet extérieur farouche pour remplir toute la Loi, & que rien ne lui paroît dans la Religion de moins necessaire pour le salut, que d'agir & de penser comme les autres.

Avoir de la docilité pour les ordres de ses Superieurs, de la candeur dans les mœurs, une noble & religieuse simplicité dans l'extérieur, un entretien doux & édifiant, de l'amour pour les sentimens orthodoxes: les soutenir contre les présomptueux, avec force, avec zele, sans aigreur, sans animosité, sans autre dessein que d'édifier & de se réunir dans le sein de l'Eglise, pour y vivre & pour y mourir tous comme nos peres, dans la même croiance & dans la

180 REFLEXIONS

même paix, c'est être homme de bien, c'est aimer son Dieu, sa Religion, son prochain, son repos, & la tranquillité publique: penser autrement, agir autrement, c'est en imposer, c'est n'aimer que ses opinions, c'est vouloir ne se distinguer que par l'orgueil de la singularité; en un mot, c'est se damner.

§.

PEUT-ON être surpris de voir des hommes fastueux dans l'état qui demande le plus d'humilité, lorsqu'ils nous assurent eux-mêmes que la pompe & la magnificence servent à rendre la Religion respectable?

Un Pasteur tendre pour son troupeau, & fidèle à son devoir, ne quitte jamais de vûe ses cheres brebis: convaincu que le loup rôde sans cesse pour en devorer quelqu'une, il est toujours sur ses gardes pour les en garantir, & il ne se repose sur qui que ce soit de ce soin. Ni les attrails des plaisirs, ni une vaine curiosité pour le grand monde, ne le tirent jamais de sa solitude: les autres bergers ont beau l'inviter à se réjouir sous l'ormeau, ou dans l'enfoncement

SUR DIFFERENS SUJETS. 181

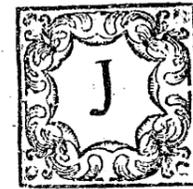
ment du bois, insensible à toute leur joie, il gemit de leur negligence, & entend l'harmonie de leurs musettes sans être tenté de les suivre. On ne le voit jamais molement endormi sur la pelouse, ni solement occupé à y réjouir des bergeres; mais toujours à la tête de ses brebis: tantôt il les conduit dans une terre aride pour ménager leur appetit: tantôt dans un pâturage fecond, où elles se raffaisent à l'aïse: & ce n'est ni avec sa houlette, ni avec son chien qu'il oblige les errantes à rejoindre la troupe: c'est par le son d'une voix caressante qu'elles connoissent, & à laquelle elles obéissent sans peine. Mais si par malheur quelqu'une échape à sa vigilance, & tombe entre les mains de l'ennemi, c'est alors qu'on voit ce tranquile Pasteur s'agiter, se desoler, interrompre ses camarades dans leurs plaisirs, les interesser à sa douleur, lâcher son chien, courir vers le ravisseur, le combattre avec hardiesse, & ne ménager ni santé ni vie, jusqu'à ce qu'enfin il l'ait forcé à la quitter. Mais avec quelle tendresse alors, avec quel empressement s'en charge-t-il les épaules pour la rapporter au bercail? Insensible presque à tout le

H 7 reste,

reste, il n'a de l'attention que pour elle; le soir il ne la quitte qu'à regret: dès le matin il court la visiter; on diroit enfin qu'il n'est le Pasteur que de cette unique infortunée; & ce n'est que par les premieres marques qu'il donne de sa joie qu'on devine qu'elle a rattrapé sa premiere santé & sa premiere vigueur.



DE LA VERITE
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.



JE veux devenir heureux; c'est tout ce que je cherche, & l'unique but où tendent mes démarches. Mais si je ne suppose un Etre meilleur, & plus puissant que tout ce qui m'est connu, je desespere d'y parvenir. Le monde ne m'offre que des plaisirs qui durent peu, & qui laissent toujours dans le dégoût: ses honneurs n'ont rien de beau que dans l'imagination de ceux qui ne les regardent que de loin; & ceux qui en jouissent n'en sont ni moins bornez dans leurs desirs, ni moins inquiets, ni moins troublez. Les richesses ni l'estime des hommes
ne

DE

184 DE LA VERITE'

ne mettent point à couvert des maux de la nature : la vertu même , sans les esperances qu'elle donne , ne seroit qu'un commerce triste de l'homme avec lui-même , & qui desoleroit la vivacité de son cœur. Il me faut donc un Etre qui m'enrichisse d'un bien qui me satisfasse , qui dure , & duquel je ne puisse me dégoûter : il faut qu'il me procure une gloire & des honneurs qu'on ne puisse me ravir ; qu'il m'éleve à un point de grandeur qui ne dépende ni de la volonté des hommes , ni du caprice du sort. Il me faut , dis-je , un Etre qui me rende parfaitement heureux , en remplissant parfaitement tous mes desirs : mais si je ne suppose le Dieu que j'adore , où le trouverai-je ?

Je ne vois point ce Dieu , ni je ne puis le concevoir ; mais en existe-t-il moins ? tout me prouve son existence : les Cieux , par leur beauté surprenante & les prodiges qui s'y passent : la terre , par la variété infinie de ses richesses : l'esprit de l'homme , par son avidité à découvrir le Createur à travers toute la nature : nos corps , par l'arrangement mystérieux des parties dont ils sont composez : l'impossibilité de nous donner à nous-mêmes l'exis-

DE LA RELIGION CHRET. 185

l'existence , où de la recevoir d'un Etre aussi impuissant que nous : cette vertu secrète qui nous anime & nous soutient : notre accroissement , notre décadence , nos infirmités , la mort même : en un mot , tout m'annonce , tout me prouve & me convainc qu'il y a une Divinité maîtresse du Monde ; qu'il faut que cette Divinité existe par elle-même ; qu'elle soit infiniment éclairée , infiniment sage , infiniment juste , infiniment bonne ; parce que si elle n'étoit infiniment parfaite en toutes sortes de perfections , je ne pourrois la concevoir un Etre qui est tout ce qu'on peut imaginer de meilleur. Idée inséparable de l'idée que j'ai d'un Dieu , & qui me vient aussi naturellement que celle de son existence.

Un Dieu si parfait ne souffre ni de supérieur , ni d'égal : en effet , deux Dieux ou également puissans , ou subordonnez l'un à l'autre , sont également impossibles ; car quand même , ce seroit une perfection à deux Dieux d'être également puissans , ou subordonnez l'un à l'autre dans une parfaite union ; comme je pourrois toujours concevoir un Etre plus parfait ; un Etre , dis-je , qui n'auroit ni de supérieur ni d'égal , il s'enfuit que

186 DE LA VERITE'
 que ces deux Dieux ne seroient pas Dieu, & par consequent il s'ensuit qu'il n'y a qu'un Dieu, un Etre infiniment parfait.

Convaincu de son existence & de ses perfections, croirai-je qu'il soit indifferent sur notre destinée? Mais comment accorder cette idée avec celle que j'ai de sa sagesse? Comment concilier les lumieres de notre ame, & ce que nous sentons en nous de grand avec une opinion si humiliante? avec une opinion qui nous reduiroit au triste état des arbres des forêts dans ce magnifique composé de l'Univers? Sans doute, pour le croire il faudroit penser bien foiblement de Dieu! il faudroit étouffer en nous ces sentimens vifs qui nous portent avec tant d'ardeur à l'étudier, à nous convaincre de son existence, à penetrer ses perfections, & à lui rapporter la gloire de tout ce que nous sommes. Sentimens naturels & pressans, qui d'ailleurs nous rassurent non seulement contre la crainte de retomber dans le neant, contre le desespoir de n'être nez que pour souffrir; mais encore qui nous délivrent de nos inquiétudes, & nous jettent dans un si grand repos sur tout ce que nous ignorons de l'avenir.

Plus

DE LA RELIGION CHRET. 187
 Plus digne donc de l'attention de mon Dieu, que les Etres insensibles & destiné seul à le connoître; puis-je me dispenser de l'aimer, de l'honorer & de le servir dès qu'il me sera connu? & si je ne puis m'en dispenser, puis-je croire aussi qu'il m'ait abandonné le choix des routes pour arriver à lui, aveugle, foible & inconstant comme je le suis? La sagesse même m'auroit-elle permis de l'honorer à ma fantaisie, sans s'exposer à recevoir des hommages indignes d'elle? Tels, peut-être, que seroient les miens; puisque je ne saurois connoître dans cette disproportion infinie d'elle à moi, ni ce qu'il y auroit de bon, ni ce qu'il y auroit de defectueux dans le culte que je lui rendrois. Seroit-ce donc ma Raison qui doit seule m'en instruire? mais j'éprouve que ses lumieres se dissipent dès que je veux m'en servir avec trop d'attention pour comprendre le Createur, pour concilier ses perfections infinies, pour justifier sa justice, à la vûe des souffrances des gens de bien, & des prosperitez des impies. Connoissances néanmoins qui me sont absolument necessaires pour proportionner mon amour à son *amabilité*, pour l'honorer com-

188 DE LA VERITE' comme il doit être honoré , & pour l'aimer , même , jusque dans ses châtimens ; parce qu'ils me doivent paroître toujours justes , sur quelque tête qu'ils tombent , & quelque innocente que je la suppose.

Il faut donc que Dieu se communique plus particulièrement à moi , & qu'il se fasse connoître d'une manière plus sensible que par mes seuls raisonnemens ; qu'il m'instruise des hommages qu'il exige , s'il veut que je ne sois pas flotant entre ces cruelles incertitudes ; s'il agréeroit mon encens , ou s'il ne l'agréroit pas : auquel il veut que j'obéisse , de ma Raison ou de mon penchant ; en quoi consiste cet état de perfection qui me rend digne de ses bontez ; si c'est à suivre la nature dans tous ses mouvemens , ou à reduire cette même nature à des regles rigoureuses & penibles ; à qui j'en dois croire des Philosophes , ou à ceux qui me livrent à mes passions , ou à ceux qui m'en dégoûtent comme du plus grand obstacle à mon bonheur. Il me faut , dis-je , une Religion qui m'apprenne parfaitement à bien choisir entre toutes ces différences , une Religion qui divinise mes hommages , qui m'empêche d'y mêler

rien

DE LA RELIGION CHRET. 189 rien d'indigne du Dieu que je veux adorer ; qui m'engage d'ailleurs à remplir ces devoirs par des récompenses plus fortes que le plaisir de les remplir , & qui m'effraye assez par des châtimens , pour m'obliger à m'abstenir du mal que je préférerois au bien , si je ne craignois celui qui punit l'un , & qui récompense l'autre. Mais ne pouvant m'imaginer que toutes les Religions connues soient également agréables à Dieu ; puisqu'elles se contredisent entr'elles , & se traitent mutuellement d'impies ; mon embarras c'est de savoir quelle est donc la véritable ?

Mais pour la bien démêler , ici je commence par me dépouiller de toutes mes préventions ; j'efface tout ce que l'éducation m'a imprimé de favorable à la Religion que je professe , & je dis , que de toutes les Religions , celle-là seule a tous les caracteres de la véritable , qui m'explique de la manière la plus claire , la plus distincte , & sans effrayer ma Raison , la juste cause des miseres de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa fin ; qui me donne de la Divinité les idées les plus magnifiques , dont la Morale me paroît la plus sainte & la moins flateuse ;

se ;

190 DE LA VERITE'
 se ; qui est la plus admirable & la moins humaine dans son établissement & ses progrès , & enfin celle que je suis forcé à reconnoître pour la plus ancienne du monde. Or examinons presentement sur ces principes toutes les Religions , & concluons sans doute , en faveur de celle qui remplit le plus parfaitement toutes ces conditions.

J'ai d'abord dit que cette Religion a tous les caracteres de la veritable ; qui m'explique de la maniere la plus claire , la plus distincte , & sans effrayer ma Raison , la juste cause des miseres de l'homme , depuis sa naissance jusqu'à sa fin. Or je soutiens que de toutes les Religions ; aucune ne satisfait si bien sur cela que la Religion des Chrétiens ; & pour mieux développer ma pensée , j'examine ce qui se passe en moi , lorsque je veux fouiller dans la source de nos maux , & de cette fatale necessité de mourir. je l'avouë , je suis d'abord troublé par l'idée qui me vient malgré moi , qu'un Dieu dont les creatures sont si miserables , ne sauroit être un Dieu aussi bon que je le conçois ; & si je me livrois à cette premiere pensée , je courrois risque de tomber dans l'impieté ;
 mais

DE LA RELIGION CHRET. 191
 mais lorsque je viens à réfléchir à la nature de mon Dieu , à l'impossibilité qu'il soit juste & cruel , alors je forme sans effort ce raisonnement : *Puisque les hommes sont condamnez à tant de peines , il faut , sans doute , qu'ils ayent commis quelque grand crime.* Et c'est ainsi que je commence à découvrir de loin le fond d'un Mystere si étonnant , que je m'en approche peu à peu , quoique j'en sois toujours fort éloigné. Cependant je suis inquiet , je vois bien que les hommes sont coupables ; je voudrois justifier la justice de Dieu sur le châtement qu'ils en ont reçu ; mais j'ignore toute la malice du crime ; la lumiere diminuë à mesure que je veux avancer , & je sens que je m'égare dans une plus grande recherche de cette verité ; j'ai donc besoin que Dieu m'en instruisse lui-même. Hé pourrois-je croire aussi qu'il m'auroit livré pour toujours à une ignorance si funeste à sa bonté ! Non , sans doute : j'ouvre la Genese , l'Ecriture de la Religion des Juifs , dont la Religion Chrétienne est la perfection : j'y lis que le premier Homme , orné de toutes les beautez qui lui convenoient , comme à la plus excellente creature de la terre ,

192. DE LA VERITE
 re, se laisse séduire; qu'il desobéit à son Createur; que son Createur le punit de la mort; qu'il fait passer cette punition dans toute sa posterité, & qu'il ne devoit le punir ainsi qu'en cas qu'il devint ingrat & desobéissant; & à cette découverte je deviens plus tranquille; je reconnois toute la justice de Dieu à châtier l'homme; je conçois qu'il a falu traiter le premier de tous les crimes avec cette extrême rigueur, pour en rendre l'exemple plus terrible. Mais ce que j'apprends ici chez les Chrétiens, & qui est écrit dans leurs Livres d'une maniere si claire & si distincte, pourroit-il effrayer ma Raison? n'avoit-elle pas par elle-même presque entrevû ces veritez malgré toute leur profondeur? & auroit-elle à se plaindre de se trouver plus habile dans ses conjectures qu'elle ne se l'étoit imaginé? Que me disent les autres Religions sur une matiere de cette importance, & qui puisse me soumettre sans que je murmure contre les malheurs de notre sort? Quoi de plus impertinent que le Systême du Paganisme? ne rougit-on pas de la honte de ses Dieux, lorsqu'on les voit punir les mortels des crimes qui font la felicité de l'Olympe. Ces Dieux
 mê-

DE LA RELIGION CHRET. 193
 mêmes, si consultez sur les événements de l'avenir, ont-ils pû rendre raison à l'homme des miseres de sa condition? ou s'ils l'ont renduë, qu'en ont-ils dit dont l'autorité n'ait été ruinée par les contrarietez & les extravagances de leurs revelations? Le Mahometisme est-il plus heureux à expliquer d'une maniere moins opposée à la Raison notre triste situation? & ne doit-il pas tout ce qu'il en pense de sage aux Livres des Juifs & des Chrétiens, où il a tout puisé? Verité, sans doute, dont on est bientôt convaincu quand on voit qu'il n'approche sur cette matiere plus ou moins du vrai-semblable, qu'à mesure qu'il se conforme plus ou moins à l'Histoire que nous en fait Moïse.

J'ai dit en second lieu que de toutes les Religions, celle-là seule est la veritable qui me donne de la Divinité les idées les plus magnifiques. Or je trouve qu'il n'y en a point qui m'en parle si dignement que la Religion des Chrétiens; elle me dit que c'est un Etre infini, éternel, indivisible, unique & independant; que d'un souffle il produit l'Univers; que devant lui tous les tems ne sont
 I qu'un

194 DE LA VERITE'
 qu'un point, & le Monde qu'un atome; que l'homme ne peut, sans périr, en soutenir la vûe; qu'il éblouit ses Anges de sa Majesté; qu'il n'aime que la vertu; qu'il ne hait que le vice; qu'il est magnifique dans ses récompenses, terrible dans ses châtimens, adorable dans ses miséricordes: en un mot, si grand, si incompréhensible, que se définissant, il ne se définit que par lui-même. Mais que devient-il entre les mains du Paganisme? l'ami du crime & le protecteur de la débauche. C'est un Dieu qui ne peut se suffire, qui se multiplie en cent mille autres divinitez; qui de sa propre félicité vient se plonger dans les plus infâmes plaisirs des hommes: un Dieu à qui les plus honteuses bassesses ne coûtent rien, qui se transforme en cent manieres ridicules, & qui ne fait briller ses éclairs le plus souvent que pour annoncer à toute la terre ses desordres. Le Mahometisme ne remplit ses mains liberales que de presens grossiers; il en fait un Dieu tout terrestre, un Dieu dont la beauté ne sauroit faire le bonheur de ses Elûs; un Dieu, dis-je, qu'ils ne peuvent jamais assez aimer, pour que leur amour leur
 tien-

DE LA RELIGION CHRET. 195
 tienne lieu de tout, & les rende heureux sans fin. En un mot, il le donne à concevoir un Etre si borné par la nature de son Paradis, que rien, ce semble, ne porteroit plus raisonnablement à le méconnoître, que le dépit de servir un tel Maître.

Si j'examine presentement quelle est de toutes les Religions celle dont la Morale est la plus sainte & la moins flateuse, je trouverai de même que c'est la Religion des Chrétiens. Toute sa Loi ne dit rien de plus précis que d'aimer Dieu de toute son ame, de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces, & son prochain comme soi-même: & le Dieu qu'elle ordonne d'aimer, c'est un Dieu qui comble de bienfaits ceux qui l'aiment, qui paye leur tendresse de plaisirs que l'œil n'a jamais vû, que l'oreille n'a jamais entendu, que l'esprit humain ne sauroit concevoir: un Dieu qui nous tire du neant, qui nous donne la lumiere, la force, l'agilité; qui attache des délices charmantes à l'usage des choses les plus communes; qui nous soulage dans nos peines; qui nous console dans nos afflictions: un Dieu, ainsi qu'elle nous l'apprend,
 I 2 qui

196 DE LA VERITE'
 qui ne s'est fait homme que pour nous sauver, qui n'a versé son Sang que pour nous éviter des supplices éternels, & qui n'est mort enfin sur une Croix que pour nous assurer une vie qui ne finira jamais. Avoions-le; pouvoit-elle nous proposer un objet plus digne de toutes nos affections; d'ailleurs elle ne défend que le crime, que l'injustice, que l'impie; & ne promet ses récompenses qu'à ceux qui aiment la vertu & qui pratiquent le bien. Mais aussi elle livre à des feux éternels le méchant & l'impie; elle veut que l'œil qui scandalise soit arraché, & que la main qui fait l'injustice soit coupée: qu'on quitte son pere, sa mere, sa famille, ses amis, pour ne suivre que Dieu; & qu'on renonce à la joie du monde pour ne vivre que dans les soupirs & dans les larmes. Elle va plus loin encore: peu contente de ne nous avoir formez à la véritable sagesse qu'à demi, elle vient jusques au fond de nos cœurs les purifier de la plus dangereuse tentation de l'amour propre: non-seulement elle y éteint nos haines contre nos ennemis, mais elle nous ordonne de les aimer, & de les aimer comme nos freres: senti-
 ment

DE LA RELIGION CHRET. 197
 ment qui n'a jamais été connu dans aucune autre Religion. La Philosophie la plus modérée n'a poussé cette vertu que jusqu'à l'oubli des injures; la plus commune a permis de repousser la violence par la violence; & la plus folle & la plus emportée a consacré la vengeance en lui élevant des Autels. Après cela pourroit-on soupçonner cette Religion d'être l'ouvrage de l'esprit humain? ou, oseroit-on dire qu'il a fallu cet excès de rigueur pour contenir les hommes dans quelque ordre, & pour les rassurer les uns contre les autres? Eux-mêmes se fussent-ils imposé un joug si rude, & d'une execution si difficile? Les Payens & les Mahometans, d'ailleurs si habiles à faire fleurir leurs Royaumes & leurs Républiques, se sont-ils imposés la nécessité d'aimer leurs ennemis? se sont-ils crucifiés? se sont-ils défendus les plaisirs? se sont-ils réduits à la triste nécessité de mêler leurs larmes avec leurs boissons, & de consommer leurs jours à l'abri des grandeurs & des applaudissemens des hommes? Si quelques-uns parmi eux se cachent dans des solitudes; si l'on en voit qui poussent leur zele jusqu'à s'y procura-
 rer

rer la mort à force de rigueurs & de tourmens; je l'ose dire, ce n'est que par une brutale & une fausse explication de leurs principes; jamais leurs Religions ne leur ont inspiré un si grand mépris de la vie, ou plutôt ce ne peut être que par une imitation peu éclairée de ce qu'ils voyoient pratiquer à ces grands Hommes parmi les Juifs, qui étonnoient le monde de la sainteté de leur vie; ou à ces illustres Chrétiens qui, suivans les conseils de l'Evangile avec la même fidélité que les préceptes, meurent à tout pour ne vivre qu'en Jesus-Christ. Mais voyons encore quelle est de toutes les Religions la plus admirable & la moins humaine dans son établissement & dans ses progrès.

L'Auteur de la Religion Chrétienne, c'est le fils d'un homme qui n'est connu que pour un artisan; & ceux qui l'annoncent à toute la terre sont douze Disciples, qu'il a pris la plupart de la lie du peuple, gens grossiers & ignorans. Ce n'est donc ni par les armes, ni par l'autorité d'une puissance qui donne la terreur qu'elle s'est établie, non plus que par la credulité des Nations qui l'ont

l'ont d'abord reçûe. C'est en Judée que le fils de Joseph l'annonce, & devant des Docteurs passionnez pour leur ancienne Religion qui le font accuser de blasphême, de troubler le repos public, d'être rebelle à Cesar, & qui réüssissent enfin à le faire attacher à un gibet où il expire. Cependant le lieu de son supplice devient le lieu de son triomphe; & les Ministres de sa perte deviennent les plus zelez défenseurs de sa doctrine. Ceux qui le font mourir le reconnoissent pour le Dieu du Ciel; ils avouent toute l'horreur de leur crime, lorsqu'à sa mort la lumiere se trouble, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, & les voiles du Temple se déchirent. Là, ses Disciples, même, assurent, prouvent, & persuadent que ce Jesus qu'on a fait mourir injustement est le Fils de Dieu, ce Messie promis par tous les Prophetes, & attendu de toutes les Nations; & c'est ainsi qu'ils commencent de la Judée à ébranler les Temples des faux Dieux, qu'ils vont ensuite renverser dans tout le monde, & sur les ruines desquels ils élevent à Jesus-Christ des Eglises sans nombre. Ni la vûe des contra-

200 DE LA VERITE'
 ditions, ni la crainte des tourmens où ils prévoient qu'ils vont s'exposer, ne les peuvent retenir: ils se répandent dans toute la terre, & publient qu'il faut reconnoître pour un Dieu un homme condamné à Jerusalem comme un imposteur: néanmoins malgré l'extravagance qui paroît dans leur dessein, ils y réussissent; ils font reconnoître ce Jesus crucifié pour le Dieu de l'Univers; ils rendent sa Croix venerable aux Philosophes & aux Puissances; la plantent dans le Capitole, l'asyle des faux Dieux; & de Rome superbe, la Capitale du Paganisme, ils en font la Capitale du Monde Chrétien. Est-ce donc, encore un coup, une Religion commode ou flatueuse qu'ils vont prêcher? sont-ce des hommes armez ou des Heros parez de leurs triomphes qui s'efforcent de l'établir? des victoires si rapides me le feroient presque penser. Mais non, c'est une Religion de souffrance & de renoncement à soi-même; une Religion qui abaisse les Rois jusqu'aux Pasteurs, qui élève la pauvreté audessus des richesses, & qui ne veut que des humbles & des penitens. C'est une Religion prêchée à des Nations plongées

DE LA RELIGION CHRET. 201
 gées dans les plaisirs, & dans des plaisirs consacrez par les exemples des Dieux qu'elles adorent. Ce sont des hommes qui l'annoncent couverts de poussiere, sans armes, sans richesses, sans credit, sans autre autorité que la fermeté dont le Dieu qu'ils font connoître les munit, & qui sont attaquez par la jalousie, persecutez par le faux zele, & mis en pieces par la fureur des Idolâtres. Rien au contraire ne me surprend dans l'établissement & dans les progrès du Paganisme, & de la Religion de Mahomet; tout y est humain, tout y est naturel: le premier honore les voluptez les plus infâmes; ne gêne en rien, & divinise les Empereurs qui le protegent, & l'autre ne doit son établissement & ses progrès qu'à la force des armes, à l'adresse de celui qui l'établit, à la corruption qu'il flate, & à la felicité mondaine qu'il promet. Mais qu'on ne cherche point ici à affoiblir cet avantage de la Religion Chrétienne sur toutes les autres, par les divisions qui partagent ses enfans: il n'en est aucune qui n'ait ses schismes & ses heresies; avec cette difference néanmoins que le fondement de celle-ci demeure inébranlable, qu'el-

qu'elle se soit toujours dans sa splendeur & dans sa pureté, & que le nom de Jesus-Christ n'en est ni moins annoncé ni moins connu dans les extrémités les plus reculées de la Terre; car graces au Dieu que nous adorons, le Paganisme est détruit, ses oracles sont muets; tout l'Univers a reconnu la bassesse d'une Religion qui faisoit de la divinité le scandale des hommes: & si nous voyons encore le culte Mahometan inonder une partie du Monde, au moins savons-nous qu'il ne subsiste que parce que ceux qui le professent en ignorent le caractère & l'esprit; que chez eux c'est un crime capital de parler de Religion ou d'en écrire, & que malgré tout ce qu'il a de flatteux pour la volupté, il n'est point de Pais où la Croix de Jesus-Christ ne lui enleve tous les jours quelque partie de ses conquêtes.

Enfin il ne me reste plus qu'à trouver dans la Religion Chrétienne ce caractère d'ancienneté que je demande, & sans lequel, sans doute, je douterois encore si elle est la véritable. En effet, pourrois-je m'imaginer que Dieu eût été quelque tems sans se manifester aux hommes, sans

en

en recevoir des hommages, & sur tout des hommages dignes de lui? Or la Religion Chrétienne m'apprend que Dieu donna sa Loi au premier homme, qu'il lui imposa la nécessité de l'honorer, qu'il lui en prescrivit la maniere, en lui ordonnant de ne point toucher à l'arbre de Vie; & elle me dit quel a été ce premier homme, elle me fait une Chronologie exacte de tous ses descendans; m'instruit à fond du nombre de leurs enfans, de leurs alliances, de leurs noms; elle me marque les tems où ils ont été, combien ils ont vécu; elle me raconte leurs combats, leurs victoires, leurs défaites; & me désigne avec la même sincérité leurs vices, qu'elle me désigne leurs vertus: & je ne vois aucune autre Religion qui pousse ses découvertes si avant dans l'antiquité sur les événemens de ceux qu'elle reconnoît pour les premiers Hommes du Monde; aucune qui en fasse un détail si circonstancié; aucune qui m'assigne un tems plus éloigné que celui où Adam a vécu selon les Juifs, dont le système au moins n'ait été renversé de fond en comble; car enfin cet amas confus de fables, dont toute la Théologie du Paganisme est

16

com-

204 DE LA VERITE'
 composée, pourroit-il trouver encore quelque créance parmi des hommes instruits de l'unité d'un Dieu, & qui savent que le multiplier c'est le détruire? Mahomet est-il plus habile que Moïse à percer dans l'obscurité de ces premiers tems? y a-t-il fait des découvertes plus heureuses? ne doit-il pas aux Livres des Juifs & des Chrétiens tout ce qu'il en dit de raisonnable? & ignore-t-on que ce n'est qu'un nouveau Legislatteur sans caractere, sans nom, sans aucune autorité legitime, & qui n'a jamais été promis ni attendu de qui que ce soit? D'ailleurs la Genese, le Livre de la Religion des Juifs, la premiere Religion des Chrétiens, est une preuve incontestable de l'ancienneté de la Religion Chrétienne: car sans me déterminer à soutenir que Moïse, qui l'a reduite en corps d'Histoire, est le premier inventeur de l'art d'écrire, de l'aveu de presque tous les Scavans; au moins est-il bien vrai qu'il est avant tous ces Auteurs Grecs & Romains, qui ont presque éternisé la connoissance du Paganisme par leurs écrits; que son Livre est le monument en ce genre le plus ancien que nous ayons; & on ne peut le prouver plus incontestable-

DE LA RELIGION CHRET. 205
 testablement que par ce soin religieux avec lequel les Juifs se le sont transmis les uns aux autres, tout injurieux qu'il est à leur Nation; puisqu'il ne cache rien de ce qui pourroit flétrir la memoire de ceux qu'ils regardent comme leurs plus illustres ancêtres.
 Or, convaincu à présent qu'il y a un Dieu; que ce Dieu est infiniment parfait en toutes sortes de perfections; qu'il m'a créé pour le connoître, pour l'aimer, & pour le servir; qu'il m'a donné une Loi qui m'apprend à remplir ces devoirs, & que c'est sous cette Loi où je vis, & de laquelle on ne peut assez admirer la doctrine, la morale, l'établissement & les progrès: convaincu, dis-je, de ces veritez, que me reste-t-il, qu'à faire avec fidelité tout ce qu'elle m'ordonne? Il est vrai qu'elle m'assujettit à croire des choses où je ne puis rien comprendre; mais que m'importe que je les comprenne ou non? ne me suffit-il pas de savoir que Dieu ne fait rien que selon l'ordre immuable de ses desseins; qu'il ne m'en a caché l'œconomie que pour me contenir dans l'humilité, ou, peut-être, que pour ajoûter un jour à mon bonheur celui de me faire voir en lui toute la sagesse de son ouvrage?
 I 7 Etoit-

206 DE LA VER. DE LA REL. CHR.

Etoit-il plus aisé à un Payen de concevoir cette multitude monstrueuse de Divinitez qu'il adoroit, dont le nombre alloit à trente mille selon Varron, au rapport de saint Augustin * ? & pourroit-on s'imaginer qu'il se fût communiqué plus distinctement à des Idolâtres qui l'honorioient dans toutes sortes de débauches, qu'à un peuple qui le reconnoissoit pour la sainteté même, & l'unique source de tous les biens ? D'ailleurs, quoique j'ignore la nature du Soleil, ses proprietés, & la maniere dont il agit sur moi ; en suis-je moins éclairé & moins échauffé ? & serois-je assez fou pour renoncer à sa lumiere, parce qu'il m'éblouit lorsque je veux le regarder avec trop d'attention pour l'étudier ? Rien ne doit donc m'effrayer à la vûe des Mysteres de ma Religion ; elle s'explique clairement sur ce qu'elle m'ordonne de faire : m'en faut-il davantage pour me régler sur ses maximes, pour agir selon ses préceptes, pour m'animer de son esprit ? & dois-je tendre à une autre fin qu'à celle qu'elle me promet, si je crois dans la simplicité de mon cœur les veritez qu'elle propose ?

* De civitate Dei. L. 4. 5. & 6.

F I N.

T A-

T A B L E

DES PRINCIPALES M A T I E R E S

contenuës en ce Livre.

A CCORD, ridicule	A.	L'honnête homme honore toujours son ami.
maniere de s'accorder.	19. & 20	118. Ce qui peut engager à craindre l'élevation d'un ami. <i>là-même.</i>
<i>Action</i> , la fin en fait seule tout le merite.	17	<i>Amitiez</i> , l'interêt les forme ou les détruit.
<i>Affaire</i> , combien il est dangereux de dire ses affaires.	127	112. Le besoin qu'on a les uns des autres, cause de la plupart des amitiez. 112. L'amitié formée par le commerce des plaisirs ne fauroit durer. 113. Raison de ce qu'on ne voit guère de parfaites amitiez entre des gens d'une fortune tout-à-fait inégale. <i>là-même.</i> Portrait d'une belle amitié. 116. A quoi la véritable amitié ne manque jamais. 117. Preuve incontestable d'une parfaite amitié. <i>là-même.</i> Les égaremens de l'amitié. 118
<i>Age</i> , que le bonheur de l'homme ne dépend point de l'âge. 81. Les peines des premiers âges. 82. & <i>suiv.</i> Ce qu'on donne à penser en cachant son âge. 101		<i>Amour</i> , ridicule protesta-
<i>Amis</i> , caractère des véritables amis. 35. La prosperité fait des amis plus qu'on n'en veut. 53. Rien ne doit dispenser de faire plaisir à un ami. 55, 56. D'où vient qu'il se trouve peu d'amis. 112. Moien d'engager un homme à devenir de nos amis. 113. Ne point fuir son ami quelque fortune qu'il ait faite. 115, 116.		

T A B L E

estimation de s'aimer
éternellement. 120
Amour propre, moi-
pour ne s'aimer que
raisonnablement. 15.
Etrange opposition des
hommes à s'aimer en-
tr'eux. 117
Antipathie, ses tristes
effets. 117
Avare, quel est son
plaisir. 74. Ce qu'il a à
faire pour se sanctifier.
là-même. Portrait des
avares. 75. Le moment
heureux pour les ava-
res. 76. Leurs liberali-
tez en ce qui ne leur
coûte rien. *là-même*.
Redites continuelles
des avares pour justi-
fier leur avarice. 78.
Leur précaution pour
se garantir des évène-
mens de l'avenir. *là-
même*. En quoi ils se
trouvent assez genereux
pour avoir de la recon-
noissance. 79. Que dans
un sens presque tous les
hommes sont avares.
79, 80. Lequel est le
plus à plaindre d'un
avare ou d'un prodi-
gue. 80. Le même
homme avare pour les
pauvres & prodigue
pour ses plaisirs. 177
Avarice, moiens. usez
de pallier son avarice.
49. 50. L'avarice est la
passion favorite des
vieillards. 77. Soup-
çon injurieux d'avarice
dans un homme qui ne
sauroit être liberal. *là-
même*.
Aumône, prétexte hon-
teux de refuser l'aumô-
ne. 72. Ridicule ma-
niere de s'en dispenser.
là-même.
Auteurs, des Auteurs.
19. & *suiv*. Sotise de
certains Auteurs à se
plaindre du public. 23
B.
BASSESES, les gens
de plus d'esprit y
sont souvent engagez
par la misere. 68
Bienfaits, faire du bien
pour le seul plaisir de
le faire, est au-dessus
de la condition de
l'homme. 46. Moien
de rendre content en
faisant une grace. 47.
Que les circonstances
du tems où l'on donne,
rendent le present bien
plus agréable. *là-même*.
Maniere basse d'ob-
tenir des graces. 49.
Qu'il faut avoir l'esprit
libre pour solliciter u-
ne grace, & pour la fa-
voir ou accorder ou re-
fuser. 53, 54. A quoi en
reduit le desespoir d'a-
voir

DES MATIERES.

voir manqué d'obtenir
une grace. 114
Bonheur, le trop de bon-
heur pronostique sou-
vent la ruine. 9. Raison
du bonheur ou du mal-
heur de la plupart des
gens. 107. Il faut peu
de chose pour être
heureux. 152
C.
CHARITE, ce qu'el-
le a de commun
avec la politesse. 35
Cœur, sa mesintelligence
avec la Raison. 119
Complaisance, on n'est
guere vertueux par
complaisance. 90
Condition, combien il est
ridicule de passer les
bornes de sa condition.
28. Cause de la diffé-
rence des conditions.
56. Raison pour se
trouver content dans
son état. *là-même*.
Conduite, sotise extrême
de se donner soi mê-
me pour modele de
bonne conduite. 32
Confidences, ce que l'on
doit à ses amis en fait
de confidences. 129
Coquette, ressource pour
se faire aimer, negligée
par les coquettes. 120
Cour, la Cour ne four-
nit souvent qu'à faire
des reflexions inuti-
les. 130. L'inutilité de
n'y avoir que de l'es-
prit. 130, 131. Le dan-
ger pour la reputation
de n'y point faire sa
fortune. 131. Effets de
la subordination, fâ-
cheux pour ceux qui
ont des emplois infe-
rieurs à la Cour. 132.
Raisons qui fixent un
homme toute sa vie à
la Cour. 133. Combien
il est ridicule d'y mé-
priser ce que l'on y
souhaite. *là-même*. Dan-
gers de se corrompre à
la Cour. 138. D'où
vient qu'on puise à la
Cour le goût de la re-
traite, & quel plaisir y
trouve un Misanthrope.
139. Quelle est la gloi-
re des gens vertueux,
méprisez & inconnus à
la Cour. 141. De quel-
les gens les Cours des
Rois devoient être
composées. 143. Triste
ressource pour faire
parler de soi à la Cour.
144
Courtisan, qui fait son
bonheur d'un regard
du Prince. 132. Por-
trait d'un Courtisan
inutile. 135. Qu'il faut
avoir été utile à l'Etat
pour mourir avec hon-
neur en Courtisan. 142
Cre-

T A B L E

Credit, quel est le sort
des gens sans credit.

142

D.

DEBAUCHE, sa tris-
te fin. 97

Dieu, ce qui affoiblit
dans les Chrétiens l'a-
mour de Dieu. 107.
Dieu seul peut rendre
l'homme heureux. 183.
Et suiv. Preuve de l'ex-
istence d'un Dieu &
de ses perfections. 184.
Et suiv. Que Dieu ne
sauroit être indifférent
sur notre destinée. 186.
Que Dieu a prescrit aux
hommes la manière
dont il veut être hono-
ré. 187

Dignitez, raison exclu-
sive des dignitez. 12.
Les vertus qu'il faut
avoir pour oser pré-
tendre aux dignitez de
l'Eglise. 14. A quelle
marque on peut recon-
noître un homme en
place. 62

Domination, par quel es-
prit on aime à domi-
ner. 154

E.

EDUCATION, qu'on
n'est pas toujours
honnête homme par
le secours d'une bon-
ne éducation. 88. Que
merite un pere qui

donne une mauvaise
éducation à ses enfans.

90. La folie d'un pere
dans l'éducation de ses
enfans. 90, 91. La meil-
leure éducation est le
bon exemple. *là-même.*

Eglise, les vertus qu'il
faut avoir pour oser
prétendre aux dignitez
de l'Eglise. 12. Dan-
gereuse raison pour
justifier l'éclat exte-
rieur des gens d'egli-
se. 180

Emplois: preuve com-
bien les plus beaux
emplois sont à charge.
137. Quel est le plus
noble de tous les em-
plois. 138

Enfant, le tort qu'un
pere fait à ses enfans de
leur donner de mauvais
Maîtres. 91

Envie, digne du mépris
de celui qu'elle atta-
que. 171

Ecrire, précaution ne-
cessaire pour bien écri-
re. 24

Esprit, s'il est le plus
grand avantage de
l'homme. 19. Qu'avec
beaucoup d'esprit on
peut ennuyer. 20. Em-
barras d'un homme
d'esprit. 20, 21. Avec
quelle personne il est
bon d'en marquer ou
de

DES MATIERES.

de n'en marquer pas.

21. Un homme d'es-
prit est toujours mo-
deste. 61. question dif-
ficile à décider, sur le
caractere de deux tor-
tes d'esprits. 168. Uti-
lité qu'on doit retirer
de son esprit. 169

Etat, la modestie de
chaque état. 149

Voyez, *Conditions.*

Eternité, pensée de l'é-
ternité peu ordinaire
aux vieillards. 95

F.

FAVORIS, à quelle
marque on les re-
connoît. 133

Femmes, ce qui les re-
tient dans le goût de la
galanterie. 120. Les
vertus essentielles aux
femmes. *là-même.* Qu'en
faveur des femmes de
merite on doit parler
du sexe avec respect.

121. L'injustice des li-
bertins à cet égard. *là-*
même. Avantage que les

femmes ont au dessus
des hommes. *là-même.*
Quelle est la passion la
plus vive dans certaines
femmes. 122. Moien
sûr de réduire les fem-
mes à être aussi raison-
nables qu'elles le doi-
vent être. 122. 123.
Combien il est dange-

reux aux femmes de
penser trop favorable-
ment des hommes.

123. Ce qui détourne
les femmes de l'étude.

là-même. Preuves qu'el-
les y sont propres. *là-*
même. Vertus & vices

opposés, réunis dans la

plupart des femmes du

grand monde. 124.

Que le soin d'entreti-
ner leur beauté peut seul

les obliger à se con-
traindre. 125. Que leur

beauté est un bien trop

passager pour sédui-
re un homme d'esprit.

là-même. Le tort qu'el-
les ont de faire peu de

cas de leur sexe. *là-mê-*
me. Caractere des fem-
mes du grand monde.

151

Faineans, leur caracte-
re. 170

Fierté, les femmes plus
excusables sur leur

fierté que les hom-
mes. 38

Fille, portrait d'une fille
qui honore son sexe

par sa constance dans la
vertu. 121. Portrait
d'une fille mal établie

par la faute de son pe-
re. 157, 158

Flaterie, pernicieuse ma-
xime dans ceux qui ai-
ment à être flatés. 27.

Excès

T A B L E

Excès étonnant de la flaterie. 28. Moien sûr de détruire la flaterie. 33. Profit qu'on peut tirer de la flaterie. 34. *Flateurs*, nécessité presque inévitable de devenir flateur. 27. Faute de jugement dans les flateurs. 28. *Folie*, celle de certains vieillards. 94. 99. *Fortune*, à quoi une trop grande fortune réduit un homme dès qu'il s'en laisse aveugler. 6. Raison pour se consoler de la mauvaise fortune. 8. Triste manière de travailler à sa fortune. 13. Ce que produit la mauvaise fortune à l'égard d'un homme qui a fait un mauvais usage de sa prospérité. 58. Espece de fortune qu'un homme pauvre peut faire aisément. 59. Les égards qu'on a pour un homme mesurez à sa fortune. 63, 64. De l'inégalité des fortunes. 65. Comment on peut jouir de toute sa fortune. 69. Portrait d'un honnête homme qui a fait fortune. 73. Grande fortune est souvent cause qu'on méconnoit ses amis. 114. Le cœur change au changement de fortune. 114, 115. *France*, quel est le lieu de France le plus peuplé. 164. & *suiv.* G.

GA L A N T E R I E, attachement des femmes à la galanterie. 120. *Generosité*, il faut de la generosité pour bien recevoir une grace. 46. Comment & quand il faut donner. 47. Peu de vraies generositez entre les parens. 50. Fausse generosité. 71. *Gens*, profit que le public retire des gens sans goût. 137. *Jeunes gens*, Voyez, *Juene. Lettre I.* *Graces*, Voyez, *Bienfaits.* *Grands*, la chute d'un Grand est d'un mediocre exemple pour certaines gens. 9. Moiens infailibles de se rendre les Grands favorables. 10. Avantages d'un Grand à être poli. 36. Les Grands guérissent souvent de l'envie d'être élevé, ce qui fait que l'on est toujours petit. 58. Moien de réduire les Grands

DES MATIERES.

Grands à moins de fierté qu'ils n'en ont. 63. Quelquefois la mort d'un Grand, raison de la joie publique. 103. Idée des petits à l'égard des Grands, & des Grands à l'égard des petits. 133. Avantage des petits sur les Grands en présence du Prince. 134. A quel prix on est véritablement Grand. 144. Liberté des Grands à décider sur le merite. 161

H.

HA B I L E T E', qu'on peut toujours en avoir assez pour être utile à quelques-uns. 23. *Heritage*, bel heritage à laisser à ses enfans. 149. *Hommes*, moyen sûr de les connoître. 4. A quoi se doit réduire la connoissance des hommes. *ibid.* L'honnête homme cherche à s'édifier lui-même. 17. Quel est son premier devoir, & à quoi il doit faire servir sa Raison. 18. Portrait d'un homme heureux. 57. L'homme ne peut être heureux qu'après avoir rempli les desseins que Dieu a sur lui. 82. Que le bonheur ou le malheur de l'homme dépend souvent de l'état de vie qu'il embrasse. 103, 104. En quoi on peut reconnoître un malhonnête homme. 116. Consolation pour un homme malheureux qui a de la vertu. 136. Idée ridicule qu'on a d'un grand homme. 151. Facheuse suite du peu de cas que les hommes font les uns des autres. 158. Mauvaises réflexions sur la vie d'un homme sage. 159. & *suiv.* La constance de l'homme en un seul point. 163. & *suiv.* La vanité de l'homme à croire qu'il se suffit en tout. 164. L'adresse des hommes à se rendre reciproquement malheureux. 165. & *suiv.* Differentes oppositions dans l'homme, entre ce qu'il pense & ce qu'il pratique. 167, 168. Dieu seul peut rendre l'homme heureux. 183. & *suiv.* *Honneurs*, quelle utilité les hommes en tirent. 5. Le refus des honneurs prouve souvent qu'on les merite. 14. *Humanité*, raison de se-

T A B L E

secourir avec humanité les uns les autres. 50
Humilité, maligne affectation pour humilier quelqu'un. 31

I.

JALOUSIE, l'unique situation à l'abri de la jalousie. 9

Jeunes gens, des jeunes gens & de leur éducation. 81. Les peines de la jeunesse & d'un âge plus avancé. 82. Caractere d'un jeune étourdi. 86. Les jeunes gens d'un mauvais naturel & sans esprit sont toujours incorrigibles. 88. Inconstance d'un jeune homme. 145. La fin d'un jeune homme qui s'est ruiné. 148

Ignorant, présomptueux. 26

Ingrats, maniere dont les Grands en parlent. 55

Insolent, souvent les postes où se trouvent quelques gens les rendent insolens. 43

Jugement, préférable à l'esprit. 19

L.

LIAISONS, Voyez, Amities.

Liberté, combien il est utile à la société que

les hommes ignorent le prix de leur liberté. 152

Loüanges, quel fruit on en peut recueillir. 30.

Affectation maligne d'humilier quelqu'un. 31.

Difficulté à louer un homme en face. 35

M.

MALHEUREUX, mauvaises réflexions d'un homme qui a voulu se rendre malheureux. 70. 71

Malheur, Voyez, Bonheur.

Mauvais plaisans, leur caractere. 170

Maxime la plus débitée par les peres à leurs enfans. 6

Medecine, differente maniere d'en parler selon les differentes situations où l'on se trouve. 176

Merite, les gens sans merite plus prompts à se plaindre de leur infortune. 12. Maniere de faire valoir tout le merite d'une personne. 31.

Preuve peu équivoque du merite. 67. Le vrai merite commun à tous les deux sexes. 125.

La liberté que les Grands se donnent de décider sur le merite des

DES MATIERES.

des gens. 161
Misanthrope, quel plaisir il trouve à la Cour. 139.

Et suiv.

Misere, engage souvent à des bassesses les gens de plus d'esprit. 68

Modestie, leçon de modestie pour les orgueilleux. 29. Pourquoi un homme d'esprit est toujours modeste. 61

Monde, utile reflexion sur la durée du monde. 95. 96

Grand Monde, raison qui fait qu'on y renonce. 147.

De quel mauvais exemple sont ceux qui vieillissent dans le commerce du grand monde. la même.

Portrait d'un vieillard qui se deshonne dans le grand monde. 148. La destinée d'un jeune homme qui s'est ruiné dans le commerce du grand monde. la même.

Ce qu'il en coûte pour se conformer aux biensances du grand monde. 149.

De quel secours est la sagesse dans un homme du grand monde. 150. Quel est l'âge le plus propre à la vie du grand monde. 154.

Il ne suffit pas d'être riche pour

se soutenir dans le grand monde. 156.

Chagrins inseparables de la vie du grand monde. la même

Reflexion d'un Sage sur certains inconveniens dans la vie du grand monde. 161.

Ce que la politesse attire souvent de fâcheux dans le grand monde, la même.

Sacrifice qu'on est forcé de faire au commerce du grand monde. la même.

Mort, on meurt tranquile quand on a fait un bon usage du tems. 94.

Raison pour se consoler de la mort des autres. 96. Raison pour moins redouter sa mort. 96. 97.

Comme on doit vivre pour bien mourir. 99. Idée de la mort penible à l'homme. 100.

Avantage d'un grand homme en mourant. 103

N.

NAISSANCE, qu'il faut se distinguer par la vertu, autant qu'on l'est par sa naissance. 58.

Qu'il est peu honorable de se glorifier de sa naissance. 60. L'avantage qu'on trouve à être inconnu.

T A B L E

nu. *là-même.* tendresse d'un pere
 pour ses enfans. 148
Nouvellistes, leur abord *Pétits*, Voyez, *Grands*.
 importun. 170
 O. *Pieté* mal entendue, dès
 qu'elle ne s'étend pas
 à corriger les enfans. 92
ORGUEILLEUX, em- *Plaisir*, modele à suivre
 barras où l'on se quand il s'agit de fai-
 trouve à la rencontre re plaisir à quelqu'un.
 d'un orgueilleux en 11. L'amitié formée
 place. 29. Leçon de par le commerce des
 modestie pour un or- plaisirs est de peu de
 gueilleux. *là-même.* durée. 113
 Moyen sûr d'appaifer *Politesse*, ce que la po-
 un orgueilleux irrité. litesse a de commun a-
 173
 P. *PASTEURS*, para-
 bole sur leurs de- *Pauvreté*, le grand nom-
 voirs. 180. *Et suiv.* bre d'honnêtes gens
 pauvres rend la pauvre-
 té honorable. 66. Quel
 est le plus grand mal-
 heur de la pauvreté. 69.
Payens, leurs différentes
 idées sur l'homme, *Rayens*, leurs différentes
 corrigées par la Reli- idées sur l'homme,
 gion Chrétienne. 2
Pere, que merite un pe-
 re qui eleve mal ses *Pere*, que merite un pe-
 enfans. 90. La folie re qui eleve mal ses
 d'un pere qui leur enfans. 90. La folie
 donne une mauvaise d'un pere qui leur
 éducation. 90. 91. donne une mauvaise
 Danger où un pere ex- éducation. 90. 91.
 pose son salut en for- Danger où un pere ex-
 çant ses enfans à se fai- pose son salut en for-
 re d'Eglise. 110. Suite çant ses enfans à se fai-
 funeste de cette injus- re d'Eglise. 110. Suite
 tice. *là-même.* Funeste funeste de cette injus-
 tice. *là-même.* Funeste

Le

DES MATIERES.

Le trait le plus gênant *l'esprit humain, cause*
 de la politesse. *là-même.* de la prospérité des
 gens sans merite, 48-
 fripon dangereuse aux 49. La prospérité fait
 honnêtes gens. 43. Que naître des amis plus
 la politesse demande qu'on n'en desire. 52.
 beaucoup d'attention. 53. Ce que produit la
 44. Regles generales mauvaise fortune à un
 de la politesse. *là-même.* homme qui n'a pas su
 Inconveniens de la profiter de sa prospéri-
 politesse. dans le grand té. 58
 monde. 161
Prédicateurs, faciles à se *Public*: ridicule de cer-
 prévenir trop favora- tains Auteurs de se
 blement de leur me- plaindre du public. 23.
 rite sur leur reputation. Le public est un juge à
 177. 178 redouter. 34
Présomption, ses tristes *Q*UALITEZ: on
 effets. 168. 169 doit se taire sur
Princes, preuve solide ses bonnes qualitez. 32
 de leur discernement R.
 sur les flatteurs. 28. L'u-
 sage que l'on doit fai- *R*AILLERIE; le dan-
 re de la faveur du Prin- ger qu'il y a de
 ce. 64. Le plus bel élo- railler un homme au-
 ge d'un Prince. 132. dessus de soi. 173. Ce
 Dangereuse extrémité qu'il faut pour railler
 à laquelle un Prince heureusement. 174
 se trouve souvent ré- *Raison*, à quoi l'homme
 duit. 136. Portrait d'un doit l'employer. 18. Sa
 grand Prince. 138. mesintelligence avec le
 L'approche des Prin- cœur. 119. Comment
 ces donne un grand on doit mettre sa Rai-
 avantage pour se faire son à profit. 169
 aimer. 143 *Reconnoissance*; moyen de
Probité, Tristes effets détruire la reconnois-
 que produit le manque sance. 46. De quelle
 de probité parmi les maniere on peut enga-
 hommes. 164 ger à avoir de la re-
Prosperité, les bornes de connoissance. 54
 K *Religieux*; l'envie de do-
 miner

T A B L E

miner est quelquefois plus vive dans un Religieux que dans un homme du monde. 105. Le malheur d'un Religieux qui ne fait point servir à son salut les peines de son état. 106. Raison de la plus forte intelligence entre la plupart des Religieux, & de leur déunion. *là-même.*

Religion, différentes manieres d'en parler. 176. Examen de la véritable Religion. 189. Caractere de la véritable Religion. *là-même, & suiv.* La Religion Chrétienne explique plus clairement qu'aucunes les justes causes des miseres de l'homme. 190. *& suiv.* La Religion Chrétienne donne de Dieu les idées les plus magnifiques. 193. Sa Morale est la plus sainte & la moins flateuse. 195. Elle est la plus admirable & la moins humaine dans son établissement & dans ses progrès. 198. Son antiquité sur toutes les autres Religions. 202. Reflexions sur toutes ces veritez. 205. *& suiv.*

Repos, oppositions que les hommes mettent à leur repos. 5. Moyens de se procurer le repos. 157

Reputation, la bonne dépend de la bonne conduite en tout. 89

Retraite, ce qu'il faut pour se soutenir dans la retraite sans repentir. 106

Richesses, quelle utilité les hommes en tirent. 5

Riches: l'excès de nos respects pour les riches, marque sûre de nôtre avarice. 8. 9. Conduite extravagante d'un homme de peu devenu riche. 69. Un riche moins excusable de manquer aux devoirs Chrétiens, que ne l'est le pauvre. 71. 72. A quelle condition on peut se plaindre de la dureté des riches. 175

Rois, moment où ils ne se sentent en rien de leur Royauté 134. Proccedé digne d'un grand Roi. 136

S.

SAGE, portrait d'un véritable sage. 81. Quand il est utile de devenir sage. 88

Salut, Vices opposez au salut. 99. Vrai caractere d'un homme qui n'ai-

DES MATIERES.

n'aime qu'à faire son salut. 179

Savant: raison de la verité qu'un savant est presque toujours toujours gueux. 67. Caractere d'un homme qui s'attache à prendre des grades, sans s'attacher à devenir savant. 107

Secret, le danger de découvrir son secret. 127. Pour quelle raison on peut découvrir son secret. *là-même.* Combien il est sage de tenir ses démarches secretes, de quelque maniere que les affaires tournent. 128. Qu'on ne peut disposer du secret d'autrui. *là-même.* Que toutes sortes de confidences ne meritent pas le secret. *là-même.* Qu'à force de vouloir être secret on ne l'est plus. 129. La difficulté de garder un secret. *là-même.* Cause de l'indiscretion de presque tous les hommes. *là-même.* Combien il est indigne de découvrir le secret d'un ami avec lequel on a rompu, & ce que le secret produit d'avantageux. 130

Sexe, difference peu essentielle entre les deux sexes, sur le vrai merite. 125. 126

Solitaire, la cause de ses inquiétudes. 107

Sots, moyen sûr de briller aux yeux des sots. 150

Speclacles, raison specieuse pour autoriser les spectacles, honteuse pour ceux qui y assistent tous les jours. 176

Subordination, idée injuste de la subordination établie entre l'homme & la femme. 125. 126. Effets de la subordination penibles aux inferieurs. 132

T.

TEMPS, vient à bout des plus grands chagrins. 102. Rides exclamations sur le malheur des tems. 175. *& suiv.*

V.

VERTU. Rarement pousse-t-on la complaisance jusqu'à faire une action de vertu. 90

Vieillards, quelle est leur passion favorite. 77. Le retour à l'adolescence, marque de vieillesse. 93. Occupations d'un vieillard. 94. 99. La dureté d'un vieillard pour son ami. 101.

TABLE DES MATIERES.

Portrait d'un vieillard qui se deshonne dans le grand monde. 148.
Vie privée; la Raison a souvent peu de part au choix que l'on en fait. 145. Quelle triste conjoncture il faut à de certaines gens pour les reduire à une vie plus modeste. 146. Un ambitieux ne sauroit s'accommoder de la vie privée. *là-même*. L'amour de la vie privée commune à tous les Grands. 153.
Ville. L'ennui des petites Villes. 39
Vocation. Raison de la plupart des vocations. 304. La legereté dont on s'engage dans un état de vie. *là-même*. Ce qu'il faut faire pour se déterminer sagement. 105. Quelles personnes il faut consulter sur l'état de vie qu'on veut prendre. 108. Preuve que la vocation à l'Etat Ecclésiastique ne vient souvent que de la situation où l'on se trouve. 109. Les vocations forcées par les parens, cause de leur damnation. 110.

Z.

Z E L E, trop de zele pour un ami fait souvent qu'on le perd. 33

Fin de la Table des Matieres.

T A-

TABLE DES NOMS

& des caracteres qu'ils representent.

A.

A Lippe, souple & impertin dans ses disgraces 114
Amalecton, jeune homme qui s'est ruiné par ses folles dépenses. 148
Amaleton s'attache à qui il fait du bien. 113
Amandor à plaindre de ne se priver de tout que par pure Philosophie. 171
Amavilde, très-honnête homme dans une grande fortune. 73
Amile, faux devot & entêté de Perreur du tems. 179
Amole, Prédicateur plus jaloux de se faire de la reputation, que touché de l'envie de faire du fruit. 177
Amphion, fecond en prétextes pour se dispenser d'être genereux. 49
Amphirion, d'un merite fort équivoque. 14
Ariane, fille malheureuse, avec beaucoup de bien, par la faute de son pere. 157
B.
B Alion, admirateur d'un sot. 26
Baslide, hypocrite de la Cour. 131
Benigne, d'une grande naissance & d'une grande pauvreté. 66
Blorinde, hardi & fade adulateur. 28
Bobus, étourdi de ses richesses, & méprisant ceux qui n'en ont point. 70
Brussendor, petit maître sans jugement. 86
C.
C Ariste, sans aucun merite, & néanmoins faisant l'homme de consequence. 33
Caloride, tout-à-fait dans la dépendance d'un avare. 49
Castinde vif sur ses intérêts, & insensible aux intérêts des autres. 10
Claridor, débitant ses malheurs, pour ôter
 K 3 la

T A B L E

la tentation d'avoir recours à lui. 78	rapport à l'usage qu'il a fait de la vie. 96
<i>Clitas</i> , vieillard qui se croit immortel. 100	F.
<i>Comode</i> , tout-à-fait complaisant, mais incapable d'une action de piété. 90	<i>Falaris</i> avare, & cherchant à déguiser son avarice. 46
<i>Coribule</i> , critique peu judicieux de la conduite des hommes les plus sages. 158	<i>Falere</i> se croiant autorisé par sa naissance dans tous ses airs grossiers. 37
<i>Crispe</i> , homme qui ne se fait mépriser que par une singularité ridicule. 140	<i>Fassendor</i> , juge corruptible. 11
<i>Criton</i> cachant son âge pour s'autoriser à vivre en jeune homme. 101	<i>Floride</i> devenu d'un commerce ridicule par trop d'avidité pour sa fortune. 12
D.	<i>Francinde</i> oubliant dans la prospérité ses amis. 114
<i>Dalitere</i> indigne du bien qu'on lui fait, parce qu'il n'en veut pas reconnoître tout le prix. 118	G.
<i>Damis</i> parasite flatteur. 7	<i>Gallidor</i> , homme de fortune, sans honneur & sans vertu. 6, 7
<i>Demoris</i> , modéré en tout par pure vanité. 17	<i>Glacon</i> , vieillard entièrement occupé du soin de sa santé. 94
<i>Deocreto</i> très-propre à bien élever des enfans. 91	<i>Glaucus</i> riche, & sans aucun talent. 59
<i>Doronte</i> avilissant de beaux talens faute de biens. 68	<i>Gossinde</i> très-timide, parce qu'il n'a que de la vertu & beaucoup de savoir. 61
E.	<i>Grasile</i> , apologiste de lui-même. 32
<i>Edippe</i> peu attaché au monde, & ne craignant la mort que par	K.
	<i>Kantipe</i> , homme à toutes sortes de vocations. 109
	M. Me-

DES NOMS.

M.	met. 12
<i>Menippe</i> avide de se faire connoître malgré la médiocrité de son mérite. 144	<i>Porphirion</i> malheureux parce qu'il le veut être. 70
O.	<i>Possindre</i> tranquille dans le desordre d'une vie très-obscur. 88
<i>Olbas</i> toujours livré au grand monde, tout incapable qu'il est d'y avoir du plaisir. 148	R.
<i>Olimpe</i> , sans autre mérite que d'être d'une grande naissance. 60	<i>Rogere</i> jugeant très-solidement de la Religion, sans faire le moindre effort pour s'y conformer. 98
P.	<i>Roslide</i> mourant de la mort d'un débauché. 97
<i>Pamphirion</i> attentif à ne procurer à ses enfans que des maîtres qui n'ont rien de meilleur que de se donner à bon marché. 91	<i>Rusilas</i> , vieillard qui se croit immortel. 99
<i>Papirion</i> ne cherchant qu'à se lier avec des gens de condition. 63	S.
<i>Parion</i> deshonoré par le caractère de ses amis. 27	<i>Sapion</i> forcé dans ses besoins à recourir à un ami peu officieux. 55
<i>Pharion</i> , vieillard qui se croit immortel. 100	T.
<i>Philandre</i> trop avide de l'estime de toutes sortes de personnes. 30	<i>Trasimene</i> , heureux par sa moderation. 162
<i>Phosile</i> infatiable des biens sans les mériter. 47	<i>Truncar</i> , vieux fou, faisant le jeune homme. 69
<i>Pomerions</i> , gens plus ambitieux que leur naissance ne le leur per-	V.
	<i>Valere</i> aussi plein de bassesses dans la disgrâce que d'orgueil dans la prospérité. 29
	<i>Vorsule</i> Religieux, qui ne fait point servir à son salut les peines de son état. 106
	Z. Ze-

TABLE DES NOMS.

Z.	Zolippe fort mediocre
Z emon, homme sans	& fort prévenu sur son
jugement, & qui	merite. 25
se pique de faire le	Zozimes, gens décriez.
Philosophe. 107	27

Fin de la Table des Caracteres.

